



HAL
open science

Les années de fille d'un garçon. Tapuscrit

Sonia Combe

► **To cite this version:**

| Sonia Combe. Les années de fille d'un garçon. Tapuscrit. 2026. <halshs-05516977v2>

HAL Id: halshs-05516977

<https://shs.hal.science/halshs-05516977v2>

Submitted on 9 Mar 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

N.O. Body: *Aus eines Mannes Mädchenjahren* (Les années de fille d'un garçon)
Verlag Hentrich & Hentrich, 2022.

Ce récit, publié à Berlin sous le pseudonyme de N.O. Body en 1907, a été redécouvert et à nouveau publié par l'historien berlinois Hermann Simon. Il s'agit du témoignage de **Karl M. Baer**, qui fut la première personne autorisée à changer de genre en Allemagne, grâce à l'avocat Samuel Gronemann et au médecin sexologue Magnus Hirschfeld.

Karl M. Baer a été l'assistant social de la communauté juive de Berlin jusqu'en 1938, date à laquelle il a émigré en Palestine.

Traduction par Sonia Combe

Février 2026

Ce livre dit la vérité. Cette jeunesse si étrange a bel et bien été vécue. Elle doit être racontée avec ses propres mots. Aussi étrange soit-elle, on devra lui accorder foi. Étrange ne veut pas dire qu'il s'agisse d'affabulations. Je veux parler dans ce livre d'une vie qui fut un fardeau pour un être humain jusqu'à ce que des mains féminines, douces et blanches, la délivrent de ce poids et transforment sa tristesse en joie de vivre. C'est l'histoire d'une suite de confusions et de conflits qui se sont déployés dans la partie la plus intime de mon être.

Je suis un garçon et j'ai été élevé en fille. La trame de ma vie était tissée de fils indistincts, jusqu'à ce que l'essence virile de mon être déchire d'un coup sec les voiles et semi-vérités dont l'éducation, les habitudes et les besoins vitaux m'avaient entouré. Il est tout à fait possible d'élever un garçon en fille et une

filles en garçons, mais cela aura pour conséquence que ni l'un ni l'autre ne se sentira jamais vraiment à sa place. Les mœurs et les coutumes les enserrent si puissamment que seule une formidable impulsion comme celle que j'ai ressentie au plus profond de mon être a pu me décider à entreprendre ma transition définitive.

J'ai pris cette décision lorsqu'une femme est entrée dans ma vie. De l'amour de cette femme je veux aussi parler car c'est elle qui a ôté les épines de mon chemin et a transformé ma vie, jusque-là faite de sombres maux, en une rieuse bénédiction.

Jusqu'à ce que je la rencontre, ma vie était bordée d'épines.

Pluie de mai, grandis-moi !

Je suis bien petit

Fais-moi beau !

Yoho

La joyeuse mélodie de cette berceuse est le premier son que ma mémoire a enregistré. Mes souvenirs remontent à ma troisième année. J'ai conservé ce souvenir comme s'il datait d'hier.

Un matin de mai dans ma petite ville natale. Une averse fait fuir les passants. Les dernières gouttes tombent encore, mais des gens sortent à nouveau dans la rue. Le ciel est toujours sombre. Pour compenser, le soleil a peint un bel arc en ciel. Devant la maison un groupe d'enfants joue dans l'éclat des dernières gouttes étincelantes. Des petites filles chantent cette comptine de leurs voix aiguës. Elles jouent devant une grande maison grise où se trouve une vieille fontaine qui déverse ses jets d'eau monotones dans un bassin sans charme. Tous les enfants sont joyeux, à l'exception d'un seul qui reste de côté sous la gouttière et qui, à la manière d'un garçonnet sauvage, trempe ses bottes dans les flaques

d'eau. Ses regards vont, mi envieux mi boudeurs, vers les petites filles de l'autre côté n'osant se joindre au jeu sans y avoir été invité. Et comme personne ne lui faisait signe, il lance son petit pied d'un geste rageur dans la flaque et les éclabousse. C'est alors que les autres enfants accourent ; elles entourent la petite fille – cet enfant portait tout du moins des habits de fille – et s'écrient : « méchant, méchant garçon ! » Effrayé, l'enfant rentre en pleurs dans la maison. Cet enfant, c'était moi. C'était il y a longtemps et pourtant, lorsque je m'en souviens je ressens toujours la douleur et la déception de l'enfant.

Je suis né le jour de la Pentecôte de l'année 1884.

Je suis un enfant du dimanche.

Mes parents étaient des personnes éduquées, des bourgeois aisés. J'étais le plus jeune enfant. Trois de mes frères et sœurs étaient morts en bas âge d'une maladie infantile. Un mois avant la naissance de mon frère aîné, ma mère perdit en une semaine trois enfants jusque-là en bonne santé. Elle s'était mariée à l'âge de 22 ans et avait 40 ans à ma naissance, tandis que mon père avait six ans de plus qu'elle. Je ne ressemble à aucun autre de leurs enfants, mais j'ai hérité des traits de ma famille paternelle : une constitution fine, des pieds longs et élancés ainsi qu'un visage ovale.

Je ne sais rien du temps d'avant ma naissance. À son propos, on me dit que tout s'était bien passé. La sage-femme avait félicité ma mère d'avoir donné naissance à une jolie petite fille, puis elle avait appelé mon père pour lui dire que la constitution du nouveau-né était si particulière qu'elle ne pouvait décider de son sexe ; elle supposait que c'était une fille. Mon père penchait pour ce choix, tandis que ma mère voulait que ce soit un garçon. On décida de faire venir un médecin. Notre médecin de famille d'alors était un excellent homme, mais tout sauf un médecin. Un examen superficiel suggérait, décida-t-il rapidement, un être féminin. Il s'agissait donc d'une fille.

Ma mère émit des objections et le souhait qu'une sommité médicale donnât son avis ; sa voix cependant fut recouverte et ses désirs renvoyés à plus tard par mon

père qui avait un caractère sanguin. Son principal souci fut de faire taire le médecin par une poignée de main et la sage-femme par des honoraires plus élevés pour que « ce terrible désagrément » ne sorte pas des murs. Ainsi la chose prit-elle fin pour lui. Au malheureux enfant de se débrouiller ensuite dans ce monde.

Ma naissance apporta peu de joie. Cet enfant, que mon père appela une fois « un remord vivant », lui était désagréable. Mon frère Hans, qui avait 9 ans, ne supportait pas mes cris. L'amour de ma sœur plus âgée ne dura pas longtemps. Elle avait cru qu'à cause de ma petite taille j'étais une grande poupée qui pouvait dire papa-maman lorsqu'on lui appuyait sur le ventre. Lorsqu'elle fit la déplaisante découverte que cette petite chose ne faisait alors que crier et ne pouvait dire ni maman ni papa, ni rien d'autre, elle retourna à ses jouets. Mon autre petite sœur, une sorte de petit génie en calcul âgée de 4 ans, était très mécontente : « maintenant ce n'est plus moi la petite, il n'y en a plus que pour 'la nouvelle' ».

Mes premières années se déroulèrent normalement. Il ne m'est resté qu'une seule image, un souvenir furtif, rapide comme l'éclair. Je devais être encore très jeune. Une grande femme blonde souleva pour s'amuser ma chemise de nuit et me mit dans une bassine. En dépit de ses mots joyeux, je vis des larmes dans ses yeux. On me mit alors dans un trou noir avec une étoile dorée qui envoyait ses rayons de lumière jusqu'à mon petit lit. Aujourd'hui je peux m'expliquer cette image, longtemps conservée dans ma mémoire. Il s'agissait de ma mère qui m'avait déshabillé(e) et l'étoile dorée était la veilleuse qui éclairait faiblement la grande chambre. Depuis que la rancune si éprouvée à l'encontre de mes parents m'a quitté, je comprends la souffrance de ma mère, cette femme qui pleurait en voyant le corps de son enfant.

J'ai passé mon enfance dans la petite ville saxonne et résidence d'été de Bergheim. Ne la cherchez pas sur une carte car personne ne la trouvera sous les taches mouchetées qui parcourent notre chère Saxe-Anhalt et la rendent si

accueillante et colorée que tout écolier s'en réjouit, contrairement à la Prusse si grise. Cette petite ville tranquille et oubliée du monde se niche dans une vallée au pied de deux montagnes dont l'une est surmontée d'un vieux nid de brigands lesquels défient la vallée.

Ma maison natale a longtemps été la propriété de ma famille. Cette vaste demeure faisait partie d'un vieux cloître, autrefois propriété d'un duc. Elle était composée de deux étages peu élevés et d'une mansarde à pignon. Comme elle était construite en pierre grise, dans la langue populaire on l'appelait « la maison grise ». Une ombre du même gris monotone que ces murs a recouvert l'âme de tous ceux qui y sont nés. Dans tous les coins et angles de la maison planait un voile gris sombre et les mois d'hiver les lampes ne parvenaient pas à éclairer les jours sans soleil. La façade du bâtiment, qui donnait sur la place du marché, était située au nord si bien que, dans les grandes pièces au plafond bas, un rayon de soleil ne filtrait que rarement. Le vestibule comprenait des armoires en chêne ; de là partait le corridor qui menait à un escalier raide pour rejoindre les chambres. La première, à droite, était celle de mes parents, à laquelle était accolé le bureau de mon frère. À gauche, se trouvait la chambre de ma sœur et, à côté, la mienne. Partout l'impression était sombre. Quelques jolies couvertures et des rideaux clairs auraient suffi à changer la première pièce du rez de chaussée en une pièce agréable, mais cela n'aurait pas été en harmonie avec les autres petites chambres de la maison grise, dont toute joie et couleur étaient exclues. Mais je ne veux pas être injuste : c'est précisément cette pièce qui fut témoin du peu d'heures heureuses que j'ai passées dans mon enfance.

La pièce la plus sombre de notre terne demeure était la salle à manger. C'était une grande pièce qui recevait la lumière de deux fenêtres enfoncées dans des niches comme des meurtrières. Les jours de pluie, il y faisait tellement sombre que c'est à peine si à midi on pouvait voir son assiette. Depuis les trois siècles qui avaient vu le cloître, le cloître en tant que tel avait cessé d'exister, les propriétaires successifs avaient adjoint nombre de nouvelles constructions au

vieux bâtiment si bien que seuls les murs extérieurs du cloître d'origine demeuraient. Un second escalier donnait sur une cour destinée à l'entreprise de bois que mon père dirigeait. Les sols des entrepôts tout autour de la cour étaient considérés comme peu sûrs et pour cette raison étaient peu fréquentés. A nous, les enfants, il était interdit d'y jouer. L'interdiction ne servait pas à grand-chose car la semi obscurité de chaque recoin nous semblait pleine de secrets et nous y attirait régulièrement. Aller rôder en haut des entrepôts nous plaisait beaucoup. Là-haut, nous nous sentions les maîtres car aucun adulte n'osait risquer ses os sur des planches disjointes. Lorsque nous aspirions la poussière soulevée par nos pieds au point d'en perdre la respiration, nous étions si effrayés que nous n'osions parler. De temps à autre, une planche pourrie craquait sous nos avancées et il fallait se sauver d'un bond habile pour éviter de passer à travers le sol. Chaque pas se faisait au prix d'un petit danger que mon imagination fertile exagérait grandement. Et avant tout, la délicieuse sensation d'aller sur des sentiers interdits ! Mais le plus amusant, c'était lorsque nous découvrions dans un coin une vieille caisse oubliée depuis longtemps. Nous nous glissions avec précaution, frappions sur la chose avec les longs bâtons trouvés dans la cour dont nous nous étions armés et, parfois, un ennemi jaillissait bel et bien, une martre ou un chat ou bien un cri révélant un nid de souris dont les occupants effrayés partaient se mettre à l'abri.

La pire des horreurs arriva lorsqu'un jour nous découvrîmes « une caisse emmurée contenant des os ». J'avais alors à peu près neuf ans. Avec mes deux amis, Hans et Leo, des enfants de voisins, nous venions de lire l'épouvantable histoire d'un moine qui avait été condamné à être emmuré vivant et dont "la servante bienveillante », dont nous pensions qu'il s'agissait d'une tante, avait retrouvé ses os blanchis après de longues années. Nous étions encore sous l'influence de cette impressionnante lecture lorsque nous avons entrepris une promenade dans ces lieux. Nous n'avions pas fait beaucoup de fouilles lorsque nous sommes tombés sur une grosse caisse dont le couvercle céda sous le pied

de Leo. Quelle horreur ! Il y avait des os dedans. Hans, un garçon doux et nerveux qu'à cause de sa féminité je n'avais jamais pris pour un vrai garçon, se mit à hurler. Plus morts que vifs, nous descendîmes avec Hans qui hurlait. La fin de notre expédition entreprise avec tant d'entrain fut pour nous, ces trois héros, aussi lamentable qu'humiliante. Chacun reçut une sérieuse correction et la nurse qui avait empilé là-haut les os, non de moines mais de bœufs, pour les vendre, fut renvoyée.

Ce territoire resta cependant le paradis de notre enfance. La cour était large et claire et on y sentait moins l'air moisi et humide de la maison. L'odeur fraîche de la résine de sapin ou celle, âcre, des feuilles de chêne flétries, emplissaient l'entrepôt. J'aimais cette cour, le seul endroit clair de la maison familiale. Lorsque les camions entraient, les gémissements des lourds troncs qui se soulevaient et s'abaissaient sur le chariot, me faisaient penser à une plainte d'adieu à la grande forêt, et je prenais les gouttes de résine qui en jaillissaient pour des larmes versées à leur jeunesse disparue.

Devant la maison il y avait une fontaine dont j'ai déjà parlé et dont le doux murmure résonnait dans mes rêves d'enfant. Elle était ornée d'un magnifique personnage ou disons plutôt, qu'il la défigurait. Il lui manquait la tête. Un jour, celle-ci s'était effondrée dans un grand fracas et gisait depuis des années, noyée dans l'argile boueuse de notre cour. Cette tête, de même que la fontaine, ont beaucoup alimenté mon imagination.

J'ai souvent pensé, à l'âge adulte, à cette maison et à ce qu'elle avait inscrit en moi, lorsque j'ai lu *Rosmersholm* de Ibsen, ce livre des enfants qui ne savent pas rire. C'est ainsi qu'était notre maison. De même que le quotidien avec ses soucis, une couleur grise sans lumière se déployait sur le chemin de notre vie. L'atmosphère si peu gaie et sans joie de cette maison m'a tant marqué(e) que lorsque j'y repense, je me dis qu'ailleurs ma vie n'aurait pas été aussi triste.

Nous ne sommes pas allemands. Nos ancêtres sont venus de France. Ma famille est très ancienne et fière de son arbre généalogique qui remonte jusqu'au 16^e siècle. Depuis des générations, ses descendants tantôt essayaient de s'élever vers le sommet de la société, tantôt sombraient dans la médiocrité des petites gens. Tous étaient cependant animés de la conviction que leur origine les pousserait à nouveau vers les hauteurs. Et cette certitude a certainement illuminé de sombres parcours. Nous faisons remonter notre famille à un moine franciscain qui aurait quitté les ordres au moment de la Réforme et fondé une famille. Ses petits enfants se seraient retrouvés par un miraculeux hasard dans la petite ville de montagne de Saxe et s'y seraient installés. Notre aspect extérieur nous distingue déjà des autres habitants de Bergheim : on ne trouve pas souvent des yeux noirs ou marrons, des cheveux bruns et bouclés et des traits méridionaux parmi les Saxons et les Francs de ces vallées montagneuses. Ma famille ne s'est pas beaucoup mélangée avec son voisinage, mais plutôt avec des parents proches, ce qui explique que nous ayons conservé notre genre typé. En chacun de nous se trouve un rayon du ciel bleu de France – un contraste merveilleux avec l'ombre qui régnait sur notre maison grise.

De mon grand-père paternel, un vieil homme aux cheveux blancs et à la politesse chevaleresque de l'ancien temps, je peux encore me souvenir. Enfant alors en pleine croissance, je l'admirais pour la façon romantique dont il avait conquis ma grand-mère. Elle était sa cousine et comme il y avait déjà eu un mariage entre parents dans la famille, de part et d'autre on s'opposa à leur volonté. Les amants firent mine de se résigner et Anna, au lieu de baisser la tête, redoubla d'ardeur dans son activité professionnelle. Elle alla si loin qu'elle faisait encore des achats pour toute la grande maison à la tombée de la nuit après une journée de travail bien remplie. Et le cousin Ernst trouvant soudain que les chevaux de son père manquaient d'exercice, montait chaque soir l'un d'entre eux jusqu'au prochain village. Un soir ils disparurent tous les deux, ainsi que la vieille bonne Lene, qui avait été la nourrice d'Anna. Ce n'est qu'au matin

suivant qu'un messager apporta la nouvelle par écrit que tous trois avaient été accueillis par des amis et ne rentreraient qu'à la condition que les parents acceptent leur mariage. Naturellement les parents ne purent dire que « oui et amen ». La plupart des membres de notre famille étaient d'ailleurs des amoureux fougueux. Du côté de ma mère je sais peu de chose et presque rien qui aurait pu avoir une influence sur le déroulement de ma vie. Ils étaient tous des êtres sains, qui vécurent longtemps, qui ne présentaient aucune anomalie physique ou mentale. Du côté de mon père également, aucun cas de dégénérescence physique ou mentale ne m'est connu. Je sais seulement qu'ils avaient le sang chaud et qu'ils ne vivaient pas vieux. Il y avait chez ces ancêtres un appétit de vivre, comme s'ils avaient peur d'être appelés à quitter la bonne table trop vite. Et tous ces hommes suivaient leur chemin, sûrs d'eux-mêmes. Ils semblaient durs et inaccessibles parce qu'ils cachaient leurs sentiments et leurs désirs au tréfonds de leur cœur et qu'ils laissaient peu entrevoir leur âme.

Sur mes parents, je n'ai pas grand'chose à dire. À l'extérieur mon père témoignait envers chacun d'une joyeuse amitié, mais à la maison il laissait libre cours à sa véhémence. Ma mère était une femme digne d'amour, une personne raffinée. Mon père, qui est mort depuis 20 ans, fut victime les dix dernières années de sa vie de terribles souffrances. Aux yeux des autres, il supportait ses souffrances comme un héros. Mais sa véhémence que sa famille devait endurer, seuls ses proches en avaient connaissance. Tout au long de sa maladie mon père a été soigné par ma mère de la manière la plus dévouée qui soit. Si l'amour l'a emporté sur le sentiment de devoir ou l'inverse, je ne peux en juger.

Pendant toutes ces années, une pesanteur planait sur notre famille, mettant à distance joie et sentiment de bonheur. Avant ma naissance, la famille était considérée comme riche. Mon père avait hérité d'une bonne affaire et ma mère avait apporté dans le ménage une dot substantielle. Mais les circonstances, peut-être également le manque de connaissance des exigences de l'époque, eurent pour conséquence une baisse de l'activité du commerce qui n'était déjà

pas grand et je crois bien qu'à ma naissance nos biens ne dépassaient pas 20 000 marks. Bien sûr notre propriété foncière avait une valeur bien plus importante, mais elle était fortement hypothéquée. Enfant, j'entendis un jour mon père parler à ma mère d'une autre hypothèque. « Notre toit ne devait pas supporter une charge de plus. » Je me souviens m'être alors creusé la tête pendant des jours sur le sens de ce mot effrayant. Mon souci pour les affaires de mon père me valut une belle punition. Je voulais tellement savoir ce que signifiait cet affreux mot que je posais la question à un ami de mon père, un aumônier dans l'intelligence duquel j'avais une grande confiance. Je lui avais certainement posé la question lorsque nous étions seuls. J'avais cru comprendre que Papa n'aimait pas trop ce sujet qui m'intriguait tant. J'interrogeais donc ce bon pasteur sur cette chose au nom étrange que « l'on ne pouvait mettre sur le toit ». Malheureusement le brave homme ne me comprit pas tout de suite et je dus lui expliquer que Papa avait dit à Maman que nous avions tant de choses sur la tête qu'il n'y avait plus de place pour quoique ce soit d'autre. Au lieu de me répondre, l'homme éclata de rire et, maladroit, comme peuvent l'être si souvent les adultes avec les enfants, continua de rire lorsque mon père entra dans la pièce et sa gaîté me valut une belle correction imméritée.

Après la description de mon environnement, je retourne à mon enfance, lorsque j'avais quatre ans.

Trois enfants habillés en filles sont assis sous un arbre. C'était un grand sureau sous lequel nous aimions jouer. L'épais bosquet nous protégeait du soleil et des regards indiscrets. Les deux fillettes, des amies du voisinage, s'appelaient Hilde et Lene ; l'une avait environ 4 semaines de moins que moi, l'autre six mois de plus. Les portes de notre cour restant fermées, mon horizon se limitait à cette maison et à cette cour dans laquelle nous jouions. Plus tard, lorsque je fus autorisé(e) à aller seul(e) dans la rue, je n'ai plus beaucoup joué avec ces fillettes. Elles étaient trop douces et mon exubérance ne convenait pas à leurs jeux tranquilles. Cet arbre ne se trouve plus là. Lorsque je suis retourné voir

brièvement les lieux de mon enfance, j'ai cherché ce sureau. On l'avait abattu dès lors qu'il ne donnait plus d'ombre et à la place on avait installé une tonnelle de vigne vierge au-dessus du banc qui s'y trouvait encore. J'ai fait l'analogie avec la vie : on part à la recherche des buissons fleuris de son enfance et on trouve de la vigne vierge automnale là où on avait laissé de splendides roses. Beaucoup de gens partent à la recherche des roses, oubliant que l'hiver est passé par là. Ces gens souffrent lorsqu'ils recherchent leur enfance. Le vent a enlevé les pétales des roses et ils se piquent avec les épines.

Autrefois, nous étions heureuses à l'ombre de notre arbre. Nous étions assises sur notre banc. Devant nous se trouvait un tas de sable où des formes en bois étaient éparpillées.

Ce devait être au printemps car la douce odeur du sureau emplissait le jardin. Lorsque la brise soufflait, la floraison tombait telle la neige sur nos cheveux. Le ciel brillait d'un bleu profond à travers les bouquets de fleurs blanches. Des hirondelles pinsons se livraient à leurs gracieux jeux amoureux tout près de nous. Le calme de la nature m'engourdissait. Ivre de sommeil, j'appuyai la tête sur l'épaule de Hilde qui me laissait glisser doucement vers ses genoux. Elle se mit à caresser d'une drôle de façon mon visage et mon cou. Je me laissais volontiers faire. Puis elle repoussa l'autre petite fille, se jeta à moitié sur moi et m'embrassa la bouche et les cheveux. C'était un jeu magnifique. Sans oublier le ciel bleu, l'odeur du sureau en fleur et le chant d'amour des hirondelles. Des euphorbes et des couronnes impériales étincelaient sur les plates-bandes. À moitié endormies, nous fermions les yeux. Les baisers de Hilde étaient de plus en plus ardents. J'étais étonné(e) par l'intensité de ce que je ressentais. Elle se blottit contre moi ; ses mains parcouraient mes habits et, comme dans un rêve, je sentis les boutons et ceintures se défaire et ses mains chaudes caresser mon corps. Lene ouvrait grand les yeux.

Le soleil nous brûlait le visage. En un instant nous fûmes réveillées et cherchâmes de l'ombre. Les branches du vieux sureau faisaient écran. Nous

rampâmes sous les ombres épaisses du sureau, pressées l'une contre l'autre, laissant nos mains aller de l'une à l'autre. Je me souviens que nous n'avions aucun dégoût pour le corps de l'autre, bien que nos mères nous l'avaient certainement inculqué. Confuses et enfiévrées par notre nouveau jeu, nous nous sommes accroupies un moment sans rien dire dans le sable, recouvertes par les branches en fleurs. À chaque mouvement involontaire, les fleurs de l'arbre ruisselaient sur nous, leur contact nous procurant un étrange sentiment de bien-être. Et toujours nos mains caressaient, cherchaient, touchaient, jusqu'à ce que sonne l'heure de midi dans la cour. Nous nous sommes éloignées un instant pour nous rapprocher ensuite d'autant plus.

Combien cela a-t-il duré, je ne le sais pas. Plus tard cette tension s'est un peu calmée : les mains ont perdu leur nervosité et ce sont nos yeux qui se sont mis à se chercher, s'épier et comparer ce que les petites mains avaient passionnément recherché auparavant. Je me souviens encore de ce que les deux fillettes dirent et j'entends leur voix étonnée : « Regarde, Nora, elle n'est pas comme nous ! » Nous nous comparâmes à nouveau, ce qui donna l'occasion de nouveaux attouchements, mais le fait déconcertant fut confirmé.

C'est un mystère pour moi que ces jeux puissent s'être déroulés de façon aussi innocente. Quoiqu'il en soit, à partir de ce moment je devins le préféré des deux fillettes qui se disputaient la place à mes côtés. Je ne sais plus combien de temps nos jeux ont duré ce matin-là ; je ne sais pas non plus ce que nous en avons pensé, mais nous devons bien avoir instinctivement senti qu'ils étaient inconvenants puisque nous nous étions caché(e)s. Tandis que nous racontions toujours nos jeux à la maison, nous avions tu celui-ci. Nous avons alors rejoint la table en retard et en sueur. Ce n'était pas vraiment admis de ne pas être à l'heure pour le déjeuner dans la maison grise. Nous avons souvent recommencé ce jeu. Je ne sais pas comment nous en étions arrivé(e)s là, et aussi loin que je peux creuser dans ma mémoire, je n'ai aucun exemple d'une excitation sexuelle

aussi précoce chez les autres enfants tout à fait normaux et aucune explication ne me vient à l'esprit.

Ces jeux ont attiré mon attention sur le fait qu'il y avait une différence physique entre ces fillettes et moi mais, en tant qu'enfant, je ne pouvais comprendre l'étendue de cette découverte et j'étais fier(e) de ce supposé avantage que mes petites amies admiraient tant.

J'accorde une grande place à cet épisode car je le pense intéressant à plus d'un titre et je le crois significatif pas seulement pour mon propre cas et mes propres inclinations. Avant tout si je la raconte, c'est parce que je voudrais que les parents et éducateurs soient attentifs au fait que l'excitation sexuelle peut naître très tôt chez certains enfants.

C'est probablement à cette période qu'eût lieu le premier conflit entre mes parents à propos de mon éducation. Naturellement il ne se déroula pas en ma présence et même si cela avait été le cas, je ne l'aurais pas compris, pas plus que ce qu'il signifiait pour toute ma vie. J'ai encore quelque part en mémoire le souvenir vague d'un moment où, à midi, deux personnes étaient penchées sur mon petit lit et parlaient de façon animée. De quand date cette scène, je ne le sais pas. Ni si elle avait à voir avec le conflit entre mes parents, même si cette hypothèse semble pleinement justifiée. Ma mère sentait que mon corps se développait comme celui d'un garçon et que ma disposition d'esprit était davantage celle d'un garçon que celle caractéristique des filles. J'étais un enfant en bonne santé qui préférait les jeux bruyants des garçons. Tout cela rendait ma mère pensive et la poussait à rappeler à mon père la promesse de trouver un spécialiste parmi les médecins. Mon père redoutait cela. Il se moquait des soucis exagérés de ma mère et disait en plaisantant que la pire des choses serait que l'enfant ne puisse pas se marier et « là, tu ne vas pas me dire que c'est le pire qui puisse lui arriver ». Sans doute ma mère l'a-t-elle approuvé et l'affaire fut classée pour longtemps.

Mon cinquième anniversaire. Peu de temps auparavant, nous avions eu une visite qui avait beaucoup occupé notre imagination d'enfants. Une cousine de mon père, qui était ma marraine, était revenue d'Australie passer quelques mois en Allemagne pour revoir sa famille. C'était une personne que nous aimions beaucoup en raison des beaux cadeaux qu'elle nous apportait. Arriva le jour de mon anniversaire et j'étais particulièrement excité(e).

Je fus réveillé(e) à 8 heures. La petite table dressée pour moi à cette occasion se trouvait dans la chambre de cette tante qui aimait beaucoup les enfants. Cinq bougies ornaient le gâteau vers lequel je me dirigeais en clignant des yeux. Et là, il y avait une poupée aussi grande que moi. C'était donc ça le cadeau merveilleux que ma tante m'avait promis ? Ce dont je m'étais tant réjoui(e) ? J'en aurais pleuré lorsque mon regard tomba sur le cheval que ma tante, qui avait compris mes goûts, avait ajouté, s'en excusant auprès de maman qui n'avait pas vu cela d'un bon œil. Ce fut une grande joie. Sans y penser et sans regarder la poupée, je sautais sur ma fière monture, méprisant tout le reste. Déjà je ne montrais pas d'intérêt pour les jouets de filles et avais une nette préférence pour ceux des garçons. A midi il y eut mon plat préféré comme d'habitude pour mon anniversaire. Tandis que je dégustais fort sérieusement un riz au lait à la framboise, Papa acheva mon bonheur en me donnant l'autorisation de cultiver un petit morceau du jardin à ma guise. C'était mon vœu depuis longtemps car Hilde en avait déjà un. Mais elle était bête, elle ne pouvait rien en faire, tandis que moi, j'étais plus intelligente !

Dès le lendemain, je me mis à jardiner. Je creusais, maniais la pelle, ratissais et nettoyait la terre et arrivais finalement à la question : que planter ? J'hésitais entre des radis et des fleurs et parcourais avec allégresse les allées qui délimitaient le jardin tout en réfléchissant. On sonna à la porte. C'était Hilde qui venait avec une corbeille de fleurs. « Regarde, Nora, maman m'a donné ces fleurs coupées. On va les planter sur ton lopin. Elle se mit vite à faire des trous dans la terre avant d'y enfoncer les tiges. Je la regardais un moment puis perdit

patience. « Enlève tes fleurs, elles ne vont pas pousser ! » m'écriais-je en colère et j'arrachais les pauvres tiges. J'étais excédé(e) par sa bêtise de fille, je me sentais tellement supérieur(e) comme, sans le savoir, un garçon peut se sentir supérieur à une fille. J'aimais mieux planter des mauvaises herbes qui ont proliféré joyeusement.

Le jardinage était alors mon activité préférée. Mais pour changer, nous chevauchions, Hilde, Leo et moi. Leo et moi avions les plus beaux chevaux, ceux qui avaient une vraie bride. La pauvre Hilde ne pratiquait ce noble sport qu'en cachette parce que sa mère trouvait que les chevaux de bois n'étaient pas un jeu pour les filles. Elle devait se contenter d'un bâton, assez maigre à côté de nos bêtes racées tandis que nous prenions beaucoup de plaisir à trotter. C'était une jolie image genrée, deux fillettes sur un cheval. Je me souviens qu'après le cheval, nous éprouvions un sentiment merveilleux et je pense aujourd'hui que cette étrange sensation était une légère excitation sexuelle. Les parents et les éducateurs devraient se garder d'offrir des jouets susceptibles de provoquer une excitation sexuelle précoce. Avec le cheval à bascule, c'est la même chose.

Bientôt survint l'événement qui allait jeter une ombre sur ma vie pour longtemps : la première journée d'école. Je ne peux pas dire que je m'en sois réjoui(e) car mes frère et sœurs, notamment mon frère qui était très doué mais paresseux, m'avaient tellement dit du mal de l'école que j'inclinai à voir dans tout enseignant un sous-chef de chœur Bakelmeister (?)p.35. En me disant à l'occasion dans la rue, « Regarde, Stropp, celui-là, c'est ton prochain Herr et maître », ils ne rataient pas leur coup et je me mis à détester les maîtres avant même d'avoir vu l'école. Les enfants ressentent très fort l'attraction ou la haine, si bien que j'oubliais que c'était seul le tyran de mon école que je n'aimais pas et que j'ai transféré de façon fort injuste ce sentiment à l'ensemble du corps enseignant de notre ville. « Stropp » était au demeurant le nom peu euphonique que mes frère et sœurs m'avaient attribué. Tout d'abord il s'était agi d'une blague, mais comme je m'étais mis(e) bêtement en colère, il m'était resté.

Les parents avaient essayé de me faire perdre ma détestation de l'école sans y parvenir. Un jour Papa me prit par la main pour aller m'acheter à la librairie un tableau noir et un abécédaire. C'était la première fois que j'entrais dans une librairie et un frisson agréable me saisit à la vue de tous ces livres. Papa m'acheta d'abord une ardoise avec une éponge et de la craie et puis, plus tard, un abécédaire. Nous sommes repartis très contents. Cet abécédaire était un livre magnifique. Un âne était dessiné sur la première page. Maman m'enseignait les lettres noires qui se trouvaient au-dessous. Je me mis à les recopier et parvins à un certain résultat. Cela me procura un plaisir, à vrai dire plus à moi qu'aux autres, d'écrire ce nouveau mot sur une petite page, puis de le coller au nom de gens dont je savais que je pouvais me le permettre sans être puni(e).

La perspective d'apprendre à lire atténua la contrainte insupportable que m'avait évoquée le mot « école ». Le soir, mon frère Hans nous lisait parfois un passage des *Histoires du bas de cuir* et les aventures de Cooper m'enthousiasmèrent tant que je décidai pendant au moins 15 jours de devenir un Indien. J'étais emballé(e) par ce projet, mais Hans doucha rapidement mon désir lorsque, préparant nos plans, il m'informa tout de go que je serai sa squaw. Bien sûr, je me mis très en colère et j'essayai de griffer son visage que je détestais à ce moment-là. Apparemment il n'apprécia pas. Il se défendit et il s'en suivit une belle bagarre qui mit fin à nos envies d'évasion. Mon aversion pour l'école diminua et je me mis à espérer apprendre à lire très vite pour ne plus être dépendant de mon frère.

Je pense que tous les parents pourraient faciliter la tâche de l'enseignant s'ils ne faisaient pas de l'école un endroit terrifiant pour l'enfant, mais s'ils essayaient plutôt de lui montrer en quoi elle est utile. Les cours commencèrent peu après Pâques. Papa m'accompagna lui-même à l'école le premier jour. En chemin il m'acheta un cornet de sucrerie¹ et me déposa à l'école. On me conduisit dans une grande pièce où se trouvaient beaucoup d'enfants qui étaient aussi mal à

¹ Selon la tradition en Allemagne, les enfants reçoivent un cornet de bonbons les premiers jours de l'école.

l'aise que moi. On nous appela et on nous plaça. Un homme de grande taille en soutane noire vint à l'estrade et la première heure commença. Quand j'y repense aujourd'hui, je me dis que ce précepteur était loin d'être une lumière comme nous le croyions alors. Il sortait tout juste du séminaire. Tandis qu'il nous demandait nos noms, j'examinais la classe et tout me déplaisait. Non, je n'allais certainement pas y rester longtemps. Le maître serait-il très en colère si je m'échappais ? Une petite fille blonde que je n'avais pas encore remarquée était à côté. Elle vit les grosses larmes qui, malgré moi, coulaient sur mon visage et me dit d'une jolie petite voix : « Tu ne dois pas pleurer, sinon j'aurai encore plus peur. Viens, touche-moi, j'ai tellement peur. » Elle me donna sa main et je mis mes doigts autour de sa petite main brune. Le sentiment de devoir protéger cette main que je trouvais minuscule me donna une certaine assurance et ma peur diminua.

Ce premier jour de classe se serait déroulé sans problème si le maître n'avait pas commis une grave erreur. Il nous remit nos sucreries en les présentant, plein d'onction, comme l'image du savoir sucré que l'école allait nous dispenser sur le chemin de la vie. Son discours était certainement louable et je suis sûr qu'aujourd'hui je le comprendrais. A l'époque cela m'était vraiment impossible. Nous étions bien plus attentifs aux sucreries qu'il distribuait qu'au miel qui coulait de sa bouche. Je me sentis soudain mal et à juste titre, quand il me donna une maigre pochette. « Ça n'est pas mon cornet, donne-moi le mien » ! criai-je en colère. C'est ainsi que se termina mon premier jour de classe et que mes souffrances commencèrent. Pendant les trois jours où nous avions des sucreries, l'école me plut. Le quatrième jour je découvris que rien sur terre n'était éternel, et le 6^e jour ma décision fut prise de m'échapper. Je demandais au maître si je pouvais sortir et je filais d'un bond. Dans la rue je rencontrais mon père. Je lui racontais tout et je fus bien surpris(e) qu'il décide sur le champ de me renvoyer à l'école. Le même jour je fis encore une tentative pour m'échapper pendant la récréation, mais des enfants me retinrent et appelèrent le maître. Ce dernier vit

qu'avec moi les méthodes classiques ne marchaient pas et il m'acheta un beignet à deux pfennigs. C'est ainsi que la paix fut conclue.

C'en était fini de l'âge d'or de la liberté. La plupart de mes camarades de jeux, même ceux qui avaient mon âge, n'allaient pas encore à l'école. J'étais la première de notre groupe. Au début cela me réjouissait, mais lorsqu'on commença à apprendre à écrire, j'aurais volontiers renoncé à ma dignité et me serais épargné cet apprentissage. Je ne comprenais absolument pas comment on pouvait transformer des traits isolés en lettres, ni la façon de tenir la plume à laquelle notre maître accordait tant d'importance. Je décidais d'être héroïque. J'y parvins avec trois doigts. Avec eux, on tenait la plume (d'oie ?). Le deuxième doigt semblait jouer un rôle important. Dans un moment d'inattention, j'entaillais ce malheureux doigt. Je ne sais plus si cela fit très mal, mais la blessure dut être profonde car on en voit encore la cicatrice. Je m'étais trompé(e) en me coupant le doigt de la main gauche ce qui était normal puisque je tenais le couteau de la main droite.

Finalement, j'appris à écrire. Avec toutes les autres matières je n'avais aucun problème. Du contenu des cours, je ne sais plus rien. Je me souviens seulement d'une scène où j'éprouvais une grande jalousie. Erna, ma petite voisine du premier jour, resta ensuite assise à mes côtés. Notre maître avait l'habitude d'embrasser les petites filles dont il avait la charge. Il distribuait des quartiers de pomme et lorsqu'une petite fille avait été particulièrement attentive, elle devait lui donner un baiser et, en échange, elle recevait le fruit. Erna était une jolie enfant et avait donc le privilège d'aller cueillir le quartier de pomme que le maître tenait entre ses lèvres de ses propres lèvres. J'étais en colère contre monsieur Meier. Certes, nous détestions ses lèvres et ses grosses mains rouges, mais j'avais rarement droit à ses faveurs, ce qui provoquait en moi une étrange ambivalence. Je me sentais à la fois rejeté(e) et dégoûté(e). A ma connaissance, les garçons n'étaient pas récompensés de cette manière.

Si l'écriture m'avait semblé difficile, la lecture me fut en revanche facile. J'y montrais une certaine aptitude. Selon les vœux de ma mère, je fus dispensé(e) des cours de travail manuel. Je me suis rapproché(e) de mes frères et sœurs. Je n'étais plus l'enfant sauvage qui jouissait de grandes libertés ; maintenant j'avais des devoirs du soir que nous faisons ensemble. Pendant un certain temps, l'école avec sa discipline eut sur moi un effet apaisant. Je trouvais du plaisir à des activités calmes et avais parfois le droit de partager les jeux de mes sœurs.

Nous avions alors une jeune bonne à laquelle j'étais attaché(e). Marie connaissait de belles histoires de son pays natal et avait conquis mon cœur en m'apportant un petit lapin. J'étais très content(e), mais je n'eus pas le droit de le garder. J'avais déjà fait des projets pour le nourrir et même décidé de semer de l'herbe dans mon petit jardin dont j'aimais tant les fleurs. Hélas, la joie fut de courte durée. Et l'amitié avec la jeune bonne connut très vite elle-aussi une fin. Un jour, alors que Marie me donnait un bain, elle chuchota tant à l'oreille de la nouvelle domestique que je me mis en colère. Toutes les deux n'arrêtaient pas de rire, me laissant dans le bain et disant sur moi des choses que je ne comprenais pas, mais à l'évidence ce n'était pas du bien. Cela m'avait beaucoup gêné(e) et avait vite refroidi mon amitié. Je ne sais toujours pas aujourd'hui comment ma mère s'y était prise pour mettre les domestiques dans le secret tout en les incitant au silence. À tout le moins la jeune fille qui s'occupait de moi au quotidien devait être au courant.

Les longues soirées d'hiver se passaient très agréablement. Lorsque nous avions fini nos devoirs, nous nous asseyions à la table de jeu. Hans lisait. Mes deux sœurs cousaient des habits de poupée et moi je construisais des maisons en carton de toutes les couleurs ou bien je dessinais sur l'ardoise. Je me souviens de l'atmosphère des soirées de ces années- là. C'était après le repas du soir. Nous étions occupés à découper des figures féminines du livre de prix illustré d'une firme berlinoise avec lesquelles nous voulions jouer par la suite. Nous étions si appliqués que nous ne disions mot. On ne percevait que le bruit des ciseaux et le

lourd tic-tac de la vieille horloge. Parfois on entendait un craquement dans la cheminée lorsqu'une bûche était prise par les flammes voraces, ou bien le feu s'emballait et projetait un instant des lumières rouges vacillantes sur les tableaux et les miroirs. Les lueurs se reflétaient en tons chauds sur les vieux meubles de chêne brun.

Nous étions habitués à nous occuper tout seuls et devions fabriquer nos jouets nous-mêmes. Hans avait reçu d'un oncle une scie circulaire dont nous nous servions beaucoup et qui me fut attribuée lorsque mon frère grandit. C'était pour moi un vrai trésor. Mes parents m'offraient de temps à autre une poupée, des petits ustensiles de cuisine ou bien d'autres jeux de fille qui ne me procuraient aucune joie. Je voulais des véritables jouets de garçon, surtout lorsque je grandis, mais ils me furent toujours refusés pour des raisons économiques entre autres. Mais en partie avec l'intention de me détourner de mon état de garçon. En tous les cas, cela m'était très désagréable et je me consolais avec la scie. À partir du bois fin des boîtes de cigares, je faisais grâce à elle des chevaux, des charrettes, des vaches, des volailles, bref tout ce qu'on trouve dans les cours de ferme et je coloriais ensuite mon arche de Noé. Je ne disposais que de deux couleurs : un crayon rouge que j'avais trouvé dans la cour et un morceau de craie qui venait de je ne sais où. Les animaux n'étaient sans doute pas très beaux mais ça ne faisait rien, on pouvait bien jouer avec. Et ces heures que je passais à confectionner mes jouets étaient souvent plus intéressantes que le jeu lui-même. J'ai déjà dit que nos parents nous donnaient peu de jouets. Je trouvais alors cela très dur. Aujourd'hui, grâce à la maturité acquise dans mes années de souffrance, je pense que faire l'économie de jouets pour les enfants est une bêtise criminelle. Les jouets, lorsqu'ils sont adaptés à l'âge, sont à mes yeux un capital qui s'imprimera dans l'âme sensible de l'enfant. Aucun enfant n'a besoin de jouets onéreux. Je pense même que pour les petits les modèles bruts sont préférables aux modèles raffinés car le jeune enfant est plus à même d'absorber des traits simples, des lignes dures dans l'image, que d'apprécier des peintures plus fines.

Il est encore plus important de donner du matériel brut aux enfants accompagné d'instructions pour qu'ils construisent eux-mêmes leurs jeux. Cela éveillera en eux le plaisir de créer, la force qui est en eux. L'enfant sera stimulé pour voir, observer, créer et des installations artistiques sont une sphère propice à l'imagination. Observer les enfants lorsqu'ils construisent leurs jouets est très intéressant pour l'éducateur, cela lui permet de comprendre leur psychisme.

A plusieurs reprises, j'ai pu remarquer combien les jeux varient selon le sexe. Dans la cour d'un voisin il y avait un tas de terre glaise. Des groupes d'enfants y jouaient souvent. On pouvait y travailler la glaise. Tandis que les filles essayaient de pétrir des pots ou bien de faire un poêle pour leurs poupées avec des formes naïves et grotesques, les garçons faisaient des boules et construisaient des animaux. Moi aussi, comme les garçons je faisais des boules pour les lance-pierres ou bien j'essayais de faire des hommes et des animaux. L'enfant qui veut fabriquer une vache avec du bois ou de la glaise doit avoir bien vu l'animal auparavant. Cela aiguise son sens de l'observation et le jeune artiste noue une relation plus forte avec la nature. Chaque enfant créatif est en quelque sorte un artiste, un être en devenir qui illustre l'évolution du genre humain. On peut affirmer qu'un enfant qui veut copier avec amour et ardeur le modèle vivant du corps d'un animal, ou de tout autre être vivant, sera préservé de souffrances. La pulsion destructrice qui existe en chaque être humain et qui est plus vive chez l'enfant car il ne connaît pas encore la pondération, sera ainsi ramenée à des proportions plus raisonnables.

Peu à peu je compris que fréquenter l'école présentait aussi des avantages. Hans avait exercé sur moi une tyrannie insupportable. Quand il devait me faire la lecture, cela me coûtait toujours le meilleur de ce que j'avais, par exemple les premiers radis de mon jardinet ou quoique ce soit que sa cupidité exigeait. Maintenant c'était mieux car je pouvais lire moi-même ces livres d'Indiens que je trouvais alors merveilleux. Plein(e) de zèle, je me frayais un chemin à travers tout ce fatras et je fus bientôt saisi(e) par la fièvre de la lecture. A l'âge de 9 ans

je lisais des romans publiés dans *Die Gartenlaube*², des histoires de Marlitt³ et des choses semblables. Cela ne m'a nui en rien. Les livres d'indiens m'impressionnaient le plus. La description de la vie libre, sans contrainte et les actes héroïques des Peaux rouges m'attiraient et Chin Cha Gook, le grand serpent, fut le seul homme pour lequel j'ai éprouvé un sentiment d'exaltation.

Aujourd'hui j'ai une autre idée concernant ces histoires d'Indiens. Je pense que nous commettons une injustice envers notre peuple en les donnant à lire à nos fils. C'est précisément au cours de ces années où ils s'enthousiasment facilement que nous devrions leur donner des livres *allemands*. Nous avons dans nos propres légendes et récits plus d'un grand homme dont les actions doivent nous enthousiasmer. Mais autrefois ces héros indiens me ravissaient tant que je n'en avais que pour eux.

Lorsque je n'étais pas assis(e) dans le jardin sur un gros hêtre, je jouais avec mes deux petites amies. Avec Hilde et Lene, c'était en toute confiance. Nous avons oublié nos jeux d'autrefois et nos amusements étaient innocents. Avec le printemps venait le moment de jouer aux billes. C'était un grand plaisir car nous nous accroupissions sur le sol et salissions nos mains et nos habits. Maman ne voyait pas ça d'un très bon œil. Je croyais alors que c'était parce qu'on se salissait, mais en vérité elle avait d'autres raisons que je n'ai comprises que plus tard. Par une fin d'après-midi de printemps, nous jouions aux billes dans la rue. L'aire de jeu était bien choisie, le pavé de Bergheim étant plein de trous et l'herbe pas assez haute pour entraver le chemin de nos billes. Je venais de gagner et j'avais pris trois boulons à Lene, lorsque je me relevai et m'aperçus que toutes les deux me regardaient en chuchotant et riant. Elles montraient ma petite robe qui dans l'ardeur du jeu s'était relevée. Apeuré(e) et gêné(e), j'achevai de me relever. Nous avons cessé de jouer. J'oubliai vite l'incident et je fis à présent davantage attention à ma robe lors de nos jeux.

² Magazine familial illustré qui parut de 1853 à 1944.

³ E. Marlitt (pseudonyme), écrivaine populaire du 19^e siècle

J'avais neuf ans lorsque je dus passer de l'école élémentaire à la grande école. C'était tout à fait normal pour un(e) enfant de mon âge. Je pense qu'à ce moment-là j'avais complètement perdu la conscience de ma différence corporelle ou bien que je n'en comprenais pas la signification. Je n'avais pas passé six mois dans la première classe de l'école de filles et je m'étais à peine acclimaté(e) à mon nouvel environnement que j'allais pleinement réaliser pour la première fois qu'un dur destin m'attendait.

Jusqu'à présent, selon le souhait de ma mère j'avais été dispensé(e) de travail manuel. Maintenant c'était obligatoire dans cette école. Mes doigts malhabiles n'arrivaient pas à tenir les aiguilles à tricoter et j'étais la plus mauvaise de toute la classe en couture et la moins soignée parce qu'il fallait également découper le tissu. Aucun exercice ne se passait sans reproche ou punition. « Tu es aussi maladroite qu'un garçon » me lâchait souvent la maîtresse. Cela m'a fait détester toutes les matières dévolues aux enseignantes, alors que les cours de sciences dispensés par les enseignants m'intéressaient jusqu'à ce qu'un événement me dégoûte de toute l'école.

Jusqu'à présent, j'avais toujours été aimé(e) de mes camarades d'école et cela m'étonna d'autant plus lorsque les enfants me tinrent à distance et jouèrent sans moi. Je ne comprenais pas lorsqu'un jour je reçus un grand coup. Je ne m'en souviens que dans une sorte de brouillard, mais toutes les larmes que je pleurais alors sont encore en moi, ainsi que les souffrances endurées en ces heures sombres.

Je vais essayer de raconter la façon dont cela est arrivé. C'était au cours d'une récréation. La pluie nous avait retenues dans la salle de classe. Les fillettes faisaient un spectacle de chant, du moins j'ai encore le son d'une rime dans l'oreille. Je refermai vite mes livres pour participer au jeu, mais aucune fillette ne me parla ou ne me laissa entrer dans le cercle. Inquiét(e), je demandai pourquoi, mais personne ne me répondit. Hilde semblait gênée et restait de côté, quand Lena sortit tout d'un coup : « Va -t'en, garçon dégoûtant, nous ne voulons

pas jouer avec toi ! » Je ne comprenais pas. « Tu es un garçon, on le sait très bien et Madame Stieler l'a aussi dit, c'est pour ça que tu ne sais pas tricoter. Va t'en et joue avec les garçons ! »

Je fus choqué(e). Je ne savais pas d'où les fillettes tiraient leur savoir. Hilde et Lene avaient-elles raconté ces jeux d'autrefois que nous avions oubliés ou bien avaient-elles parlé de cet après-midi où nous étions accroupies en jouant dans la cour ?

Tout cela me traversa la tête et je sentais obscurément qu'un grand malheur m'arriverait si je ne réussissais pas à faire changer d'idée les fillettes. Je ne savais que dire tant je fulminais. Je me déchaînais, criais, cherchais à les convaincre que bien sûr j'étais une fille comme elles. Je voulais même soulever ma robe lorsque le maître entra. Cela mit fin à la dispute ce jour-là, mais non à la souffrance qui allait m'accabler dès lors. Le soir, lorsque je fus seul(e) dans ma petite chambre, j'examinais mon corps. Ce n'était pas vrai ! Je n'étais pas un garçon ! Maman m'appelait sa petite fille et elle avait des larmes dans les yeux et ces larmes dans les yeux disaient la vérité, je le savais. Non, j'étais absolument une fille et c'est pourquoi j'étais si souvent triste lorsque je déchirais mes habits quand je voulais monter aux arbres ! Malgré tous ces arguments je ne pus m'endormir ce soir-là, je suis resté(e) longtemps éveillé(e), ruminant longuement dans ma tête. Avoir été éduqué(e) en fille, avoir reçu un prénom féminin avait suffi à me persuader que j'étais une fille. J'avais depuis longtemps oublié ces jeux et n'accordais à cette différence aucune importance, j'étais persuadé(e) que j'étais une fille, à peine un peu différente de la majorité d'entre elles, ce qui ne me paraissait pas extraordinaire. N'étais-je pas dans ma nature différente d'elles, alors pourquoi pas également dans mon corps ? J'étais presque à nouveau rassuré(e), lorsque me vint comme dans un rêve la conscience que les autres, sous la ceinture, elles étaient bel et bien différentes de moi ! Et une peur sans nom me saisit. Je décidais d'en parler dès le lendemain à ma mère.

Mais le lendemain, au moment de lui poser la question fatidique, je me mis à redouter de voir dans ses grands yeux ce que je prendrais pour un reproche et ce que je voulais lui dire demeura inexprimé. Je tremblais de peur en allant à l'école et c'est désespéré(e) que j'y entrais. Je fus immédiatement accueilli(e) par les mêmes mots que la veille et fus encore plus triste. Le début des cours m'apportait le salut, les récréations de nouveau le tourment.

C'est dans une grande détresse que l'année se termina pour moi. J'avais terriblement peur de l'école. Je m'asseyais dans mon coin et je broyais du noir. Oui, j'étais bien un garçon, maintenant j'en étais certain. Mais pourquoi m'avait-on donné un nom de fille ? Pourquoi mon frère, Hans, pouvait-il jouir de la vie et pas moi ? Je réfléchissais sans cesse et ne pouvais résoudre l'énigme. C'est alors que je lus par hasard l'histoire d'Achille que sa mère avait habillé en fille. Enfiévré(e), je lus la légende jusqu'au bout. J'exultai ! J'étais sauvé(e) ! Un sursaut d'orgueil balaya soudain les moqueries de mes camarades. C'était cela, cela devait être ça : j'étais le fils d'un roi élevé loin de ses parents. Je n'hésitais qu'entre deux suppositions, avais-je été un prince enlevé ou bien mes parents, le roi et la reine, m'avaient-ils intentionnellement envoyé à l'étranger pour me faire élever par de braves gens ?

C'est ainsi qu'à l'âge de dix ans, je fuyais la réalité. Les fillettes continuaient à me repousser et je me repliais complètement sur moi-même. Je m'accroupissais dans un coin avec un livre. J'avais trouvé quelque part un livre intéressant : Les légendes de l'Antiquité. Elles alimentèrent mes rêves. C'était bien ça : Achille avait grandi dans des habits de femme et *Œdipe* avait été envoyé dans les montagnes par ses parents –c'était bien la même chose.

Je vivais, plongé(e) dans mes livres et, me passant de jeux, dans mon propre monde. La souffrance d'être assis(e) pendant les cours à côté de mes bourreaux était la seule chose qui me ramenait à la réalité.

Je repense aux soirs d'été. Les parents sont assis sur le pas de la porte. Les voix de mes frère et sœurs qui jouent résonnent dans la cour. Le vent du soir apporte

le parfum de la résine des sapins fraîchement coupés. Sans bruit, dans une hâte frénétique, les chauves-souris cherchent leurs proies. Je suis assis(e) près des parents sur le banc jusqu'à ce que le bruit de la fontaine, à peine éclairée les soirs d'été, parvienne à mon oreille. Et je suis bien le fils d'un roi. La vieille fontaine sans charme s'est transformée en une magnifique source thermale. Je bois une première gorgée et je distribue l'eau aux braves gens de Bergheim. Le bruit du verre qui tombe sur le pavé me réveille et malheureusement réveille aussi maman.

Mes pensées tournaient beaucoup autour de la fontaine. Lorsqu'une fois je fus puni pour avoir manqué de style, je me mis à rêver du temps où je serai roi. Alors je fermerai l'eau et laisserai les gens de Bergheim mourir de soif. Naturellement un prince ne pouvait pas aller à pied, alors je traverserai tous les jours la ville sur un cheval arabe. Ces chevaux arabes sont sauvages et se cabrent. J'aurais donc souvent du mal à les maîtriser. Les adultes ne verraient rien, de leurs yeux bêtes et fatigués, ils hocheraient la tête en me voyant bondir.

Tante Liese me grondait souvent ou frappait à la fenêtre quand je passais devant sa maison, et demandai à ma mère si je ne pouvais pas marcher une seule fois convenablement comme les autres petites filles ?

Mais la plupart du temps, je n'allais pas dans la rue. Je m'asseyais le plus souvent avec un livre dans le jardin et jouais avec les jouets que je m'étais fabriqués. Mes parents se demandaient ce qui avait bien pu arriver à cette fillette si sauvage soudain devenue un(e) véritable pantouflard(e). Mais leur dire ce que les filles m'avaient dit, ça je n'aurais pas voulu. Il y avait trop de distance entre nous. Ma mère avait plus d'un souci, mon père, avec cet égoïsme des gens malades, ne pensait qu'à lui-même. Le sérieux contemplatif et la sagesse peu naturelle ne pouvaient durer éternellement et je souffrais de la solitude. Les filles étaient parvenues à ce que je les déteste. J'essayais de me rapprocher des garçons, mais c'était très difficile. Finalement je jouais parfois avec Hans et Leo, les fils d'un commerçant avec lequel Papa était lié d'amitié. Ce n'était pas facile

d'être pleinement accepté(e) par eux. Ils me regardaient de haut et je me creusais la tête pour trouver un acte héroïque qui devait attester mon courage. Ils disaient toujours que les filles étaient lâches, c'est pourquoi un vrai garçon ne devait pas jouer avec une fille. Mais moi je n'étais pas lâche et je voulais le leur montrer. Un jour que nous étions ensemble, je pris une feuille de papier, la roulais en boule et y mis le feu. Je la tins dans ma main jusqu'à ce qu'elle brûle et ne criai pas bien que la douleur me fit trembler. Ma main était complètement brûlée. Ensuite je demandai aux garçons de faire la même chose, mais ni l'un ni l'autre n'en eut le courage. Tous deux reculèrent devant l'épreuve du feu. Grâce à ce courage je gagnais leur confiance. J'étais content(e) et me serais encore brûlé l'autre main, mais Hans, l'aîné, ne le souffrit pas. D'autres garçons vinrent bientôt jouer avec nous. C'était moi le(la) plus sauvage de tous les camarades de jeu. Nous allions souvent dans la forêt, l'un de nous lisait des histoires d'Indiens et les autres se mettaient en rond autour de lui. Nous vivions les histoires de nos livres et nous nous donnions les noms des personnes qui nous plaisaient. J'étais Chin-Cha-Gook. Nous nous asseyions autour de feux de camp invisibles, de tas de brindilles qui bien sûr n'étaient pas allumées, et fumions des calumets de la paix également imaginaires, enlevions nos bottes et traversions pieds nus la forêt pour ne pas laisser de traces aux Iroquois ennemis. Nous rampions sur le ventre jusqu'au camp ennemi, comme Chin-Cha-Gook, et Unkas, le cerf agile le faisaient, ce qui n'était pas bon pour nos vêtements et probablement faisait très rarement plaisir à nos parents. Nous nous étions fabriqué des armes avec des morceaux de bois. De façon mystérieuse Wally, la poupée de ma sœur, perdit sa perruque et de même le couteau qui trônait depuis des années dans la cuisine de ma mère disparut. Ces choses-là et d'autres encore se trouvaient dans la forêt, attachées à ma ceinture et je ne fus pas qu'un peu envié(e) pour ce véritable « scalp » et le tomahawk. Ici, avec les garçons, je me sentais dans mon élément et malgré mes habits de fille, j'étais un(e) camarade à part entière et l'égal(e) des autres.

Un jour, alors que nous poursuivions des Iroquois nous dûmes traverser un large fleuve. Le cours d'eau, qui avait peut-être deux mètres de large et quarante centimètres de profondeur portait le fier nom de Saint-Laurent et là-bas, au loin, où scintillaient des toits rouges, c'était Montréal. Le grand Chin-Cha-Gook avait retiré ses chaussures et voulut traverser à gué. A côté de lui se trouvait naturellement le jeune Unkas. Tout se serait bien passé si ce malheureux n'avait pas perdu l'équilibre et si n'avions pas tous deux dégringolé dans l'eau. Trempés jusqu'à l'os nous avons atteint la rive. Nous nous sommes déshabillés avant de mettre nos habits à sécher. Aucun des garçons ne releva quoique ce soit de singulier en moi et j'en fus très heureux.

Les parents n'auraient rien appris de l'incident si dans l'ardeur du jeu, je n'avais pas échangé ma veste contre celle du jeune Unkas. C'est ainsi que le soir la jeune fille qui s'occupait de moi ne fut pas peu étonnée lorsque je l'enlevais.

Cette aventure, dont les conséquences furent pour moi désagréables, ainsi que les histoires de pirates que nous lisions beaucoup à cette époque, dirigèrent notre attention sur les jeux d'eau. Nous sculptions des petits bateaux que nous faisons voguer dans les anciennes douves et finalement l'idée nous vint de jouer aux marins. C'était décidément une belle idée ! Les fonctions furent partagées, il y avait un capitaine, un officier de pont, un cadet de la marine, un barreur et même un steward, en bref c'était tout ce dont je me souviens et je ne sais plus si nous avions aussi des matelots.

Nous n'étions cependant pas sur l'eau mais dans la cour. Nous avions un voilier et les sapins, que des travailleurs de bonne volonté avaient dressés, étaient les mâts au sommet desquels j'expédiais mes compagnons pour vérifier s'il n'y avait pas un navire de guerre en vue car nous, nous étions des pirates. L'équipage était constitué d'un navire, appelé « Le faucon rouge » qui, à l'occasion, embarquait des esclaves ; notre timonier, Leo, était très cruel avec ces pauvres hères. Il frappait les Noirs sur les jambes et les bras. Parfois, il en décapitait même un. Quand il allait trop loin, ma mère me grondait. Elle nous

laissait volontiers jouer avec ces Noirs mais ne voulait pas qu'on les décapite. Avec quoi vais-je cuisiner si vous me piétinez tout ? Car ces Noirs dont nous affirmions qu'il s'agissait de nègres sauvages étaient en fait d'inoffensifs choux. Je ne sais quel royaume d'État me fit monter jusqu'au grade de capitaine du « Faucon rouge ». J'imposais une discipline très stricte et j'étais redouté(e) pour ma célérité. Aux cours de ces jeux sauvages, j'oubliais les souffrances de l'école le reste de la journée jusqu'au matin suivant où, en y retournant, la peur me ressaisissait.

Par hasard une scène de la vie des animaux m'impressionna et occupa mes pensées. Sur les toits des vieux hangars qui encadraient notre quadrilatère, il y avait des nids d'hirondelles. Je passais des heures à suivre du regard ces beaux oiseaux. L'été, je m'allongeais dans l'herbe en rêvassant et les observais tandis qu'elles traversaient les airs en poussant des grands cris. Les nids étaient aussi intéressants en hiver, lorsque les insolents moinillons quittaient leur nid et allaient s'installer dans une maison étrangère. Le plus beau c'était au printemps, lorsque les hirondelles revenaient avec des gazouillis joyeux et cherchaient leurs anciens nids. Un jour ma sœur me montra un groupe d'hirondelles qui s'activaient avec force gazouillis autour d'un nid. C'est alors qu'elle m'expliqua que les hirondelles luttaient contre les moinillons et que celui qui ne se retirait pas spontanément de son nid y serait enterré vivant. Je fus alors saisi d'une frayeur indescriptible et pour la première fois, je ressentis dans ma chair le tragique de la lutte pour l'existence. Depuis ce jour je déteste les hirondelles et j'ai une amitié pour ces insolents garçons des rues que sont les moineaux. Je décelais une certaine ressemblance entre nos destins : ils avaient été chassés par les hirondelles comme moi je l'avais été du cercle des filles. J'y ai souvent pensé. De tous les contes que je lisais, *Le vilain petit canard* d'Andersen avait ma préférence. C'était comme si j'avais une relation personnelle avec les Contes d'Andersen ; je nourrissais l'espoir d'un certain bonheur dont la vie m'était encore redevable.

A cette époque survint un épisode joyeux qui malheureusement eut une fin tragique. Nous avons vu que mon frère fumait. Cela me paraissait merveilleux de pouvoir avaler du feu et comme nous jouions toujours aux Indiens, il convenait de faire circuler le calumet de la paix d'une bouche à l'autre. Nous jalouions Hans et ses amis qui avaient fondé un club de fumeurs. Nos parents n'étaient pas enchantés par cet étrange club. Ils ne pouvaient pas s'expliquer le teint blême et la mauvaise mine de leur fils à certaines heures et surtout le soir lorsqu'il rentrait à la maison. Nous étions jaloux, mais les bons conseils coûtent cher et les cigarettes auxquelles nous aspirions également. Nous avons essayé avec des bâtonnets de roseau, que nous avons coupés à l'aide d'un décrottoir de chaussures mis au rebut, puis allumés et qui, en tirant dessus, avaient produit de la vraie fumée dans la bouche. Nous avons réitéré cette première expérience dans la salle à manger un après-midi où Maman était partie se promener et où Papa était au bureau. Lorsque Maman revint, elle demanda à Sofie si elle avait brûlé des chiffons ou des cheveux. La jeune fille protesta, ne nous trahit pas cependant, mais nous donna le bon conseil d'aller faire nos bêtises à l'extérieur. Ce soir-là je n'ai pu rien avaler et mes parents finirent par se demander si finalement l'épidémie d'une maladie infantile ne régnait pas à Bergheim. Le jour suivant, nous sommes sortis à l'air libre nous promener. Nos bâtonnets fumants aux lèvres, en gémissant et en nous tordant de douleur, nous avançons entre les hautes haies qui nous séparaient de la forêt, à l'abri des regards indiscrets. Ce n'était en aucun cas une promenade gaie. De temps à autre l'un de nous restait en arrière, obligé de s'absenter en raison d'un besoin urgent. A un croisement, nous tombâmes sur un homme qui rit en voyant nos visages ravagés. C'était « oncle Richard », pas un oncle à moi, mais l'oncle⁴ de tous les enfants de Bergheim. Il nous fit savoir qu'en réalité, nous ne fumions pas. Pour cela il fallait avoir une pipe. Il nous offrit sa vieille pipe qu'il avait sur lui. Il pouvait aussi nous recommander un bon mélange de tabac. « Vous devez laisser sécher

⁴ En Allemagne, les enfants appellent spontanément « oncle » et « tante » tous les adultes.

des fanes de pommes de terre, les mélanger à moitié avec des feuilles de châtaigniers, et là vous avez un excellent tabac », nous dit-il, prêt à nous aider.

Quelques jours après, le tabac était prêt. Mes camarades s'étaient acheté des pipes et j'étais quant à moi fièrement équipé(e) de la pipe dont j'avais hérité. Après avoir grimpé dans les combles, nous avons recherché le coin le plus reculé pour nous sentir en sécurité. Une fois hissés au sommet, nous avons fumé. La fumée a traversé le toit vermoulu et s'est élancée joyeusement dans l'éther estival.

A peine avions-nous joui de la fumée que nous nous sentîmes mal. Vraiment très mal. Mais aucun d'entre nous n'aurait jeté sa pipe – que Dieu nous en préserve ! Nous regardions devant nous tout en continuant à fumer. Une inexplicable pesanteur nous accablait dont nous fûmes brutalement extirpés. Que se passait-il ? Quelqu'un n'aurait-il pas crié « au feu » ? Il semblait que c'était la voix de Papa. Nous nous précipitâmes vers la trappe, descendîmes aussi vite que possible de l'échelle et nous retrouvâmes devant nos employés. Car lorsque Papa avait vu des nuages de fumée monter du toit de la remise, il avait cru que les réserves de bois avaient pris feu et avait appelé les ouvriers. Son humeur ne s'améliora pas lorsqu'il vit que nous étions à l'origine de sa frayeur et l'accueil qu'il nous fit fut résolument désagréable. À la suite de cette aventure, il me fut interdit de jouer avec les garçons. Mais en cachette j'étais souvent avec eux car finalement c'est avec eux que je me sentais à ma place.

Les filles semblaient avoir oublié ce qui s'était passé et qui m'avait fait tant de mal. Ce n'est qu'à l'occasion que l'une ou l'autre me disait un mot désagréable. En outre les garçons de la rue m'appelaient Norbert. Tous les enfants savaient que j'avais une nature particulière. Si les adultes le savaient aussi, je l'ignore. Mes parents ont continué à se taire. Hélas ! Pourtant, un seul mot aurait pu me sauver. Je ne peux pas comprendre qu'ils ne l'aient pas prononcé ! D'après moi, mes parents auraient dû se donner deux fois plus de mal pour être gentils avec moi. Mais on m'a laissé seul(e) ! Il est possible qu'ils n'aient pas su à quel point

les autres enfants connaissaient ma véritable nature. Une sorte de franc-maçonnerie existe parmi les enfants : dans leur monde un mot peut être connu de tous pendant longtemps avant que les adultes ne l'apprennent. En particulier tout ce qui a trait à la sexualité ne sera jamais évoqué de façon claire devant eux.

Les filles me laissaient parfois à nouveau jouer avec elles. Ce que nous préférons était jouer à l'école. C'était l'été et la tonnelle du vieux bureau abritait nos jeux. Nous nous asseyions sur des bancs et nous accroupissions dans le sable. Seule une fillette jouait le maître, se plaçant au milieu avec sa baguette. Il posait des questions, auxquelles on donnait exprès des mauvaises réponses, alors il appelait l'élève, allait dans un coin, soulevait sa robe et la frappait.

J'étais volontiers le maître car j'avais une peur terrible de soulever ma robe devant les autres élèves. C'est pourquoi je donnais toujours des réponses exactes, ce qu'il ne fallait pas faire puisque le jeu consistait précisément comme à l'école à recevoir une correction. Je tremblais toujours d'être pris(e) pour un garçon et d'être renvoyé(e).

On comprendra que dans ces circonstances je ne me sentais pas bien parmi les filles. J'essayais toujours de les éloigner de leurs jeux et de les entraîner vers mes jeux sauvages de garçons. Parfois j'y parvenais. Nous faisons des courses effrénées jusqu'à ce que nos maîtres nous l'interdisent. Mon influence ou plutôt mon exemple eut un effet contagieux sur les autres. Lorsque Erna, ma voisine et moi, nous nous rendions visite, nous ne passions jamais par le portail, mais grimpons par-dessus le mur. Parfois, un train imaginaire issu de mes rêves traversait nos jeux. J'avais lu je ne sais quel récit qui parlait d'un garçon dont le père était un Indien élégant. Le garçon avait été élevé en Allemagne et se rendit jeune homme dans son pays natal pour hériter de son père. Là-bas, il apprivoisa une tigresse. Cela me fit une forte impression. Je trouvais que la fourrure du tigre, qui était toujours dessinée avec des couleurs criardes aux côtés de son maître, ressemblait à une couverture dont Papa se recouvrait pendant sa sieste.

J'aimais étendre cette couverture sur moi et je rêvais que j'avais apprivoisé le tigre. Je cachais ces rêveries avant tout aux adultes et n'en parlais pas à mes camarades de jeu, mais parfois ces rêveries bigarrées intervenaient dans ces jeux que je dirigeais le plus souvent. Bientôt je me pris tellement au jeu que je trouvais une cage pour l'animal. Lotti Krumane, une blondinette à l'air bête, se tenait toujours tout près de moi. Je lui montrais mon trésor et la cage, un poulailler désaffecté. Elle m'aidait volontiers à chercher de la nourriture car un animal sauvage mange énormément. De la nourriture, il y en avait assez, l'animal avide de chair fraîche recevait en fait du foin que nous volions dans l'écurie. J'impressionnais beaucoup ma petite compagne en mettant ma main tranquillement dans la cage de l'animal sauvage. De plus nous ressentions des frissons agréables lorsque nous montions sur la petite échelle et à chaque moment nous craignions que le tigre nous saute dessus.

Bien que j'aie été extrêmement maladroit(e) en travaux manuels à l'école, l'artisanat m'intéressait et j'avais de remarquables capacités. Je pouvais rester assis(e) pendant des heures à côté de notre cordonnier et le regarder faire lorsque je lui apportais des bottes. J'avais installé un fil de fer pour relier ma fenêtre à celle de Erna afin que nous puissions communiquer. Il reliait deux boîtes de conserves vides que nous tirions également avec des fils. Bien sûr nous nous voyions dix fois par jour, mais c'était agréable d'être relié(e)s par un moyen de communication privé que nous appelions fièrement « notre téléphone ». Nous en étions très heureuses jusqu'au jour où Leo eut l'idée sublime d'attacher les pieds d'une grenouille et de la mettre dans la boîte que devait recevoir Erna. Nous nous cachions et vîmes bientôt Erna tirer la boîte, apparemment heureuse car elle était lourde. Mais lorsqu'elle voulut voir à l'intérieur, une grosse grenouille surgit. La farce était d'autant plus méchante que nous savions que Erna avait une peur panique des grenouilles.

J'étais alors vraiment un garçon. J'avais ramassé 136 petites grenouilles grises qui, l'été, après la pluie, barbotaient dans des flaques d'eau. Je conservais ce

trésor sous des feuilles fraîches dans une boîte à cigares et seul Leo me dépassa en atteignant le chiffre de 159. Erna avait traité un jour notre trésor de bestioles dégoûtantes et c'est pour nous venger que nous avons sacrifié le plus beau spécimen de notre collection. Si je raconte cette histoire de grenouilles qui peut sembler secondaire, c'est parce qu'elle permet de juger de mon goût pour ces jeux si inhabituels chez une fille et que mes parents auraient pu, s'ils l'avaient voulu, reconnaître mon genre – indépendamment de ma morphologie. Mais ils ne *voulaient* pas le voir !

Mon engouement à poser des pièges était également très peu féminin. J'ai peine à croire qu'une véritable fille monterait à un arbre pour attraper un oiseau ou poser des pièges comme je le fis. J'étais la première à initier de joyeuses farces même si, en tant que jeune fille de bonne famille, je ne pouvais prendre part à l'exécution des plans.

Peu avant mon douzième anniversaire, je fus en proie à une grande terreur. En plein été, alors que je n'avais pas pris froid, j'eus la voix enrouée. Elle perdit son timbre et se mit à chevroter, allant des aigus les plus hauts aux basses les plus profondes. Les gens trouvaient ça drôle, mais moi j'étais très inquièt(e). Je lus par hasard dans un livre que les tuberculeux étaient souvent enroués. Désormais je savais ce dont je souffrais et, vu mon imagination fertile, je ressentais tous les symptômes recensés dans ce livre. Je toussais, j'avais mal au dos et même nos jeux adorés me faisaient mal. Il n'y avait aucun doute, c'était la tuberculose et j'allais mourir. Ces pensées assombrirent ma joie de vivre enfantine. Bientôt j'allais mourir et quitter notre maison grise, la chère cour où le bois était entreposé, les rues calmes et ensoleillées de ma ville et tout ce que j'aimais. Aujourd'hui encore je ressens la nostalgie qui m'envahit alors en songeant à ma vie, cette tristesse qui s'empara de tout mon être. Dès lors que je pensais que j'allais la quitter, je me mis à aimer la maison grise. Je réfléchissais à la vie et lorsque pour une raison ou une autre, la pensée que j'allais disparaître avant l'automne me venait à l'esprit, je faisais mes adieux à la maison et à la cour, les traversant en caressant les vieux murs qui soudain paraissaient familiers. Je m'asseyais les longues soirées d'été, de préférence lorsque tout était calme,

seul(e) dans la cour. Quand le jour déclinait, les choses ne projetaient plus d'ombre, les lignes étaient floues et indistinctes, ce n'était qu'à la lueur de la pleine lune qu'on distinguait de la lumière et des ombres. Lorsque survenait un courant d'air, les planches de bois s'agitaient et un bruissement traversait doucement le feuillage fané. A travers les grilles du jardin une rose brillait telle une étoile rouge. Le lierre noir grimpait sur les barres de fer. Les derniers oiseaux cherchaient, fatigués, leur nid, seules les chauves-souris sortaient des vieux toits et traçaient de sombres cercles dans l'air.

Je m'asseyais volontiers sur le sol dans un coin de la cour, la tête appuyée à un arbre, perdu(e) dans mes pensées. Dans la cour ombragée, un sentiment de grandeur m'éloignait doucement de mon petit rêve orgueilleux de fils de roi. Tout était calme, seul le croassement d'un crapaud traversait l'éther. La fontaine clapotait dans le silence de la nuit comme dans un rêve. Nous ne formons qu'un murmurait la fontaine, les planches traversées par le vent s'entrechoquaient, le bosquet fané bruissait et frissonnait. Dans cette triste solitude, la pensée de la mort se précisait et lorsque j'étais au lit, je pleurais longtemps sur mon sort, plein(e) d'autocompassion.

Désormais je me rendais dans la forêt et saluais les endroits qui avaient vu nos jeux d'indiens ; je traversais la maison et la cour en pensant à la séparation d'avec mon pays. Une douceur qui m'était habituellement étrangère s'était emparée de mon être. J'aimais le monde entier et je pardonnais à mes parents cette injustice de m'avoir élevé(e) en fille alors que je me sentais un garçon. Je pardonnais à mes petites persécutrices de l'école leurs piques et grossièretés qui m'avaient tant tourmenté(e). J'allais souvent à l'église et me cherchais une place. Je m'allongeais près du mur où deux buissons d'aubépines faisaient pleuvoir leurs fleurs printanières. Tout le monde se rendait compte que ma voix avait changé, mais personne ne pensa à me dire que ça n'était pas une maladie, que ma voix avait seulement mu.

Alors que mes souffrances duraient depuis des semaines, tandis que les feuilles des arbres se teintaient d'un léger roux, signe de l'automne à venir, je me préparais à mourir. Les cours de religion que nous donnait un vieux religieux dans les classes supérieures de notre école de filles me faisaient une forte impression. Il sut saisir la quête de mon âme. Pour lui il n'y avait aucune lueur

d'espoir dans ce monde, aucune joie. Il nous peignait la vie en noir et Dieu pour lui n'était pas le dieu aimant, mais le dieu courroucé. Je compris et ressentais comme lui le poids des péchés du monde entier sur tous et sur moi-même. Le poids du péché pesait sur moi de façon démesurée. Qu'allait devenir le monde dans cette misère ? Allions-nous tous périr ? Personne ne pouvait donc nous sauver ?

J'éprouvais peut-être la peur que nous avions, enfants, quand nous attendions une punition collective. Le plus souvent nous tirions à la courte paille pour savoir qui d'entre nous allait assumer la faute et subir la punition pour nous tous. J'attribuais cette habitude enfantine également à Dieu. Peut-être pardonnerait-il au monde entier si un seul être expiait toutes les fautes jusqu'à la mort. La parole mystique du Fils de Dieu me fit du bien. Et soudain je vis clairement quel était mon devoir. Moi, ce pauvre enfant solitaire, j'étais voué à prendre sur moi toutes les souffrances du monde pour qu'elles disparaissent à jamais. Je parvenais à me convaincre de cette idée. Je sentais mes forces spirituelles croître jusqu'à acquérir une immense sagesse. Je lisais la bible avec une ferveur extatique au point d'être enivré(e) par la scansion des vers. Je croyais alors tout savoir. Pour accomplir les préceptes des prophètes, je devais être la victime sacrificielle de Dieu et vivre dans des habits de pauvresses, dans une jupe de fille facile pour avoir goûté à toutes les bassesses du monde. Je comprenais pourquoi Jésus n'avait pu sauver complètement le monde : certes, il avait beaucoup souffert, il était devenu un être humain, mais il avait vécu en *homme*, il n'était pas passé par l'humiliation de la condition féminine.

Cette idée devint de plus en plus claire au fur et à mesure que je m'enfonçais dans ces rêveries. Je croyais entendre des voix, je parlais avec des anges qui m'entouraient et, dans une demi extase, une nuit j'entendis Dieu avec sa voix bienveillante me dire « mon fils ». Toutes mes actions enfantines furent à partir de ce moment-là reliées à des pensées religieuses. Je me sentais toujours près de Dieu.

J'attendais ma mort pour l'automne. Mais l'automne passé, puis l'hiver touchant à sa fin sans que je meure, l'idée de la mort faiblit et, quand vint le printemps, mon ancienne joie de vivre revint et je ressentis un grand plaisir à recevoir la vie en cadeau. Alors je vis que plus rien ne me menaçait et lorsque Hans et Leo

muèrent également expliquant fièrement « notre voix a mué, c'est comme ça pour tous les garçons », ce qui restait de mes soucis et de mes pensées mystiques disparut. J'ai cependant gardé de ce temps –là un profond respect pour la religion et la foi.

Peu après, j'eus une discussion avec mes deux amis qui nous amena à la rupture sans que je puisse aujourd'hui encore comprendre mon comportement. C'était un merveilleux jour de printemps qui emplissait la poitrine de joie de vivre. Nous flânions plein d'entrain au-dessus de l'entrepôt de bois quand soudain nous nous trouvâmes devant l'épave du « Faucon rouge ». Quelques cordages, que les bûcherons n'avaient pas encore repris, s'agitaient dans le vent frais de mars. Nous nous exercions à monter dans les hauteurs, nous suspendant aux cordages et bavardions. Soudain Hans me demanda directement : « Dis donc, Stropp, voudrais-tu être un véritable garçon » ? Il m'expliqua de manière détaillée comment à son avis je devais l'être. Je ne sais pas ce qui me passa par la tête, mais je me mis en colère contre ces camarades qui ostensiblement se sentaient si bien dans leur corps et je commençais à dire combien c'était bien d'être une fille et combien j'étais heureuse d'en être une. De grosses larmes, peut-être de joie, m'étaient monté aux yeux. Hans et Leo m'écoutaient avec un sourire ironique avant de se mettre à rire en se moquant bruyamment. « Adieu, chère Nora, joli petit tablier, va jouer avec tes poupées ». « Vieille Squaw », me cria encore Leo à la porte du jardin.

C'en fut trop pour moi. Je descendis à toute allure de ma corde et lui flanquais une bonne gifle. Ce fut la dernière fois où nous jouâmes ensemble.

L'école préparait une représentation patriotique à laquelle toutes les élèves devaient participer. Moi seul(e) ne fut pas admis(e) à y prendre part. Cela me blessa et, sur les conseils de Papa, je pris mon courage à deux mains et demandais à la maîtresse pour quelles raisons j'avais été écarté(e). Elle sourit de façon gênée et me dit, « vois-tu ma chère enfant, nous faisons cela dans ton intérêt car il n'est pas possible que tu sois à l'aise si tant de gens entendent ta voix ».

Je rentrai attristé(é) à la maison et m'en ouvrai à Papa. Il haussa les épaules et s'estima satisfait après avoir dit quelque chose à propos de l'esprit borné de

toutes ces enseignantes et de celles de Bergheim en particulier. Il m'abandonna avec ces pensées qui me torturaient.

Cette mise à l'écart ne m'encouragea pas à travailler. Je faisais mes devoirs toujours à la dernière minute d'autant plus qu'ils étaient faciles. Je n'avais ni ardeur ni ambition. De toute façon cela n'aurait rien donné. Je n'aurais pas obtenu de meilleure place si j'avais travaillé davantage. Nous étions placées par ordre et c'était aussi bien orchestré que pour une cérémonie officielle. La fille du directeur occupait la première place, la nièce du ministre du duché la seconde et la troisième place revenait à la fille du bourgmestre. La quatrième place me revenait.

Aucune de nous n'aimions nos maîtresses. C'étaient deux vieilles filles, l'une aigrie, bileuse et intelligente qui n'avait d'autre but que de nous harceler. L'autre était d'une intelligence limitée. Elles étaient surtout trop âgées pour plaire à des jeunes filles comme nous. Elles prenaient chaque remarque pour une attaque personnelle. Nous les méprisions et, dans le meilleur des cas, les craignons. Je crois qu'autrefois les relations entre les enseignants et les élèves étaient toujours désagréables et je fus très étonné(e) plus tard d'apprendre qu'une amitié reliait souvent les élèves à leurs professeurs.

La représentation théâtrale mentionnée fut encore l'objet de longues discussions. Elle développa une sorte de rage théâtrale qui s'empara particulièrement de ma classe. Nous faisons du théâtre, toujours du théâtre et jouons avec enthousiasme. Bien sûr nous n'avons ni accessoires ni costumes, mais nous n'en avons pas besoin. Les rôles masculins tout naturellement m'étaient proposés sans que j'aie à m'en préoccuper. Les fillettes sentaient instinctivement ma masculinité.

Des semaines durant nous jouâmes dès que nous avions un moment de liberté. Nous jouions en forêt ou dans les jardins, sous la vieille tonnelle et dans la cour lorsque oncle Richard mit gentiment son vieil entrepôt à notre disposition. C'était un temple muséal splendide. Certes les différents containers de pétrole et d'huiles qui y avaient auparavant été stockés avaient laissé leur odeur, mais cela ne freina pas notre enthousiasme. Nous mettions en scène des poèmes. L'un était de Uhlan⁵, « La chance de Edenhall ». Scène : l'entrepôt. Le maitre, c'était moi,

⁵ Ludwig Uhland, poète allemand (1787-1862)

était assis avec quelques jeunes filles autour d'une table. Hilde servait à boire. Au moment où « elle prend en hésitant de l'étoffe en soie le verre à pied en cristal », en fait un petit verre de schnaps enroulé dans un chiffon rouge, le visage d'oncle Richard, qui représentait tout notre public, rayonna devant notre excellente représentation.

« L'ennemi se lance à l'assaut, incendiant et tuant ». Lene tomba en hurlant de la salle de spectacle où elle se trouvait jusque-là, faute de coulisse, au moment-même où « le jeune seigneur tombe du haut de son épée » et c'était tellement comique qu'en dépit de ma mort, j'éclatai de rire. Comme j'étais sorti(e) de mon rôle, je reçus une solide correction de ma partenaire qui était plus âgée et plus forte que moi.

J'en eus alors assez du théâtre. Cette collègue à la main lourde m'avait ôté tout plaisir de la scène.

L'entrée de notre théâtre était interdite aux garçons. Nous nous voyions donc seulement dans la rue, nous nous saluions et faisons quelques pas ensemble dans une demi obscurité.

Je partageais les mêmes intérêts que mes petites camarades d'école. Depuis que j'avais découvert que la maîtresse ne remarquait pas que c'était ma sœur Lotte qui faisait mes travaux manuels, ce cours n'était plus une torture aussi terrible. Pour cinq pfennig Lotte acceptait de coudre à la main de longs ourlets.

Entre temps j'étais devenu(e) une personnalité avec laquelle il fallait compter dans ma classe. J'écrivais les meilleures rédactions pour les autres contre de l'argent. Souvent j'écrivais trois ou quatre rédactions avant d'entreprendre les miennes pour lesquelles je n'avais plus beaucoup d'idées. Il arrivait que la maîtresse me cite en exemple l'une des rédactions que j'avais moi-même écrites. Tandis que j'étais désormais délivré(e) du supplice du travail manuel, un autre cours que je détestais presque autant fut ajouté à notre programme. Les cours de gymnastique des grandes classes de notre école de filles devinrent des cours de danse. J'avais cela en horreur. J'étais particulièrement peu gracieuse, comme tous les garçons de mon âge je ne savais que faire de mes membres et je détestais les sautilllements. J'allais à reculons aux cours de danse, espérant parfois qu'un tremblement de terre, une jambe cassée ou quelque chose d'aussi désagréable puisse m'en préserver. Auparavant les cours de gym étaient mes

cours préférés, je m'en réjouissais toute la semaine. Mais danser ne m'enthousiasmait absolument pas.

Le cours que j'aimais le plus était celui d'histoire naturelle. Ce qui m'attirait avant tout, c'était l'anthropologie. J'avais fini par comprendre que je ne pouvais me cacher en échafaudant des théories sur le secret qui entourait ma spécificité. J'attendais avec espoir des cours de science naturelle le mot qui allait me montrer ma vraie nature. Mon engouement allait à la médecine. De mon ancien entrepôt où se trouvait encore la cage de mon tigre imaginaire je fis mon laboratoire. Je disséquais des souris et des grenouilles. Je pris la décision d'étudier la médecine quand je serai grand(e). Certes, je n'avais pas entendu parler de femmes qui avaient étudié mais j'allais m'imposer. Comment, je ne m'en préoccupais pas.

De plus en plus de filles de l'école s'intéressaient à l'érotisme. Au début, je ne voulais rien savoir des petits secrets répandus ça et là sur les deux sexes. Mais alors que mes camarades écoutaient avec un plaisir non dissimulé les révélations salées d'une fille affranchie, je finis par m'y intéresser. On se moquait de la fable stupide de la cigogne, seuls les imbéciles pouvaient y croire, nous, nous savions d'où venaient les bébés. Une nurse s'employait à sa façon à nous initier. Nous avions des grandes discussions à l'école pour savoir si tous les adultes « le » faisaient et nous étions tou(te)s d'accord pour protéger nos parents qui certainement ne l'avaient pas fait. Sur le chemin du retour Hilde et moi ressassions les propos entendus, nous demandant à voix basse s'il fallait y croire. Nous ne savions pas si nous devions accorder foi à ce que disait la vieille Nine qui s'occupait de la petite sœur de Hilde. C'est de cette personne que nous avons reçu nos premières révélations sexuelles. Nous écoutions excitées, le souffle coupé. Nous éprouvions des sensations nouvelles jusque-là inconnues et Hilde me serrait la main comme si elle voulait la casser. Comme nous pouvions être bêtes, disait la gouvernante. C'était vieux comme le monde et ça se trouvait dans la bible. Quoi ? Cela n'était pas vrai ? Nous n'avions qu'à vérifier. Oui, tous les adultes le faisaient. Et c'est comme ça que naissaient les enfants. Cela faisait très mal. Les femmes grossissaient chaque jour ; jusqu'à ce que, ben nous allions voir. Vous n'avez qu'à regarder la mère de Hilde, ainsi terminait-elle son sermon. Nous la regardions. Elle avait raison. Et les croyances enfantines de

Hilde vacillèrent. Elle souffrit de toute son âme ; l'adoration qu'elle avait jusque-là pour sa mère faiblit, et la certitude qu'elle n'avait pu se livrer à des péchés aussi horribles chancela. Il devait bien s'agir de péchés et d'horreurs, sinon pourquoi les aurait-on cachés ?

Peut-être s'agissait-il d'un cas isolé, peut-être pas. Pourquoi les mères se laissaient-elles voler leur droit sacré ? Elles ne toléreraient pas qu'un domestique vole de vieux vêtements ou de l'argent dans leur maison, alors pourquoi se soucier qu'on souille les âmes de leurs enfants ?

Les mois passèrent. Nous avons digéré et approfondi ce nouveau savoir. Nous racontions avec avidité ce que la réalité ou notre imagination nous donnaient à voir. Hilde et moi vîrent un jour lors d'une promenade le jeu amoureux de deux chiens. Nous suivions l'affaire pratiquement sans respirer. Ça se passait dans une rue sans passant aux abords de la ville et personne ne vit combien nous observions intensément les animaux. Une excitation incroyable s'empara de nous. Hilde se jeta sur le sol et rit de façon hystérique. Son rire m'effraya car je ne le comprenais pas. J'eus peur de ses yeux et de ses mains qui voulaient me saisir. Certes j'avais envie de sentir ses mains sur mon corps mais la peur à nouveau que mon secret soit dévoilé fut plus fort que mon désir et je m'éloignais de ses caresses.

Une étrange et inquiétante activité s'était emparée de l'école. C'était le début de la puberté. Les formes enfantines tendaient à s'effacer et à atténuer les signes de virginité. Une pulsion sexuelle secrète hantait nuit et jour les jeunes cerveaux. Auparavant nous parlions de nos jeux préférés ou des poupées. Désormais ils disparurent de notre champ de vision, l'érotisme et la sexualité dominaient tout. Les fillettes ouvraient leurs blouses et montraient leurs seins. Tu vois, j'ai déjà de la poitrine. Celles qui avaient la chance d'en avoir beaucoup étaient jalousées. Les formes étaient palpées et certaines confiaient avec fierté : vous savez, j'ai déjà des poils sous les bras. Aucun garçon n'aurait pu autant se vanter de ses sept premiers poils de barbe que ces filles des dons de la nature.

Un événement vint jeter son ombre : la menstruation. Chacune voulait être la première à vivre ce miracle. Chez certaines, cela était même devenu une fervente prière. Pour quelles raisons ? En partie, pour pouvoir le décrire, mais avant tout parce que cela avait à voir avec le sexe et parce que on devenait

adulte. On pouvait alors se marier. Je me souviens encore à qui ça arriva en premier. C'était Ilse Bange. Les filles frémissaient de jalousie. La grande excitation, c'était de se demander : à qui le tour maintenant ?

Je m'en allais tristement. À *moi*, ce bonheur n'arriverait *jamais*. Toutes avaient enfin leurs règles. Et on se remit à me questionner, à me torturer. Alors il me vint l'idée de les tromper. J'arrivais un jour rayonnante à l'école : moi aussi, j'avais mes règles. Après la classe, je décrivais aux filles les symptômes que je connaissais par cœur car mes amies me les avaient souvent décrits comme aux autres. J'ai dû répéter ce mensonge, parmi d'autres, pendant dix ans, dans plusieurs pays et sous différents us et coutumes.

Il était évident que j'allais avoir de la barbe. Hella Langendorf le disait et elle m'embrassait parce que ça piquait comme avec les hommes. Toute la classe s'en réjouissait, j'étais maintenant à nouveau très aimé(e). Sur ma lèvre supérieure poussaient de longs poils blonds, nouvelle préoccupation et source de soucis. Je luttais contre cet appareil non désiré avec des ciseaux jusqu'à ce que je remarque que les poils repoussaient plus vite et plus foncés, devenant encore plus visibles. Nous ne jouions plus que rarement. On avait fondé un petit cercle et on se rendait visite, surtout avant Noël, en faisant des travaux manuels. Nous travaillions peu et, dès que le soir tombait, nous nous racontions à mi-voix toute sorte de blagues dégoûtantes sur le mystère des sexes. Ilse avait trouvé dans l'armoire de sa mère un livre sur la sexualité. Elle apporta ce trésor à l'école, il passa de main en main et les jours où notre cercle se réunissait, nous le lisions à voix haute. La bible devait aussi nous venir en aide. Nous connûmes bientôt tous les passages par cœur et ce n'était pas exactement les psaumes que nous recherchions. La bible de Hella s'ouvrait toujours à un endroit précis, signe qu'il était souvent lu.

Notre école était située en face d'un terrain municipal où se trouvait le lycée du Duché. Le bâtiment, en style tarabiscoté, était le pendant de notre école moderne en brique rouge. Il nous était demandé à nous, élèves de l'école des filles, de l'ignorer. Mais nous avions déjà noué des liens entre l'école des filles et le lycée et plus d'un billet doux fut échangé avec les classes de seconde. Notre intérêt pour ces étranges têtes à cheveux courts grandit. Je dis « notre », quoique mon intérêt fût très différent comme on peut le penser. Les filles regardaient les

garçons comme s'il s'agissait d'étranges animaux au sujet desquels circulaient des histoires bizarres. Nous oublions qu'ils étaient nos amis d'enfance, nos frères et cousins et voyions en eux une race à part que nous observions entre horreur et ravissement. Nous aimions raconter fièrement avant le cours les « événements » de la veille. Pfeiffer avait salué six fois Lotte et Monsieur Bode avait rencontré sept fois Lene. On se donnait des rendez-vous auxquels on se rendait en hésitant pour embrasser timidement un premier amour. Je n'avais malheureusement pas de telles relations et si je souriais en apparence tranquillement aux autres filles, en secret je souhaitais une telle aventure ; naturellement seulement pour en parler lorsque les autres se vantaient de leurs relations comme des cocottes expérimentées. Nos institutrices, les deux vieilles filles, nous mettaient en garde contre la méchanceté des hommes et nous étions fières d'avoir dompté ces bêtes sauvages avec lesquelles nous sortions. Nous nous retrouvions sur la patinoire avec nos protecteurs qui nous rendaient toutes sortes de services chevaleresques. Ils représentaient pour nous un monde étranger que nous aimions et admirions et nous étions heureuses de pouvoir exaucer l'un de leurs désirs. C'était une réaction naturelle qui découlait nécessairement de la stricte séparation des sexes. Seule l'éducation commune peut donner des hommes moralement libres et meilleurs. Elle seule arrondit les angles, adoucit le côté bruyant des garçons et met en évidence la nature calme des filles de façon bénéfique.

La gymnastique, mon cours préféré, devint tout à coup une passion. Voilà comment ça se produisit. Nous faisons de la gymnastique dans le gymnase municipal. La collection d'appareils dont j'ai un vague souvenir aujourd'hui me semblait alors être la quintessence de la perfection. J'aimais bien y être. Le peu de lumière qui perçait des étroites fenêtres en hauteur devait traverser le feuillage du jardin voisin avant d'éclairer de façon douce et tranquille l'intérieur du gymnase. C'était l'après-midi et il y avait dans la salle cette lumière crépusculaire qui incite les amoureux à faire de petites folies. Après quelques exercices nous eûmes le droit de danser parce que les filles l'avaient demandé. La maîtresse avait été appelée pour un moment, cela ne nous gêna pas, nous continuâmes à danser sur un rythme de plus en plus effréné. Lorsque la

maîtresse revint, nous fîmes des exercices à l'échelle. Je gagnais la première partie, mais lorsque j'essayais les exercices, les forces me manquèrent. Je haletais d'excitation et je sentis dans mes bras un poids inhabituel. Finalement je me maîtrisai et fis une deuxième tentative. J'enlaçais la barre avec mes cuisses et posais mes mains mais sans parvenir toutefois à me hisser. Alors les mains d'Erna me poussèrent vers le haut, et mes mains et mes pieds tentèrent de s'agripper à la barre dans des mouvements de plus en plus désordonnés jusqu'à ce que mes forces m'abandonnent. Une sensation de bien être inconnue, chaude et enivrante, m'ébranla. Un tressaillement traversa mon corps et je gisais sans force par terre.

Ma première sensation de bien-être céda rapidement la place à une peur terrible. Que s'était-il passé ? Quelque chose s'était-il cassé dans mon corps ? Je n'éprouvais aucune douleur mais j'étais fatigué(e) et abattu(e). J'avais honte et je regardais timidement autour de moi, mais heureusement aucune fille ne s'était rendue compte de cette merveilleuse sensation. J'appris comment la vivre plus souvent; elle apparaissait inopinément lorsque je courais vite, en soulevant un poids lourd, le plus fréquemment lorsque je grimpais ; c'était toujours de façon inconsciente et sans que je la provoque. Une fois cette sensation m'envahit lors d'un rendez-vous chez la seule dentiste de la ville. La douleur y mit aussitôt un terme. J'allais alors souvent chez la dentiste jusqu'à ce que les factures élevées dues à mes nombreuses visites attirent l'attention de Papa. Elles prirent alors fin. C'est ainsi que ma scolarité s'acheva et c'est sans grande émotion que je reçus le dernier jour les recommandations et le bulletin du recteur. Encore une chorale, puis des remerciements hypocrites aux enseignantes et les portes de l'école se refermèrent pour toujours derrière moi.

L'année qui suivit fut l'une des plus agréables de ma vie. Certes, je devais continuer une formation en travaux manuels mais l'enseignante qui m'était très sympathique me la rendit tout à fait supportable. En gros, je ne fis pas grand-chose cette année-là. Maman souhaitait m'attirer vers les travaux ménagers, mais je savais comment y échapper et la tentative de Papa de m'intéresser au commerce du bois fut également mise en échec. Bien sûr les nouvelles livraisons me plaisaient toujours. Lorsque nous recevions un chargement de sapins, je rêvais des forêts en montagne d'où ils provenaient et

les troncs de chêne noueux m'évoquaient les générations qui avaient profité de leur ombre. Mon intérêt s'arrêtait cependant là. Tous les aspects techniques concernant le commerce du bois n'éveillaient en moi aucun intérêt. Papa, qui n'avait pas une grande envie de perdre son temps, finit par me libérer. Notre entreprise était devenue plus petite et il pouvait s'en occuper tout seul. La triste situation financière du commerce paternel m'apparut très clairement. Je compris ce que le mot « hypothèque » voulait dire et ne posais plus la question. Ce fut pour nous une période de gros soucis. Papa ne maintenait à flot son affaire qu'en couvrant une traite par une autre. Les rentrées d'argent suffisaient à peine aux besoins quotidiens. Elles étaient avalées par les hypothèques et les taux d'intérêt.

Mes camarades de jeux qui avaient commencé l'école un an après moi, continuaient d'y aller. Je les perdus donc de vue, y compris Hilde. J'avais conservé une amitié de voisinage avec elle dont elle tirait un profit personnel en me mettant à contribution pour faire ses devoirs.

À cette époque une maison sur la place du marché, près de chez nous, changea de propriétaire. Les nouveaux occupants, des employés du duc qui venaient d'une autre contrée, nous rendirent visite avec leur petite fille, une gentille fillette au teint frais âgée de 13 ans. Emma ne devait aller à l'école qu'au semestre d'hiver, si bien que nous avions la demie année de l'été pour lier d'amitié. C'était une jolie enfant au visage clair encadré par des cheveux noirs qui flottaient librement, et au corps bien proportionné. Je me sentais très attiré(e) par elle. Je n'aurais pas su dire ce qui me plaisait tant en elle et, pour lui faire plaisir, je jouais à des jeux de gosses dont du haut de mes 15 ans je me serais normalement moqué(e). J'étais complètement sous son charme. A l'époque les raisons de cette sympathie ne m'apparaissaient pas vraiment, je pense aujourd'hui qu'elle m'attirait sexuellement. Je l'aimais beaucoup. Je me souviens d'une scène qui eut lieu en juillet de cette année-là. Je m'éveillais assez tôt, m'étirais dans le lit et pensais à aller voir Emma. Elle dormait certainement encore. Alors je commençais à l'imaginer dans son lit défait, ses cheveux noirs ébouriffés autour de son visage ensommeillé, ses bras nus au-dessus de sa couverture. Et tandis que j'y pensais une merveilleuse sensation me saisit. Je m'agitais, voulais y aller. Et je me figurais la scène. Je m'approcherais de son lit

et la réveillerais en l'embrassant. Ma vision était si précise que je voyais comment, encore endormie, elle me tendrait la main et je croyais l'entendre me dire, me repoussant, « Ah, laisse-moi, je suis encore fatiguée. »

J'ai un autre souvenir. J'étais allongé(e) paresseusement un après-midi sur l'herbe au fond de la cour. Les abeilles bourdonnaient autour de moi et je me divertissais en suivant les papillons qui voletaient d'un arbre à l'autre, ou les moustiques qui dansaient dans l'air. Je m'adonnais en secret au vice du tabac et je m'amusais de temps en temps à envoyer de la fumée aux nuées de moustiques qui se dispersaient, effrayés. Je me laissais aller à d'agréables rêveries lorsque, soudain, j'entendis avec effroi mon nom crié à proximité. Je cachais la cigarette et me levais d'un bond. Emma vint vers moi, on lisait sur son visage une frayeur mortelle. Elle était blême et tremblait. Je pensais qu'elle était seulement malade, mais elle avait honte ! Qu'y a-t-il ? lui demandai-je. D'abord elle ne voulut pas le dire, puis éclata. Ses premières règles avaient terrorisé l'enfant qui était dans l'ignorance. Je la calmais, nous nous allongeâmes dans l'herbe et discutâmes.

La nuit je faisais alors souvent des rêves confus qui n'avaient aucun lien avec mes pensées lorsque j'étais éveillé(e). Par exemple j'étais allongé(e) sur un lit et de belles femmes aux cheveux noirs et aux yeux bruns se penchaient sur moi. Elles ne portaient pas d'habits et toutes m'obéissaient. Elles m'embrassaient et j'avais le droit de les embrasser. De nouveaux plaisirs me traversaient, des sensations inconnues fouettaient tous mes sens. Lorsque je me réveillais après de tels rêves, j'étais fatigué(e), épuisé(e).

Les anciens doutes revenaient. Qui étais-je donc ? Un garçon ou une fille ? Si j'étais une fille, pourquoi n'avais-je pas de seins ? Pour quelles raisons moi seule restais comme un enfant sous-développé ? Pourquoi ne souffrais-je pas de cette « maladie » qui me dégoûtait et que je souhaitais cependant comme un signe clair de mon identité sexuelle ? Si j'étais un garçon, pour quelles raisons portais-je un nom de fille ? Toutes ces souffrances que je croyais avoir surmontées revenaient et me tourmentaient terriblement. Pourquoi mes parents ne m'en parlaient-ils pas ? J'étais totalement désorienté(e) et j'avais un énorme besoin de savoir. Cent fois j'envisageais de parler avec mon père et ma mère, mais à chaque fois le courage me faisait défaut. Ma crainte d'avoir une discussion avec mes parents est certainement incompréhensible pour beaucoup.

C'était une conséquence de mon éducation. Non pas qu'il ait été interdit d'en parler, mais on ne faisait pas allusion à ce qui relevait de la sexualité à la maison ; c'est pourquoi il était tout à fait impossible d'interroger mes parents sur ce qui m'oppressait. Je ne savais absolument pas ce que mes parents pouvaient penser du fait que je n'avais pas mes règles. Ma mère avait bien dû se faire de vrais soucis. Quant à mon père, il avait peur d'affronter la réalité.

Les affaires allaient de mal en pis. Les soucis domestiques devenaient de plus en plus pesants. Mes parents décidèrent de m'envoyer en apprentissage ; contre mon désir et sans me demander mon avis, ils conclurent un contrat avec une connaissance dans une grande ville de Thuringe pour que je fasse une formation dans une banque d'affaire. Je commençais ma nouvelle activité le 1^{er} septembre. Je souffris du mal du pays, je maigris et perdis mon teint frais. La lointaine patrie avec la maison grise apparaissait dans l'éclat de mes souvenirs de jeunesse comme un paradis perdu.

Les personnes qui encadraient mon apprentissage m'envoyèrent chez le médecin en raison d'un refroidissement. Ce dernier examina mes poumons, écrivit quelques lignes à mon chef et me donna la lettre. Monsieur Werner écrivit à Bergheim et, à l'issue d'une correspondance, mes parents me rapatrièrent. La petite fille de l'employeur me raconta que le médecin avait dit que j'avais la tuberculose. Cela m'effraya, mais je fus très content(e) de revenir à Bergheim, ravi(e) d'avoir échappé à ce métier que je détestais.

Maman prit tellement ma maladie à la légère que cette indifférence me déconcerta au plus haut point, voire m'horrifia. J'ajoutais ce nouveau reproche à ceux que j'avais déjà accumulés contre elle. Ce n'est que plus tard, lorsque nous parlâmes enfin ouvertement, qu'elle me montra la lettre. Mon chef avait écrit qu'il devait malheureusement renoncer à mes services car mes poumons étaient atteints. Considérant ma fragilité qui, selon le médecin était attestée par un sous-développement corporel, je devais retrouver l'air des montagnes de mon pays et reprendre des forces pendant encore un an avant de pouvoir revenir. De plus, ce serait un plaisir particulier si mes parents etc.

Ma mère savait ce qui avait trompé le médecin et c'est la raison pour laquelle elle ne se faisait guère de soucis. A ce moment-là cependant je ressentis sa réaction comme un manque d'amour et cela m'éloigna encore plus d'elle. Ces

années étaient pourtant celles où l'amour et la tendresse sont aussi importants pour les jeunes gens que le pain quotidien. Pendant la puberté, l'être humain en pleine mutation a encore plus besoin d'amour.

Je me souviens de ces jours où je rêvais de femmes qui jouaient dans l'eau, des corps souples, blancs, dont je voyais les lignes ondulées, émergeant des flots bleus avant de disparaître. Des arbres que je ne connaissais pas bordaient la mer. Je fis ce rêve lorsqu'à mon retour, je revins pour la première fois dormir dans la maison grise. Il resurgit souvent par la suite, s'intensifia au point d'être d'une évidence plastique que j'essayais de dessiner. Je crus finalement qu'il s'agissait d'une scène que j'avais vécue dans une existence passée. Il me reste peu d'impressions de ce moment-là à Bergheim où j'affrontais des soucis de toute sorte. Mes parents étaient au bord de la ruine. Ma mère avait pour seul désir que la triste fin de son commerce jadis florissant soit épargnée à mon père. Le manque d'argent devint chronique. Les réclamations se multipliaient et il n'était presque plus possible de joindre les deux bouts.

Les souffrances de mon père s'intensifiaient. Au printemps une opération s'avéra nécessaire. Les forces du malade diminuèrent par la suite de façon visible. Mes frères et sœurs furent rappelés à la maison où nous demeurâmes jour et nuit. Puis ce fut la fin. Je me souviens de ce jour de juin où l'air était doux, chargé du parfum des fleurs. Par la fenêtre du jardin largement ouverte, l'odeur des tilleuls entraînait dans la chambre du malade. L'air était pur et tout était calme. Le frémissement des arbres dû à un léger vent estival pénétrait dans la pièce avec un doux murmure. De l'eau de la fontaine provenait un bruit incitant à la rêverie. J'avais relevé mes sœurs de la garde. Le malade était calme, on entendait à peine sa respiration. Après avoir renouvelé le sac de glace, je plaçai une chaise près de la fenêtre et contemplai, plein(e) de nostalgie, le jardin. Je pris un livre. C'était un récit de Gerstäcker.⁶ Je ne le lus pas longtemps et regardai la chambre. Un silence étrange y régnait. Lentement, j'allais jusqu'au lit. Je ne vis aucun mouvement dans sa poitrine. Le cœur avait cessé de battre. L'idée me vint de prendre une plume de l'édredon et de la mettre devant la bouche du mourant car je voulais être certain(e) avant d'effrayer les autres. La plume ne bougea pas. J'appelais d'abord mon frère. Nous allâmes tous deux

⁶ Friedrich Gerstäcker était un écrivain voyageur du 19^e siècle.

chez notre mère et la préparâmes à la nouvelle. Tous pleuraient. Sauf moi, mais un profond désarroi me saisit en voyant la mort pour la première fois. Les formalités s'en suivirent avec les obligations qui incombent aux endeuillés. Le second jour eut lieu la mise en bière. La chambre mortuaire était remplie de fleurs, sans cesse renouvelées. Puis vint l'enterrement. Lorsque, plus tard, le corbillard roula d'un bruit sourd sur le pavé, je ressentis quelque chose comme un sentiment d'exaltation au son qui s'estompait lentement dans le lointain. La pression qui étreignait mon âme disparut et je respirais, débarrassé(e) d'un poids. Il fallut peu de temps pour que cet homme, qui aurait dû m'être cher mais qui m'avait seulement donné la vie et ne s'était jamais inquiété pour moi depuis lors, quitte mon cœur et mon esprit. Était-ce une vie, celle que j'avais traversée, pleine de soucis et de doutes sur ce qu'il y a de plus important pour un être, était-ce un cadeau dont je devais être reconnaissant à mon géniteur ?

Pour nous, ceux qui lui survivions, suivit un temps de misère noire. Le commerce fut liquidé, la maison grise fut cédée à des mains étrangères. Il me fallait trouver une occupation pour gagner rapidement ma vie. Maman apprit d'une amie qu'un magasin de vêtements à Sellberg recherchait une apprentie. Elle écrivit, reçut une réponse et un accord fut vite trouvé. L'apprentissage durait deux ans au terme desquels je devais être engagé(e) avec une rémunération.

J'étais un peu désemparé(e) devant ces perspectives d'avenir, mais sur le moment je ne voyais rien de mieux. Nous devions quitter la maison le 1^{er} août. Nous choisîmes de partir le 15 juillet.

Je vécus les derniers jours comme dans un rêve. La séparation d'avec ma ville natale me fut facilitée par la pensée que maintenant je me rendais dans une ville étrangère où personne ne connaissait mon secret.

Ma mère m'accompagna. Nous eûmes des difficultés à trouver notre chemin jusqu'au magasin de Ludwig Werner dans le brouhaha de la grande ville. Nous n'avions pas assez d'argent pour une voiture. Finalement nous trouvâmes le magasin. Lorsque nous franchîmes le seuil et virent l'éclat glaçant d'un magasin digne d'une grande ville, mon cœur se mit à battre. J'eus peur. Toutes ces personnes étrangères me renvoyaient à un tel sentiment de solitude que je m'accrochais à ma mère comme un enfant. Nous avons dû attendre un moment. Puis Monsieur Werner est arrivé. Il m'a regardé(e) avec de grands yeux. Quand

je répondis à sa question, il me dit, « bon, vous avez la voix d'un homme ». Me voyant reculer, il ajouta avec bonhomie : « Mais ça ne gêne en rien, comme ça vous impressionnera d'autant mieux les clients ».

Le soir, ma mère repartit. Je fus autorisé(e) à l'accompagner jusqu'à la gare.

Le lendemain une vendeuse me montra mon travail. J'étais affecté(e) à l'entrepôt de laine. Le matin je devais tout d'abord dépoussiérer les caisses respectives du caissier et du patron. Chaque vendredi il fallait nettoyer les deux tables et cela, bien sûr, m'incombait. Le samedi, de tels travaux n'étaient pas nécessaires car c'était le jour du marché. Il y avait davantage de clients et donc plus de travail pour les employés. La firme Werner employait environ cinquante personnes. En plus de moi, il y avait trois filles apprenties, dont l'une était affectée au service de nettoyage, et cinq garçons. L'activité des apprentis dans ce grand commerce consistait avant tout à nettoyer le magasin et d'autres lieux de stockage qui n'avaient pas grand-chose à voir avec l'apprentissage du commerce. Nous devions chasser la poussière, faire des paquets, aller et venir, briquer les chromes des balustrades, les escaliers. Ce n'était pas un travail spécialement agréable, surtout en hiver. Nous tremblions de froid lorsque nous étions devant la porte du magasin et nettoyions les barres en laiton des vitrines. Nos doigts enflaient, bleuisaient et souvent les engelures éclataient. C'est seulement pendant la période de Noël que les apprenties pouvaient faire de la vente, sinon la plupart du temps elles rangeaient et époussetaient.

Bien sûr, je décris un établissement précis, celui où j'ai fait mon apprentissage, mais nous pouvons sans problème généraliser. Au demeurant, les propositions d'emploi dans la firme Werner étaient faites longtemps à l'avance car la maison passait pour un endroit où les employés étaient traités correctement. Un règlement imprimé avec 25 paragraphes, intitulé « le personnel n'est pas autorisé à », veillait au bon ordre de la maison. L'un d'eux disait : les relations entre les membres du personnel ne sont pas acceptées. De même il n'était pas permis d'avoir des relations avec les employés d'une firme concurrente. Malgré ces consignes, il y avait suffisamment de coins sombres dans la maison où l'on pouvait se bécoter et, lorsque j'étais envoyé(e) dans les sous-sols, je dérangeais souvent des couples qui s'égaillaient bien vite. Tout le personnel devait se plier à ce règlement. Seul le décorateur faisait exception et se permettait des écarts. « Je

suis un artiste, et ne peux me plier à ce joug philistin », expliquait-il au contremaître. Sa façon de montrer qu'il était un artiste consistait notamment à arborer des boucles longues et une veste en velours. Chaque nouvelle vendeuse avait le béguin pour lui. C'était comme une maladie infantile par laquelle il fallait passer. Lorsque Monsieur Berger était nerveux, c'était généralement le lundi matin, on ne devait prononcer aucun mot à voix haute dans son voisinage. Même le chef essayait de transformer sa forte voix de basse en doux murmure. Le décorateur bénéficiait de cette situation d'exception car les gens compétents dans son domaine étaient très peu nombreux et de plus en plus rares, tandis que les demandes dans ce métier augmentaient. De nos jours ça ne suffit plus d'empiler différentes choses dans une vitrine, les yeux des citoyens doivent être attirés par des alliances de couleurs modernes, des voilages de soie féeriques. Il n'est pas rare qu'un commerce rétribue son décorateur presque aussi bien qu'un conseiller d'État. L'animosité entre les magasiniers et le décorateur allait de soi. Le décorateur inspectait les magasins pour trouver les plus belles choses à mettre en vitrine. Les filles ne les lui donnaient pas volontiers car la marchandise exposée s'abîmait et ne pouvait être vendue qu'à prix réduit. C'étaient des jours particulièrement épuisants ! Monsieur Berger travaillait rapidement et bien qu'amical généralement, ces jours-là il tonnait souvent et allait même jusqu'à gifler les apprentis qui ne comprenaient pas assez vite ce qu'il voulait. Depuis, lorsque je passe devant une vitrine particulièrement réussie, je pense aux larmes qu'elles ont coûté et les chromes du magasin me remettent en mémoire ces pauvres apprenties qui, aux aurores, de leurs mains bleuies pas le froid, les ont fait briller.

Ces grandes entreprises qui ont tant de personnel ne manquent naturellement pas d'intrigues. L'une travaille avec plaisir et amour, l'autre est paresseuse, une troisième ne travaille qu'en présence d'un supérieur. Les plus à plaindre étaient les apprentis. Il y avait cinquante employés à mon arrivée. J'avais donc cinquante supérieurs hiérarchiques qui *tous* pensaient avoir un droit sur moi. L'apprentie qui, grâce à moi, s'était débarrassée de sa position peu enviable de « la plus jeune », commandait joyeusement le groupe. Comme je n'arrivais pas à m'y retrouver dans la hiérarchie et que je voulais faire plaisir à tout le monde, je n'obtenais rien. J'étais très triste. Je me consolais en me disant que les autres

apprenties étaient aussi passées par là – chaque vendeuse avait vécu semblable situation et par conséquent je n'avais aucune raison particulière de me plaindre.

Il faut comprendre que ce n'est pas seulement la dégradation inhabituelle de ma position qui me pesait, mais avant tout l'humiliation et les tourments que me causait ma nature particulière. Et les plaisanteries que je devais subir qui venaient d'une vendeuse plus gradée me blessaient encore plus cruellement que les taquineries de mes camarades à l'école. La première vendeuse, qui avait une mauvaise mémoire des noms, m'appelait au début « celle qui a une voix d'homme », ce qui à chaque fois déclenchait une explosion de rires et hennissements, sans compter la charmante suggestion d'un commis de vérifier si je n'étais pas un homme déguisé en femme. Des jeunes gens plein de fantaisie s'imaginaient même combien ça devait être agréable pour moi d'être le seul homme parmi tant de filles. Ils souriaient en me regardant de façon lubrique.

De tels discours m'angoissaient terriblement ! Je vivais comme un animal traqué. Les poils de mon visage prêtaient à la moquerie. On ne comptait plus les plaisanteries. Un jour on mit une moustache sur mon assiette. Parmi les clients, il y avait des paysans et des ouvriers. Je tremblais lorsque je devais demander à l'un d'eux ce qu'il désirait. Les gens me regardaient, chuchotaient entre eux puis riaient ouvertement. Mon chef pensait que ma timidité face aux clients était liée à ma peur du travail et il n'était pas particulièrement enchanté par sa nouvelle apprentie. Lorsqu'on en eut vent parmi le personnel, ma situation devint insoutenable. Je l'aurais probablement surmontée si toute tentative de rapprochement avec le personnel féminin auquel j'appartenais n'avait été sans cesse contrariée. Je crois pourtant que le personnel de ce commerce était plus éduqué que la moyenne car Monsieur Werner choisissait avec soin les gens les plus convenables et, dans le milieu des commerçants, une place chez lui était recherchée

Pour des raisons économiques et morales, les mêmes principes de l'établissement s'appliquaient à la maison où logeait le personnel féminin. Je partageais ma chambre avec trois autres jeunes filles. Je me retirais le soir avant 10 heures pour ne pas me déshabiller devant les autres. Lorsqu'on se levait le matin, il était impossible de ne pas m'habiller avec les autres. Alors qu'elles

ôtaient sans hésiter leur chemise pour faire leur toilette, c'est à peine si j'osais découvrir mon cou et mes bras. Les jeunes filles pensaient que j'avais peur ou honte de me découvrir devant des étrangères. Mais lorsqu'au bout de huit jours je ne faisais toujours pas d'efforts pour faire comme les autres, les filles s'étonnèrent et voulurent m'en parler. Finalement on me reprochait d'être sale et je dus supporter des mots horribles à propos de mon soi-disant manque de propreté. En fin de compte elles me dirent que si je ne changeais pas d'habitude, elles en parleraient à la maîtresse des lieux. Plus aucune ne voudrait partager la chambre avec moi.

J'étais désemparé(e), déstabilisé(e). Étant donné les conditions anormales dans lesquelles je vivais et la peur constante d'être découvert(e), j'avais développé une hypersensibilité à la honte ou plutôt à la peur. Que devais-je faire ? Je me creusais la tête, sans trouver d'issue. Un soir, je me rendis plus tôt que d'habitude dans notre chambre où je me lavais toujours dans le noir. Par distraction j'avais oublié de fermer la porte à clé. Entendant de l'eau couler, une collègue qui passait par là appela les autres qui, apprenant que la « fille sale » se lavait, arrivèrent en toute hâte, ouvrirent les portes et – comble de l'horreur - lampes à la main me regardèrent fixement moi, pauvre Cupidon à moitié nu. Effrayé(e) et honteuse, je me jetai sur mon lit. Que faire ? J'étais désormais dévoilé(e). Mais le calme s'en suivit et j'osais lever les yeux. Toutes les filles étaient parties, à part une grande blonde arrivée quelques jours auparavant. Elle s'assit sur le bord du lit, caressa mes cheveux et me dit avec son doux accent de l'Allemagne du sud : « Ma pauvre, ma chère petite, vous ne devez pas avoir honte d'être si maigre. C'est pour ça que vous ne voulez pas vous laver le matin ? » Tremblant(e), j'acquiesçai.

Elles m'avaient toutes vu(e) et, désormais, je me lavais le matin et allais au lit le soir plus tard comme elles. Elles avaient seulement pensé que j'étais maigre et sans poitrine comme une enfant de dix ans, elles n'avaient pas vu davantage. Pourquoi auraient-elles eu des connaissances anatomiques plus grandes que ce médecin qui m'avait pris(e) pour une tuberculeuse ?

Le secret une fois levé, mes relations avec les filles s'améliorèrent. Je pouvais me révéler utile auprès de certaines en corrigeant leur correspondance amoureuse, en inventant de nouvelles phrases pleines de sentiments, en

germanisant des mots étrangers ou encore en rédigeant les lettres de candidature pour celles qui cherchaient un autre emploi. Durant la journée nous avions peu de temps pour bavarder si bien qu'obligées de partager nos chambres, le soir au lit nous parlions encore longtemps. Ici aussi après le récit de la journée, les questions relatives à la sexualité l'emportaient. Certes, aucune d'elles n'avait déjà eu des relations sexuelles. L'inconnu avait d'autant plus d'attrait. Chacune donnait son point de vue, on racontait des blagues saisies au vol pour mourir de rire sur des choses à moitié comprises, on comparait les corps, les seins. Bien sûr, je ne participais pas à ces comparaisons. Les autres le comprenaient car je n'avais encore rien à comparer. Ces concours de beauté m'attiraient en revanche énormément. Je pouvais être tellement enthousiasmé(e) par de belles formes que je tremblais d'excitation.

J'interprétais ce plaisir devant le corps féminin comme une réaction purement esthétique. La pensée d'une attirance sexuelle ne me vint pratiquement jamais à l'esprit. Peu à peu je perdis l'idée que j'étais un garçon. Dans un livre pseudo-scientifique, j'avais lu qu'en cas d'anémie chez des jeunes filles les règles pouvaient intervenir dans leur vingtième année. C'est ainsi que je me pris de nouveau pour une fille anormale davantage attirée par les corps des femmes que par celui des hommes pour des raisons purement esthétiques. Cette autosuggestion eût une heureuse influence sur ma relation avec mes compagnes. Je me sentais plus libre, ce qui eut pour conséquence qu'elles m'accordaient davantage confiance.

Je me souviens de plus d'une discussion qui fit sensation. Le jour où une indiscretion nous permit de savoir qu'un commis allait devenir père, nous étions indignées par cette fille dépravée et regardions le jeune homme de façon lubrique. Au lit nous en parlions encore, nous demandant comment le garçon avait pu aller si loin. Certes, nous en savions un peu sur les relations sexuelles, mais ce peu était si confus que nous ne pouvions nous en faire une idée. De toute façon nous avions peur des hommes parce qu'ils nous semblaient tous brutaux, chacun d'eux étant un barbe-bleue. Même le mari, qui certainement violait sa femme tous les jours, était brutal, et toute femme était une sainte forcée de se donner à ce monstre libidineux.

Je sais aussi qu'un jour une prostituée connue dans la ville vint faire des emplettes chez nous. Nous étions divisées en deux groupes : le premier la méprisait, le second, auquel j'appartenais, avait pitié de cette personne pauvre au point de devoir supporter quotidiennement la torture de la débauche. Bien sûr les filles n'employaient pas ce mot, mais un mot plus grossier qui ne peut être dit ici. Nous pensions alors que les femmes n'avaient qu'à supporter tous ces maux et douleurs, ce qui d'ailleurs correspondait à mes fantasmes dans lesquels les femmes servaient le maître sévère que j'étais.

J'appris aussi qu'une jeune fille avait une tumeur au sein. Le médecin avait prescrit des massages et, comme j'étais très adroite, il me revint de les faire. Cela me mettait à chaque fois dans un état d'excitation extrême. Les rêves érotiques devenaient plus fréquents et cette fille jouait un grand rôle sous des formes oniriques. Je l'embrassais et la caressais, seulement en rêve, naturellement. Bien sûr, en la massant j'avais envie de l'embrasser, mais je me dominais, plein(e) de peur. La pulsion d'embrasser se réveillait souvent à cette époque et se confondait avec mes rêves qui, auparavant, avaient revêtu un caractère plus brutal, tandis que maintenant, ces rêves de jeune garçon, contenaient un soupçon de véritable amour.

Nous entendions aussi parler alors d'amours lesbiennes ; nous nous émerveillions et admirions ces amours que nous pensions plus fins et sans douleur, sans y croire vraiment. L'idée me vint alors, puisque j'éprouvais ces sentiments, d'être lesbienne, mais je la repoussai avec énergie.

Le soir, nous parlions beaucoup des « habitudes des hommes ». Une peur instinctive des maladies vénériennes empêchait les filles d'utiliser la même serviette que les jeunes gens. Le haut degré de cynisme des garçons du magasin n'avait d'égal que celui de l'ignorance de ces filles. Ils racontaient les histoires les plus répugnantes, se vantaient de leurs aventures sexuelles et aimaient narrer des expériences sans aucune ambiguïté en présence des filles gênées de ne les comprendre qu'à moitié. Ces récits sont pour moi aujourd'hui le signe de perversité d'un sadique ou d'un exhibitionniste ! Du reste en ce domaine les jeunes gens des milieux cultivés ne sont pas plus fins que ceux des classes inférieures.

Bien que nombre d'humiliations me fussent épargnées grâce à ma meilleure relation avec les filles, ma position comportait tant de désagréments que mon aversion pour ce métier qui m'avait été imposé se renforça. Bien peu de gens ont une véritable idée de l'épuisement que cause ce métier. On parle beaucoup de l'acteur qui doit rire sur scène alors que son cœur est triste ; on écrit et on lit des histoires touchantes de pauvres figurantes et danseuses sommées de faire bonne figure, alors que l'un des leurs est malade à la maison. Mais personne ne réalise que le visage de la vendeuse n'est souvent qu'un masque qui cache la souffrance et le deuil. À l'inverse de l'actrice qui est obligée de vivre sur scène une vie qui n'est pas la sienne et de faire semblant seulement pendant quelques heures, ces pauvres filles ne peuvent enlever le masque qu'elles portent toute la journée, du matin au soir. Une vendeuse doit rester aimable même lorsqu'elle est traitée de la façon la plus inconvenante. Sa patience devra endurer les plus grandes exigences. L'insouciance de ces femmes tout à leur joie de faire des emplettes ne connaît souvent aucune limite. Avant d'acheter beaucoup de femmes vont dans dix magasins différents pour connaître les prix et les comparer et ne pensent pas au fait que la personne qui les aide ou la vendeuse qui les a servies, se voit réprimandée et, dans certains magasins doit même payer une amende pour chaque client qui quitte le magasin sans acheter. La misère sociale chez les vendeuses est énorme en particulier dans les grandes villes. On écrivit autrefois des récits authentiques comme celui-ci : Un monsieur de Cologne engage une vendeuse. « Je vous paierai 25 marks mensuels. » « Mais je ne pourrais pas vivre avec si peu ! » rétorquait la jeune fille. Ça, c'est votre affaire, chère enfant, d'ailleurs je ne vous emploie que pour la journée. »

Un employé qui connaissait Bergheim et ma famille, me parut plus poli que les autres. Je lui en fus très reconnaissant(e). Malheureusement cette amitié ne dura pas longtemps car le garçon, se trompant sur mon attitude amicale et confiante, se conduisit de façon honteuse et importune alors que nous travaillions dans la cave. Je lui administrai une bonne gifle et, naturellement, c'en fut fini de notre amitié.

Un nouvel orage survint. Cela faisait environ six mois que je travaillais chez Werner lorsque la blanchisseuse qui s'occupait de mon linge se mit à raconter que quelque chose n'allait pas avec moi car depuis le temps qu'elle lavait mes

affaires etc. Pour m'éviter semblables réflexions qui me mettaient en danger, je changeais de blanchisseuse toutes les huit semaines. Je ne sais pas si la tragédie de ma vie se lit dans ces détails apparemment sans importance et ridicules. Combien de temps cela me prit pour régler cette question secondaire ! Combien de rires je dus supporter et quelle dérision! J'étais indigné(e) par ce destin qui m'imposait tant d'épreuves.

A l'époque j'étais préoccupé(e) par des questions d'ordre religieux ainsi que par l'injustice sociale. Je me battais contre la bassesse de ma condition. Je voulais me libérer, mais ne savais comment. Je voulais apprendre, apprendre beaucoup, car seuls le savoir et la compétence pouvaient m'élever au-dessus de ma condition. Un désir fanatique de m'approprier du savoir me saisit. Faire des études, tous mes rêves tournaient autour de ça. Chaque scientifique était pour moi un demi-dieu. La médecine surtout m'attirait – grâce à elle j'espérais voir enfin clair sur mon état. Mon désir d'apprendre la pathologie était de plus en plus grand. J'éprouvais une véritable faim de savoir, je voulais acquérir du savoir, quel qu'il soit. Les études commerciales me tentaient aussi, mais à condition qu'on les aborde de façon abstraite, sorties du concret de mon travail quotidien. J'enviais les apprentis hommes car ils avaient au moins suivi une école de commerce. Ils avaient appris l'anglais, le français, la sténo et la comptabilité.

Je recherchais mes vieux livres d'école, je répétais ce que je connaissais déjà avec ardeur et dès que j'avais un moment j'écrivais mes pensées sous la forme d'un essai sur du papier d'emballage, sur les bordures de vieux journaux ou bien sur tout ce qui me tombait sous la main. Des collègues m'indiquèrent une obscure bibliothèque de prêt qui avait des prix peu élevés. Mais il n'y avait pas d'ouvrages scientifiques et je ne pouvais trouver dans les romans qu'un savoir de bas niveau.

Mon ardeur dans le travail souffrait naturellement de mes nombreux autres centres d'intérêt, mais monsieur Werner continuait à être amical. Il me fit un peu confiance et je me mis à traduire la correspondance étrangère et à y répondre. J'étais aussi l'interprète lorsque des étrangers venaient au magasin. Il me récompensait pour ces petits services en m'emmenant de temps en temps à des conférences d'une association littéraire. Le souvenir de ces conférences est le

plus beau de cette période. Cela arriva trois ou quatre fois. Mais je gagnais avant tout les faveurs de monsieur Werner parce que je travaillais avec ses fils, élèves de seconde et de troisième, quand ils rédigeaient leurs compositions et je les aidais en anglais et en français. Je faisais cela volontiers car cela me donnait de l'importance et me dispensait pendant ce temps-là du travail dans le magasin.

Pour être de quelque utilité malgré mon peu d'habileté comme vendeuse, je fus envoyé(e) à titre d'essai à l'atelier de retouche. Vendre était en effet très difficile pour moi. Cela ne m'était pas facile de convaincre les gens d'acheter une chose qui ne leur plaisait pas ou dont ils n'avaient pas besoin, même si un bon vendeur doit pouvoir le faire. Cela heurtait mes scrupules. C'est ainsi que j'atterris dans l'atelier de couture. Tout d'abord j'eus peur de ce travail car je savais mon manque d'habileté dans les travaux manuels depuis l'école. Pourtant ce type de couture me fut assez facile. Je n'avais qu'à pédaler sur une machine dont je compris vite le mécanisme. Des hommes qui cousent sur une machine, ça n'est pas rare. Ce qui occupait mes journées m'était assez égal car je considérais ce temps comme des heures vides, qui m'éloignaient de mon occupation préférée, les livres. Je revivais le soir. Lorsque le magasin était fermé, les jeunes filles se rassemblaient dans une salle de séjour commune, faisaient du travail manuel et bavardaient. Je travaillais et leur faisais souvent la lecture. Lorsque les autres allaient se promener le dimanche après-midi, je restais à lire dans les pièces sombres.

Parmi les livres que je prenais à la bibliothèque, il y avait des brochures sur le droit des femmes et le féminisme. Les nouvelles façons de voir m'enthousiasmaient car elles correspondaient parfaitement à ma conception du droit. Je trouvais les revendications justifiées, conformes à ce que je ressentais, comme si je les avais écrites. Je me sentais à la hauteur des hommes intellectuellement et physiquement et je ne voyais pas pourquoi ils seraient privilégiés et devaient bénéficier de plus de possibilités de faire des études que moi et les autres femmes. Je l'avais pensé depuis longtemps et le trouvais ici clairement exprimé. J'étais enthousiaste et j'exposais mes idées à mes collègues jusqu'à ce qu'elles soient de mon avis.

Un an plus tard environ, je fus envoyé(e) dans une filiale située dans une petite ville provinciale de la Saxe pour parfaire ma formation. J'allais à nouveau

souffrir, mais cette fois je parvins à gagner plus vite la confiance du personnel. Il y avait ici une bibliothèque municipale où je pouvais prendre des livres, à la vérité pas uniquement des livres intéressants car ces bibliothèques sont souvent la décharge d'ouvrages dont on veut débarrasser ses étagères. Une partie du personnel tenait un journal quotidien, et comme je me montrais très aimable, on me laissait volontiers le lire. C'est à cette époque que se produisit une de ces événements dévastateurs qui plongent des localités entières dans un malheur incommensurable. Les journaux en parlèrent avec force détails. On procéda à une collecte de fonds et de biens. Étant donné la misère, tout était bienvenu, l'argent comme des vieux habits.

La misère de ces sans abris me terrifiait. Ils étaient encore plus pauvres que moi et j'aurais tellement voulu les aider ! Mais que pouvais-je faire ? Mon argent de poche mensuel était de trois mark. Cela suffisait pour mes besoins en papier, plumes et timbres, mais pas pour un don aussi petit soit-il en faveur de ces regrettables victimes de la catastrophe à A. Et je me disais alors que les pfennigs que les pauvres donnaient à d'autres pauvres avaient certes une valeur éthique bien supérieure, mais que les thalers des riches avaient plus de pouvoir d'achat et que pour cette raison ils étaient préférables. Faire cela était au-dessus de mes forces. Demander aux riches de l'argent n'était pas simple : qui ferait confiance à un(e) simple employé(e) de magasin que personne ne connaissait, pour collecter de l'argent ? Je dus y renoncer et me limiter à la collecte de vêtements chauds. Je m'y mis aussitôt et allais voir les collègues hommes et femmes pour collecter leurs vieux habits, leur demandant de faire de même auprès des gens qu'ils connaissaient. C'est ainsi que je reçus quantité de choses qui n'étaient pas de la meilleure qualité, parfois même déchirées et sales. Je perdis par conséquent mon aversion pour la couture et le travail manuel féminin. Comme je n'avais pas le temps dans la journée, je le prenais sur mes nuits. Jusqu'à trois heures du matin et plus, je m'asseyais dans la salle de séjour mal chauffée et cousais aussi longtemps que mes doigts parvenaient à tenir l'aiguille. D'autres soirs, je lavais les affaires sales. C'était le travail le plus pénible car je n'avais pas de machine à laver. Les ménagères comprendront que le linge de corps que je lavais de mes mains fatiguées et malhabiles dans mon lavabo ne brillait pas de propreté. Ce travail auquel je n'étais pas habitué(e) et le fait de me tenir courbé(e) me

faisaient mal. Souvent j'arrivais à l'aube au travail, gelé(e) et les mains douloureuses. Le chef de la filiale finit par m'interdire de faire ce travail. Je le fis alors en cachette et mes collègues ne me dénoncèrent pas. Après tout, les nuits m'appartenaient et je pouvais faire ce que je voulais. Les jours suivants j'étais fatigué(e) et littéralement épuisé(e). J'avais seulement 17 ans et à cet âge on a besoin de sommeil.

Un soir, une vendeuse tira les cartes à ses collègues. À moi aussi. J'allais recevoir une lettre, prophétisait-elle et en raison de ma pieuse action, une grande chance m'attendait. Je ris de sa prophétie et me dis que son aide m'aurait été préférable. D'autant que ce que je faisais n'était pas une action pieuse, mais venait de ma sensibilité à la situation sociale.

Ma caisse était cachée dans un coin. Chaque matin j'y déposais le travail achevé pendant la nuit et me réjouissais de l'accroissement de mes réserves. Lorsqu'elle fut presque entièrement pleine, j'envoyai une lettre à un membre du comité d'aide et demandai où se trouvait le point de collecte le plus proche.

Je m'étais attendu à une réponse, courte ou imprimée, m'indiquant où envoyer mes « vieilleries » comme les jeunes apprentis disaient en se moquant et fus fort étonné(e) lorsque je reçus une longue lettre cachetée. La lettre était extrêmement gentille. Après m'avoir remercié(e), le monsieur exprimait son étonnement d'être soutenu par quelqu'un de mon milieu et il se disait curieux de savoir par qui j'avais été amené(e) à faire cela. Il se réjouissait à l'idée que je me manifeste prochainement. La lettre passa de main en main et fut dûment admirée. La tireuse de cartes intervint immédiatement, estimant qu'après la lettre annoncée, le reste suivrait. En tous les cas, la lettre m'avait mis(e) de très bonne humeur. C'était quand même un signe venant des couches supérieures du monde social, auxquels j'associais l'idée d'un état d'esprit élevé. Peu de temps après, je répondis que l'idée de la collecte était venue de moi-même et j'informais de l'envoi de la caisse. Il s'en suivit une correspondance au cours de laquelle le conseiller d'État O. me demanda comment j'en étais arrivé(e) à prendre cette initiative, si j'étais satisfait(e) de ma situation et si j'avais quelque souhait. Auquel cas je devais lui écrire. Dans ma réponse, je lui racontais mon enfance, mais rien naturellement de mon secret que je gardais caché en moi tant j'avais

peur. Si j'avais un désir, c'était celui de livres. Je voulais apprendre, toujours et seulement apprendre.

Huit jours plus tard je reçus un colis de bons livres que le conseiller d'État avait choisis pour moi dans sa bibliothèque personnelle, en même temps qu'un encouragement amical à lui écrire. Avais-je un intérêt particulier pour les disciplines que j'avais indiquées? Il avait compris mon désir : je voulais étudier. Naturellement je ne devais pas avoir de grands espoirs, mais il utiliserait ses relations.

J'étais au septième ciel et me mis à rêver. Quelle chance ! Une peur cependant traversa mon âme et je fis le vœu que si on m'aidait, j'aiderai les autres de toutes mes forces. Plein(e) d'enthousiasme, j'écrivis à mon bienfaiteur. Je lui dis que mon plus grand souhait était d'étudier la médecine et combien j'en rêvais déjà enfant. Je lui parlais aussi de mes jeux en sciences naturelles, de mes expériences de dissection.... Combien ce serait formidable d'être un sauveur en cas de très grande misère ! Mais l'économie politique m'intéressait aussi. Son aimable réponse se terminait par ces mots amicaux : « Du reste, chère jeune amie, je suis curieux de faire votre connaissance. Vous avez un esprit si vif et une conception du monde que je n'ai encore jamais rencontrés chez une femme. J'espère que nous pourrons bien travailler ensemble. »

En ce temps-là, j'appris par un collègue qui appartenait à une union de vendeurs, qu'une conférence devait avoir lieu sur ce qu'on appelait « le droit des femmes ». L'orateur était un réactionnaire connu, un homme sans grande importance. Son importance consistait uniquement à profiter des lacunes de ses chers concitoyens. Ce que cet homme avait à dire sur une question à laquelle j'accordais tant de valeur, je le savais d'avance. Indigné(e), je m'adressais à monsieur O. et lui demandais son avis. Lui-même n'avait rien à voir avec un tel sujet, mais il m'adressa à un ami de son fils qui vivait dans une ville voisine. Ce monsieur avait déjà montré son intérêt pour la question. Je pris aussitôt contact avec lui et obtins son consentement de venir à cette soirée.

Le grand soir arriva. Avec l'accord de mon responsable au magasin, j'allais le chercher à la gare. La bonne volonté avec laquelle il avait entrepris ce voyage m'étonna. J'appris plus tard qu'il l'avait fait pour répondre au souhait du père de son ami, curieux de ma personne.

Les gens furent étonnés lorsqu'ils me virent entrer avec un monsieur étranger dans la salle. Le débat, qui se termina par la victoire du parti des femmes, fut enflammé tout au long de la soirée. C'était la première réunion publique à laquelle je prenais part. Je me sentais totalement dans mon élément. L'orateur de mon parti, dans son éloquence victorieuse, m'apparut comme un demi dieu que je voulais bientôt imiter. Je serais bien entré(e) dans le débat, mais je ne le fis pas car je ne voulais pas irriter mon chef et je craignais de nuire à la cause en intervenant, moi, une personne de peu d'importance. La discussion dura jusqu'à minuit.

Nous nous séparâmes ce soir-là avec une poignée de mains. Mes collègues de travail prévoyaient que j'allais passer le lendemain matin un mauvais quart d'heure. Mais tous étaient d'avis n'avoir jamais vécu une soirée aussi intéressante. Le lendemain matin eut bel et bien lieu une grande scène. Monsieur Müller voulait licencier cette apprentie, cette jeune pimbêche qui osait avoir des opinions contraires à tant de personnes âgées et riches. Il fallut plusieurs semaines pour que la tempête s'apaise. Lorsqu'aujourd'hui je vais en voyage dans cette ville, mon ancien chef me reçoit avec un large sourire, me propose d'être son invité(e) et me présente à chaque voyageur qui vient le voir en lui murmurant dans un coin : qu'en dites-vous, cette Nora Body, vous avez bien sûr déjà entendu parler d'elle ? Comment ça, mais tout le monde la connaît ! Cette Nora Body était apprentie chez moi ! Incroyable, n'est-ce pas ?

Les lettres de mes amis, particulièrement celles du conseiller d'État me procuraient des moments de joie. Je les attendais dans le même état ou presque qu'un jeune amoureux attend les lettres de sa fiancée. Il savait toujours me dire une chose gentille et il le faisait d'une manière si élégante que ma reconnaissance, loin de me peser était une véritable joie. Peu de personnes savent donner. Certaines attendent un remerciement exagéré, d'autres rendent la gratitude impossible dans la mesure où elles ne l'estiment que comme une contrepartie. De ce point de vue monsieur O. faisait montre d'un tact idéal. Dans ces moments si durs où il fut un soutien, jamais il ne donna dans ses lettres l'impression d'être un bienfaiteur et moi son protégé, mais il mettait au contraire l'accent sur l'amitié dans notre relation et faisait comme si lui, la personne âgée, était reconnaissante à l'égard de la jeune personne que j'étais. Aujourd'hui je lui

suis encore plus reconnaissant de cette élégance pleine de tact que de ses actions.

Il m'écrivit un jour qu'il lui semblait indispensable de faire ma connaissance. Il m'indiqua un lieu à proximité. Notre première rencontre eût lieu peu de temps après. Au cours d'une brève discussion, mon bienfaiteur me fit une proposition. Les bourses dont il disposait n'étaient que pour deux ans. La médecine m'était fermée car il me manquait le diplôme de fin d'études. Bien sûr je pourrais l'obtenir en deux ans de travail acharné, mais il ne resterait alors plus de bourse pour l'université. Or je voulais être rapidement en mesure de subvenir à mes propres besoins, d'aider ma mère et de rembourser les sommes reçues. Après avoir réfléchi un moment en me demandant si je pouvais finalement envisager des études de philosophie, je me décidai pour l'économie politique.

Comme chaque néophyte qui embrasse ce domaine, j'espérais apporter ma contribution à la solution de la question sociale. Certes, renoncer à la médecine m'avait beaucoup déçu(e), mais, étant d'une nature active, je me plongeais dans ce travail et me résignais vite à l'inévitable.

Des difficultés imprévues surgirent. Mon idée de faire des études ne plaisait pas du tout à ma mère. Elle avait connu dans sa vie tant de changements, avait vécu tant de difficultés, qu'elle ne pouvait croire à une telle chance. De plus, ainsi s'éloignait la perspective que j'ai rapidement une activité professionnelle. C'est la raison pour laquelle elle s'opposait à donner son accord. Finalement elle s'adressa directement à monsieur O. Sa réponse par retour de courrier la rassura. Dans cette lettre que je possède encore, il disait : « Quoique votre fille entreprenne, elle trouvera sa place. Nous avons ici la possibilité de l'introduire dans le milieu auquel elle correspond et je crois qu'elle aura un jour un poste de responsabilité, pour votre gloire et pour la nôtre, pour la cause de toutes les femmes et pour le bien de l'humanité. »

A la suite de cette lettre, ma mère donna son accord et mon contrat d'apprenti(e) fut rompu.

Nous avons choisi Berlin. J'arrivai dans la capitale un 1^{er} avril. Le train dut attendre avant d'entrer en gare de Potsdam car les voies étaient occupées. J'étais assis(e) dans mon coin, en proie à une terrible agitation à l'idée d'être aussi près de cette immense ville avec ses infinies possibilités.

Après avoir surmonté diverses difficultés je fus admis(e) comme auditrice. Je passe sur les détails, je veux seulement mentionner que les études ne me semblèrent pas difficiles parce que je fus bien accueilli(e) par les professeurs et aimé(e) de mes collègues. Le travail me procurait une joie indicible. C'en était fini du joug et des tribulations ! Dans le milieu scientifique, mes souffrances, mes soucis et mes doutes à propos de mon identité sexuelle avaient diminué. Le travail intellectuel dans lequel je me jetai avec ardeur eut un effet apaisant sur mes nerfs à vif et je commençai à me sentir comme une personne parmi tant d'autres. Non pas comme les autres, mais comme devant être apprécié(e) différemment des autres.

J'avais le feu sacré pour mes études. Lors de mon temps libre j'écrivis une série d'articles sur le thème : « La meilleure méthode pour organiser les unions syndicales. Cette série d'articles fut prise par un journal réputé. Dr. M., une autorité dans ce domaine, était sceptique : « Quoi ? C'est une jeune fille de 17 ans qui a écrit ces lignes ? Incroyable. Je ne crois pas qu'une femme soit capable d'écrire ça ». On me fit souvent cette réflexion. A vrai dire il devait y avoir dans ma façon d'écrire quelque chose de spécifiquement masculin qui n'était pas le style d'une femme.

Je dois ici rappeler ma façon de voir telle que je l'avais acquise en tant que fille dans mon adolescence grâce à une connaissance des femmes à laquelle les autres hommes peuvent à peine accéder. Ma thèse était la suivante : « Comparées aux hommes, les femmes ne sont pas inférieures, elles sont différentes ». Elles sont, mais d'une autre manière, capables des mêmes performances que les hommes sur le terrain de la science. La différence est seulement dans la méthode. Mes articles furent en général jugés favorablement. Cela m'encouragea à aller de l'avant et me stimula. Je nouais ainsi des relations que je pensais importantes pour l'avenir.

Parmi les étudiants et étudiantes, je fus rapidement aimé(e). On ne juge pas pareillement les femmes qui font des études et celles qui travaillent dans les magasins. Une étudiante m'invita à participer à une réunion publique. C'était au cours des premières semaines de mes études. La salle était comble. L'excitation propre aux lieux où se trouve beaucoup de monde flottait dans l'atmosphère. Je n'applaudis pas les propos de l'homme qui était sur l'estrade. Stressé(e) et pas

trop à l'aise, j'intervins dans la discussion. Les vifs applaudissements prouvèrent que la contestation des propos de mon prédécesseur plaisait au public. Ce soir-là je pris souvent la parole et ma gêne du début se dissipa. Depuis ce discours de jeunesse, j'ai parlé dans une série de réunions publiques sans éprouver le moindre trac.

Dans ce cercle d'étudiants je fis la connaissance d'une petite Américaine qui fréquentait le lycée à Berlin. Elle était gentille, me témoignait de l'amitié et faisait preuve de bonté à mon égard. Son affection prit un tour particulier ; elle aimait me servir, portait mes livres, me préparait du thé et me procurait d'autres petits services. Un jour où nous allions nager ensemble, elle voulut absolument m'aider à m'habiller et je ne pus me dégager de ses mains qu'à grand peine. « I love you with all my heart, n'avait-elle de cesse de m'assurer, and I feel for you in quite a different way from what I do for all my other comrades. » [Je vous aime de tout mon cœur, et ce que je ressens pour vous est très différent de ce que ressens pour mes camarades.] C'était une personne sensuelle et passionnée qui, à 17 ans, supportait mal sa virginité. Elle m'embrassait beaucoup et pressait mes mains avec passion contre ses seins. Elle était heureuse lorsque je laissais mes mains à cet endroit ou quand je la caressais légèrement. Ce que je faisais volontiers : elle éveillait mes sens jusqu'à une extase des plus vives, ce qui avait à vrai dire pour conséquence une réaction qu'en fin de compte je ne pouvais satisfaire.

Un jour elle passa à l'improviste à la mi-journée dans mon appartement alors que j'étais habillé(e) et allongé(e) sur mon lit. Nous bavardâmes, mais elle était confuse et ne voulait pas suivre mes propos. Ses yeux roulaient dans tous les sens. Soudain elle se jeta sur moi, m'enlaça avec ferveur et m'embrassa avec fougue. Elle prononçait des mots sans queue ni tête que je ne comprenais pas. Son corps tremblait en proie à des crispations hystériques. D'abord je voulus l'éloigner de moi car son exaltation m'effrayait mais, finalement, je l'entourai de mes bras et répondis à ses baisers.

Elle me quitta sans un mot. Le reste de la journée, je fus incapable de travailler. La nuit je rêvais d'elle. Je rêvais de la posséder... Mais je n'osais sonder ses sentiments à mon égard car j'aurais dû alors lui confier mon secret. Je croyais

aussi qu'elle n'était attirée que par les femmes et qu'elle m'aurait repoussé(e) en tant qu'homme.

En vérité Harriet était une jeune fille tout à fait normale qui ne s'était jamais senti attirée par les femmes et qui, plus tard, contracta un mariage. C'était précisément l'homme en moi qui l'attirait physiquement. Elle était en proie à une pulsion mystérieuse contre laquelle elle essayait de lutter de toutes ses forces. À partir de ce jour-là je l'évitai car je me mis à la redouter. Ses enlacements me rendaient faible, j'étais au bord de l'évanouissement et comme je restais insatisfait(e), mes nerfs étaient à bout. Après de telles scènes j'étais constamment excité(e). J'avais un besoin terrible de l'enlacer, de la broyer et de la tuer. J'avais honte par la suite de la brutalité de mes émotions et je préférais la fuir.

Plus tard, une jeune fille qui venait de la province de Frise devint mon esclave. Elle m'aimait, éprouvait une admiration sans borne pour moi et tout ce que je faisais. Elle aussi m'embrassait beaucoup, mais cette fois je restais froid(e) car j'avais appris à surmonter les attaques sensuelles de Harriet. « J'aime vos mains, me dit-elle un jour, battez-moi, ce doit être un délice d'être battue par de telles mains ». Je la remettais à sa place brusquement car de telles effusions ne me plaisaient pas. Elle se calmait alors. Mais ensuite s'éveillait en moi le désir de sa présence. J'essayais toujours de l'attirer vers moi, je fréquentais des cercles où je pouvais la rencontrer, j'allais même sous ses fenêtres. Mes rêves érotiques la nuit tournèrent pendant un temps autour d'elle, mais elle m'évitait. Je cessais rapidement ce rôle indigne du chevalier Toggenburg et me remis de plus belle à mon travail. Je repris avec énergie mon activité d'écriture.

J'écrivais souvent avec plaisir à Monsieur O. Il s'informa de mes progrès auprès d'un professeur qui m'avait donné un cours privé. Sa réponse avait été la suivante : « En ce qui concerne mademoiselle N.O. Body, elle possède en dépit de son jeune âge des connaissances variées, une compréhension étonnamment vive, des qualités que l'on ne trouve que très rarement à un tel niveau chez les jeunes filles de son âge. » Ce n'est qu'après avoir achevé mes études que je pris connaissance de cette lettre.

Une jeune étudiante russe organisa un jour un thé en soirée. Comme je savais qu'elle veillait à ce que chacun se sente bien chez elle, j'acceptai l'invitation. La

conversation était très animée. Nous avons un débat sur des questions d'ordre philosophique et comme le thème m'intéressait, j'intervins très souvent. Une étudiante de Hambourg, qui était là pour la première fois, habitait dans le même quartier que moi. Nous rentrâmes ensemble par une chaude soirée d'été. Ma compagne était une jeune fille de grande taille au visage intelligent et d'une grande beauté. Elle possédait un port de tête altier et des magnifiques tresses blondes fièrement rejetées à l'arrière. Ses yeux bleus avaient un profond éclat. Une sensualité sourde et épanouie émanait de son être. Nous marchions bras dessus bras dessous. A travers nos légères chemises d'été, nous sentions la chaleur de nos corps, le bouillonnement du sang. J'étais excité(e), elle davantage encore. Elle me dit des choses aimables sur mes articles. Puis notre conversation s'arrêta tout à coup. Finalement nous nous tîmes toutes les deux. De temps en temps elle pressait tendrement et timidement mon bras. Je l'accompagnai jusqu'à son appartement. Je fis cela avec le sentiment chevaleresque habituel à l'égard du sexe féminin auquel je me sentais merveilleusement dévoué(e) et supérieur(e). Par ailleurs, en cas de harcèlement par un homme entreprenant, je savais que je m'en serais bien mieux sorti(e) que la timide Lucie. Nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir prochainement.

Lorsque je me réveillai le matin suivant, après des rêves fiévreux, je trouvai un télégramme dans lequel elle m'annonçait sa visite pour l'après-midi. Elle vint, nous continuâmes à nous apprécier et devinrent de bonnes amies. Lorsque arriva l'été, je fus invité(e) par sa mère à venir passer quelques semaines chez elle.

Ce temps passé à Hambourg fut fort agréable. La maison des Lenstein était de bon goût, arrangée de façon luxueuse mais non tapageuse. Le père de Lucie était en voyage dans le nord et comme madame Lenstein était souffrante, nous restions ensemble avec elle. À cette époque, je tenais un journal. Comme j'ai écrit mes souvenirs et que je les ai sous la main, je raconte ce qui va suivre à partir de ces notes.

Madame Lenstein était obligée de garder le lit. Je passais beaucoup d'heures en sa compagnie et je crois qu'elle m'appréciait réellement. Un jour elle me fit la proposition de venir m'installer définitivement chez elle. Je trouverais dans sa maison la tranquillité pour travailler. Je n'aurais plus d'obligations. Si je pouvais

lui consacrer à elle ou à Lucie une heure de conversation de temps en temps, elles en seraient reconnaissantes, comme d'une faveur accordée en toute liberté. Mes deux années en tant que boursièr(e) étaient terminées. Mes études avaient si bien avancé que je pouvais les poursuivre seul(e) et je n'étais pas attiré(e) par les titres académiques. Cette invitation m'aurait soulagé(e) d'un grand souci et pourtant je n'osais l'accepter. Dans une maison où l'ordre régnait autant, je n'aurais pu à la longue cacher ma particularité. Mais j'avais aussi autre chose en tête. L'amour de Lucie était de plus en plus fort. Elle s'approchait toujours plus près de moi. Avais-je le droit de tromper la confiance de cette femme aussi noble qui croyait fermement que c'était seulement à cause de ma bonne influence que sa fille m'était si attachée ? Non, je ne pouvais pas abuser ainsi de sa bonté et je refusai donc son offre. Tout d'abord on ne voulut pas accepter mon refus et, finalement, je dus promettre de rester jusqu'à la fin du semestre.

Je nouai une relation d'amitié avec le frère unique de Lucie, un jeune peintre plein de talent. Nous parlions de tout ce qui nous préoccupait, en particulier des questions sociales et morales. Il s'offrit de prolonger nos conversations en m'emmenant dans les passages et ruelles où habitait la population la plus pauvre de Hambourg. Au début, je vis ces endroits de jour, puis de nuit, car c'est la nuit que la vie est le plus caractéristique de ces lieux. Nous allâmes dans ces ruelles où les prostituées vivent en casernes. Mon guide m'informa avec précision sur les conditions de vie de ces malheureuses, asservies par l'exploitation privée et victimes du mépris social.

Lucie refusait de prendre part à notre étude. Le sujet ne lui semblait pas pour les femmes. Elle était cependant jalouse que je passe autant de temps avec Fritz. Ces errances lui semblaient une entreprise étrange pour une jeune dame. M. Lenstein, qui était entre temps rentré de voyage, le pensait également. Sa femme en revanche me défendait avec force. J'étais une personnalité si particulière que je pouvais me le permettre. Je pouvais ainsi collecter beaucoup d'expériences qui seraient utiles à la cause des femmes.

Avec M. Lenstein, qui occupait un poste dans l'administration du port, je fus bientôt sur un pied de camaraderie. Avec lui j'appris à connaître les grands bateaux qui transportaient les immigrés vers leur nouveau pays. Il me montra le port franc et me donna la possibilité de voir le travail des bureaux de douane

avec les milles marchandises venues de tous les pays. Mais ce qui m'intéressait le plus, c'était le contact avec les immigrés. Je m'occupais beaucoup d'eux, j'eus des discussions avec eux et ainsi un aperçu de leur situation comme des conditions économiques de leur pays d'origine. Un tel abîme de misère s'ouvrit à mes yeux que je décidai de m'occuper de cette question, pensant qu'un appel en direction de l'opinion publique serait utile. M. Lenstein me procura des statistiques si bien que je pus faire des études basées sur des données. Comme dans mes études précédentes, j'avais été en contact avec des Russes, des Roumains et des Galiciens, j'étais déjà en terrain connu. Lorsque je demandai de la documentation, elle fut mise à ma disposition sans problème.

Parmi les immigrés, il y avait toute sorte de gens : de solides Croates, des fines Polonaises, des Juifs chassés de Russie, déprimés et miséreux, des Roumains noirs et sauvages dans leur costume traditionnel et d'imposants Ruthènes dans leurs fourrures blanches – un spectacle coloré et pourtant si uniforme dans sa misère noire. Je me mis à m'intéresser au pays d'origine des immigrés et lus beaucoup de romans traduits en allemand, parmi d'autres *Un roi Lear des steppes* de Tourgueniev. On y raconte qu'un vieil homme à qui on prit tout, même son couteau, finalement brûla sa barbe avec la flamme d'une bougie. Or ma barbe, qui poussait de plus en plus chaque année, me donnait des soucis. Je ne voulais pas me raser pour ne pas être trahi(e) par des poils noirs, si bien que je m'enlevais les poils avec une pince à épiler. Cela faisait très mal et était de courte durée. Désormais je les brûlais, c'était mieux et plus radical.

Je remarquai surtout parmi ces immigrés le grand nombre de femmes et de jeunes filles. Je m'intéressais aussi à elles et faisais part de mes analyses dans plusieurs articles où non seulement je fournissais les faits, mais allais jusqu'aux causes en mettant en lumière les conditions politiques et sociales des différents pays concernés. À cette époque, de grands débats autour de la Pologne se déroulaient au parlement allemand. De même les troubles qui avaient lieu en Hongrie retenaient l'attention du public. Ces circonstances firent que mes articles trouvèrent un écho dans de larges cercles. Je les signalais sous mon nom abrégé.

Un jour je reçus par l'intermédiaire de la rédaction une lettre d'un grand journal germano-américain qui me disait ceci :

« Nous avons lu vos articles et demandé à notre correspondant en Allemagne de vous retrouver. Vous écrivez très bien sur la Pologne et la question polonaise, qui est aujourd'hui d'un intérêt général, en particulier pour les Allemands vivant en Amérique. Voudriez-vous faire un voyage pour nous en Pologne et Transylvanie où les Allemands sont opprimés ? Nous vous prions de nous communiquer vos conditions et avant tout celles de votre voyage. »

Tout d'abord nous avons beaucoup ri à l'idée que c'était un homme qui avait écrit mes articles et regrettâmes vivement que je ne puisse accepter une telle offre. Finalement je me rendis chez M. Webber et me présentai. Au début il fut fort déçu d'avoir affaire à une dame et demanda à réfléchir. Finalement nous tombâmes d'accord et j'entrepris le voyage à des conditions très favorables.

Les médecins avaient conseillé un séjour au bord de la mer pour Mme Lenstein. Lucie et moi l'accompagnâmes dans une paisible station balnéaire. M. Lenstein venait le dimanche. Nous faisons de grandes promenades auxquelles Mme Lenstein prenait part et grâce au grand air marin elle se rétablit très vite. Le dernier dimanche avant mon départ, nous nous rendîmes encore une fois dans un petit village de pêcheurs. Il y régnait une étrange agitation pour un jour où, en raison du repos dominical, les gens restaient en principe confortablement chez eux. On nous apprit que le fils d'un curiste s'était noyé et que le père proposait de l'argent pour récupérer le cadavre. Les rues du village bruissaient de commentaires sur l'accident. Dans l'obscur couloir d'une maison un vieux pêcheur préparait ses outils. Nous lui demandâmes ce qu'il cherchait : « Non, pas un crochet pour cadavre, pas un attrape cadavre, je veux juste me trouver un bon poisson ». Nous étions horrifiés par tant de dureté. Lucie s'accrocha nerveusement à mon bras et pressa ma main sur sa poitrine qui se souleva violemment puis s'abaissa. Mon cœur aussi battait plus vite.

Nous étions arrivé(e)s dans ce village après une merveilleuse promenade le long de la rive que le soleil de fin d'après-midi illuminait et qui s'étendait devant nous dans son bleu éclatant, tout en discutant joyeusement. Mais maintenant, notre exubérance avait laissé place à un sentiment d'oppression. Même un rafraîchissement pris dans une auberge ne put sauver l'atmosphère. Une boisson forte inhabituelle ne fit qu'augmenter notre mal-être. La douleur se lisait sur le visage de Lucie. Nous nous sentions mal. Nous ne voulions plus rester dans

l'auberge et sortîmes. Étroitement enlacées, nous marchâmes vers la plage. La nuit était tombée, il faisait sombre comme un soir d'été quand la lune luit et des cercles se forment, faisant frissonner l'eau noire. Nous traversâmes les dunes jusqu'à la mer. C'était l'heure de la marée haute. Lentement les flots s'approchaient, dévorant les fines lignes de sable jaune à la manière de lèvres avides. Lucie se blottit contre moi. Je mis mon bras autour de ses épaules et caressai doucement ses cheveux. La plage était très calme. De temps à autres les flots bruissaient plus fort lorsqu'un bateau passait à proximité ou lorsque des coups de rame au lointain se faisaient entendre. Sinon, pas un bruit, aucune vie. Personne sur la plage. Devant nous, la mer dont l'eau clapotait tranquillement. Et nous pensions au noyé et nos corps se serraient l'un contre l'autre. Il était là-bas, quelque part, raide mort, tandis que dans nos veines la vie bruissait de plus en plus fort.

Lucie se jeta sur le sable. Je voulus m'allonger à côté d'elle, mais elle me saisit avec fougue si bien que nos corps se touchèrent de très près. Et de sa voix douce et émouvante, elle répéta comme à elle-même, je t'aime tant, j'ai un tel désir de toi. Je ne sais pas, mais j'ai envie de toi, je voudrais être tout près de toi. Tu sais comment ? J'en ai honte. Elle m'embrassait de ses lèvres chaudes. Je fus saisi(e) d'une chaleur frémissante et je couvris sa bouche de baisers incandescents. Un bateau passa près de la rive. Nous rentrâmes à la maison, rêvassant et perdu(e)s dans nos pensées. Ma main tenait sa hanche et le rythme de ses pas berçait mon corps.

N'importe qui d'autre à ma place aurait été follement heureux d'obtenir un poste si honorable et bien payé à peine l'université achevée. Mais je ne pouvais éprouver un tel sentiment de bonheur. Je souffrais de plus en plus de mes sens exacerbés. Je souffrais de la vue que mon visage barbu provoquait, de tout le mal que je me donnais pour combattre la repousse des poils. Le sort de n'importe quel garçon de ferme ou d'une prostituée me semblait plus enviable que le mien. Ils étaient clairement ce qu'ils étaient tandis que moi, en dépit de ma formation intellectuelle avancée, je tâtonnai dans le noir.

Après un court séjour chez ma mère, j'entrepris mon voyage muni(e) de lettres de recommandations et de suffisamment d'argent pour subvenir à mes besoins.

On m'avait conseillé de ne pas économiser si je voyais quelque chose d'intéressant. Tout irait bien dès lors qu'on savait comment s'entendre avec les fonctionnaires. Un jour je dus faire un trajet qui dépassait le trajet Berlin-Breslau. Mon billet ne couvrait que les troisième-quatrième stations après mon point de départ. On m'avait conseillé une heure avant de ne pas aller à l'hôtel du lieu et je préfèrai passer la nuit dans le train plutôt que dans un endroit obscur avec des compagnons de dortoir non désirés. Je donnai l'argent au machiniste pour l'achat d'un billet jusqu'à la destination où je voulais être réveillé(e) le matin. Une demie heure avant l'arrivée, il frappa à la vitre. Je lui demandai mon billet, il se mit à rire de façon malicieuse : ah, petite mère, je ne suis pas aussi bête. Je n'ai acheté aucun billet. J'ai bien pensé que la nuit il n'y aurait pas de contrôle. Pourquoi le train devrait-il gagner du bon argent ? **Hrom a peklo** (?)! Nous, nous le voulons cet argent. A toi le gâteau, à moi la vodka ! Ce ne fut pas un cas isolé.

Mes recommandations me permirent de m'introduire dans tous les cercles. On m'accueillit fort bien car on redoutait, ou bien on espérait, être mentionné dans mes reportages. Ces voyages s'avèrent extraordinairement instructifs pour moi. Je fis la connaissance de bien des personnalités intéressantes, des chefs de partis, des industriels, des parlementaires et avant tout des cercles de femmes de chaque pays.

Mon journal personnel relate un épisode de ce temps-là révélateur de la façon dont je ressentais mon identité sexuelle. Je parlais toujours au masculin. Je disais toujours « étudiant » et non « étudiante », je suis correspondant et non correspondant(e) de presse. Cette impulsion me valut une scène qui aurait pu s'avérer dangereuse. C'était au cours d'un voyage dans une petite ville hongroise, près des Carpates. Mon passeport m'avait été volé. J'allai déclarer ce vol au bureau de police.

-Qui êtes-vous ? me demanda l'employé

- je suis correspondant de presse

- quelle est votre nationalité ?

- je suis allemand.

- Oh, dit le policier, je vous trouve bien suspecte ! Vous ressemblez à un homme, vous parlez comme un homme et dites même que vous êtes allemand, et non allemande, c'est très suspect !

L'histoire prenait une mauvaise tournure lorsque, par chance, une dame qui avait vu mon portrait et ma présentation dans un journal féminin finalement me reconnut. Sinon, l'affaire aurait pu mal se terminer.

Je rencontrai dans ces contrées la pire misère qu'on puisse imaginer. En particulier la misère des femmes qui, conformément à mon contrat, était mon sujet central. Dans une ville connue pour l'exportation de ses produits agricoles, je fis les observations suivantes chez un entrepreneur qui employait une trentaine de jeunes filles. Sur cette trentaine, quatre ou cinq avaient été à l'école. La plus éduquée y était restée deux ans. Ces ouvrières avaient entre 11 ans et 30 ans. Elles travaillaient 12 heures par jour, avec une pause d'une heure à midi. Le salaire variait selon l'âge et la compétence entre 20 et 50 Pfennig en monnaie allemande par jour, par jour et pas par heure ! Seule la contremaîtresse recevait d'ailleurs les 50 Pfennig. Les femmes éduquées se tenaient le plus souvent à l'écart des autres. On sentait l'amertume des pauvres à l'égard des riches. Je parlais beaucoup dans les unions de femmes pour répandre autant que possible l'idée de leurs droits. Mais la réception de mes exposés était limitée par le fait qu'ils devaient être traduits.

Le plus souvent les administrations locales me faisaient bon accueil. Dans une seule ville le maire me refusa dans un premier temps la salle de la mairie, mise généralement à la disposition pour de telles conférences. La raison ? Le titre lui avait déplu. C'était : « Chômage et immoralité ». L'austère personnage m'expliqua qu'il ne pouvait autoriser un exposé indécent dans « sa » salle et ne changea d'avis que lorsque le titre fut changé à sa convenance.

Un vrai culte s'organisa autour de ma personne. On me demandait des autographes et au cours de plusieurs soirées, je les vendis plus d'une dizaine de fois pour la bonne cause.

Avec mes poils de barbe j'eus un fier succès. Je ne peux évidemment pas départager l'enthousiasme objectif pour mes propos d'un attrait sensuel inconscient dans ce culte. La femme d'un parlementaire me dit une fois : « Lorsque vous parlez, il émane de vous un fluide particulier que je n'ai jamais

ressenti chez une autre oratrice. Ce n'est que lorsque mon mari parle que je ressens quelque chose de semblable. »

Une autre dame me confia à l'issue d'un grand débat public. « Vous nous hypnotisez. Vous projetez une force telle que nous sommes obligées de vous suivre hors d'haleine et de vous regarder. On *doit* vous aimer. »

En effet, les femmes étaient plus captivées et émues par mes propos que les hommes ; je faisais passer très facilement mes idées à travers mes exposés et je savais comment les gagner à des causes éloignées d'elles. Cela donna lieu parfois à des amitiés unilatérales car il y en avait tellement que je ne pouvais répondre à toutes. Ce n'était pas étonnant dans ces conditions qu'on me demandât souvent d'accepter l'hospitalité chez un particulier. Tout d'abord, j'étais réticent(e). Mais un événement que je vais raconter ici vainquit bientôt ma peur.

J'intervenais dans une ville d'environ 12 000 habitants dans le nord de la Hongrie. À proximité de cette ville se trouvait une usine de tissage de tapis faits main et le désir d'en savoir davantage sur les rémunérations et les ventes de ce travail à domicile, me conduisit à Lomanosz, le centre lui-même. Dans le même temps j'avais accepté de tenir une conférence dans le cercle local « L'activité des femmes ». On m'avait retenu une chambre dans le meilleur hôtel car j'avais demandé qu'on veuille bien s'assurer de la propreté avant mon arrivée. Après une agréable soirée, on me conduisit au *Cour royal*. A dire vrai, j'eus un léger mouvement de recul lorsque je vis le bâtiment. Nous fîmes les adieux habituels devant la porte. Tout d'abord la femme du maire prit congé de moi en me mettant dans la main un petit paquet. Je voulais lui dire que je n'acceptais pas d'honoraires pour mon exposé, lorsqu'elle me chuchota : « ah, prenez donc s'il vous plaît, c'est juste une petite attention ». La remerciant, je me tournai vers la présidente qui, avec un sourire un peu honteux, me glissa une petite bouteille. En vain, je refusai parce que je n'utilise pas les parfums, mais rien n'y fit. Ce fut la même chose avec la troisième et quatrième personne et finalement j'atterris avec ces sept petits cadeaux dans ma chambre. Je me déshabillais et comme l'odeur de la chambre n'était pas très agréable, j'attrapai la petite bouteille du supposé parfum qui était en fait un flacon de répulsif d'insectes. Étonné(e) et amusé(e), j'ouvris l'autre petit paquet - c'était une boîte de « véritable répulsif

persan ». Oh mon dieu ! pensai-je étonné(e), c'est gentil, puis j'ouvris le troisième paquet : « *Sorisofon, le meilleur produit contre les mites, les puces, les mouches et tous les autres insectes* ». Le quatrième colis s'avéra un « exterminateur » pour les trois merveilles déjà énumérées. Les cinquièmes et sixièmes paquets étaient des onguents dont l'on devait s'enduire pour se protéger des piqûres et le septième paquet était la poudre déjà mentionnée. Ah et aussi, sur chacune de ces « attentions », était marqué « bonne nuit » de la gentille donatrice. Bon, soupirai-je un peu inquiet(e). Après avoir utilisé une bouteille et deux poudres, je m'allongeai. Vers minuit je me levai et saisis de mes deux mains mon visage qui me brûlait atrocement. Impossible de supporter cette douleur longtemps. Je me mis debout et me livrai à un carnage.

Je m'installai alors sur le sofa en cuir gris, espérant trouver un peu de calme. Une heure plus tard, je me réveillai à nouveau. Cette fois, c'était mes mains qui étaient enflées. Je passai le reste de la nuit sur une grande table en chêne. Le lendemain je quittai très vite le *Cour royal* pour lequel j'avais cette nuit-là perdu tout respect.

Cette expérience et d'autres semblables m'encouragèrent finalement à éviter les hôtels dans les petites localités et à préférer l'hospitalité de l'habitant. Mais cela avait aussi son mauvais côté. A la campagne, on ne se gêne pas. Mes hôtessees voulaient toujours continuer à bavarder avec moi et venaient parfois jusqu'à mon lit. Bien sûr j'étais tendu(e) lors de telles visites, ce dont se rendit compte l'une des dames : Vous avez l'air gênée devant moi ? Mais c'est très bête, entre femmes ! En dépit de vos prises de position dans la vie publique, vous êtes d'une charmante pruderie !

Il arrivait aussi que je partage la chambre de la maîtresse de maison lorsque le mari était en voyage et il arriva même que je dusse partager le lit d'une jeune fille. Cette pensée me terrifia. La jeune fille m'embrassa comme une folle, mais il n'y eut pas de relation intime. Sentait-elle l'homme en moi ? Il existe un savoir sur le corps qui dépasse la logique. Mon visage avait une expression masculine et les femmes s'en rendaient compte. J'étais sympathique à la plupart des femmes. Avec plusieurs d'entre elles je nouais une véritable amitié. Cependant elles éprouvaient toutes une sorte de crainte en raison de mon aspect particulier. Dans l'ensemble les femmes étaient très libres devant les personnes

de leur sexe. Elles se déshabillaient sans gêne et cela ne les dérangeait pas quand les autres faisaient de même. En dépit de la confiance que beaucoup d'entre elles m'accordaient, en ma présence elles ne furent cependant jamais totalement décontractées.

Plusieurs articles sur mes conférences montrent comment l'habillement peut tromper la plupart des gens. Ainsi un journal écrivit un jour : « N.O. est une excellente oratrice, qui allie la fermeté masculine au véritable charme féminin. » Dans un autre article, paru au cours de l'hiver 1904, on pouvait lire : « Nous avons eu l'occasion hier de rencontrer une jeune et belle dame, pleine d'esprit etc. » On m'assura plusieurs fois être étonné, on n'aurait pas cru qu'on puisse faire preuve de tant de féminité dans mon métier.

Ces réflexions parfois m'amusaient, mais la plupart du temps, elles me rendaient triste. J'enviais l'homme qui peut déployer ses forces intellectuelles et physiques sans être gêné par les coutumes et contraintes tandis qu'à moi, à chaque moment, un « ça n'est pas convenable », telle une barrière inhibitrice, me fermait la voie.

Le cercle des femmes de Starnowo m'invita à faire un exposé. La ville était si petite et insignifiante que pour un peu j'aurais refusé si sa particularité ne m'avait pas attiré(e). Starnowo fait partie des lieux les plus anciens d'Ukraine.

Les dames du bureau du cercle m'accueillirent à la gare. Je leur dis quelques mots agréables et suivis en ville celle qui m'invitait à déjeuner. Mon accompagnatrice, belle, mince et élégante, se distinguait des autres dames de Starnowo. Ses habits étaient de bon goût et sa voix mélodieuse. Elle avait un visage jeune mais, on ne s'en rendait pas compte tout de suite, il y avait dans ses yeux comme un voile de fatigue et son regard dégageait une profonde mélancolie.

C'était un jour sombre de novembre, les rues mal pavées étaient trempées. Ce paysage désespérément triste altérait mon humeur. Je ne sais pas ce qui me troubla, mais la peur me saisit. Je regardai furtivement le visage de mon accompagnatrice, puis rencontrai ses yeux qui me regardaient avec un grand étonnement. Le chemin jusqu'à sa maison n'était pas long. Après le dîner, je voulus aller à l'hôtel, mais elle me dit que mes affaires avaient déjà été portées chez elle où je devais passer la nuit. J'hésitai un temps puis j'acceptai. Après la

conférence, nous rentrâmes chez elle. Nous nous déshabillâmes toutes deux et bavardâmes encore longtemps avant de nous endormir. Comme je voulais repartir dès le lendemain matin, Hanna Bernhardovna (je l'appelais selon les coutumes locales avec son prénom, et elle-même m'appelait Melle Nora) me demanda de façon si aimable de rester encore quelques jours que j'acceptai. C'était un plaisir pour moi de regarder cette personne belle et sympathique. Je l'avais observée lorsqu'elle s'habillait et je n'avais trouvé qu'un mot pour la désigner : une reine ! Aucun homme n'avait eu autant que moi l'occasion de voir un nombre si important de femmes et de les comparer. Je cherchais une comparaison pour elle et ne trouvai que ce mot. Après le déjeuner, je m'assis à ma table de travail et voulus écrire dans mon journal intime. Je ne pus cependant rien écrire, mon oreille était pleine de sons étrangers, mes mains ne pouvaient tenir la plume, elles avaient envie de se perdre dans ces magnifiques cheveux blonds de mon hôtesse que ma bouche aspirait à embrasser. C'est alors que j'entendis la porte s'ouvrir. Je croisai ses yeux bleus. Elle prit une chaise, s'assit à mes côtés, mit son bras autour de moi et me dit : Vous êtes si gentille, je voudrais vous embrasser. Puis-je le faire ? Je lui tendis la joue en souriant et quoique ses lèvres m'aient à peine effleuré(e), ce toucher furtif me fit presque défaillir. Nous allâmes au piano. Elle chantait d'une douce voix d'alto des chants de Schumann et ce fut comme si je n'avais jamais aussi bien perçu ces mélodies que ce jour-là.

Nous parlâmes de différentes choses de la vie. Elle était intelligente et celui qui ne la regardait pas vraiment pouvait la croire heureuse en raison de l'assurance tranquille qu'elle dégageait. Pourtant, elle ne l'était pas. La discussion porta sur ma mission, je lui racontai que je voulais passer quelques jours dans la ville principale de la province voisine et j'appris qu'elle y était née.

Mon journal ne comprend que quelques lignes sur ces journées. J'ai aimé Hanna Bernhardovna très fort et j'admirais sa beauté harmonieuse. Sa fière allure, son maintien, tout son être correspondait à une apparition royale. La séparation fut douloureuse. Je la regardai du voiturage aussi longuement que possible, elle me manqua encore longtemps. Puis mon travail me permit d'oublier.

Les jours suivants je me rendis à N., la ville natale de Hanna Bernhardovna et le lieu de ma prochaine activité. Alors que je sortais un matin, je la rencontrai au

coin d'une rue. Mon cœur se mit à battre. Je voulais aller vers elle, la saluer, mais alors que je la désirais de toutes les fibres de mon corps, mes membres éprouvèrent soudain une lourdeur singulière. C'est à peine si je pouvais bouger les pieds. C'était la même chose pour elle. Le bonheur se lisait sur son visage. Nous restâmes debout main dans la main, chacun(e) perdu(e) dans les yeux de l'autre, faisant fi des gens qui nous entouraient. Ce n'est que lorsque vous vîmes des passants nous regarder étonnés que nous nous rappelâmes le lieu et l'heure. Hanna me prit le bras et m'entraîna. Ce triste jour de novembre s'illumina à l'éclat de ses yeux. Sa main était posée lourde et sans volonté sur mon bras, nous marchions sans faire attention au chemin et nous nous retrouvâmes tout d'un coup dans un champ éloigné de la ville. Nous nous regardâmes, étonné(e)s, ne sachant comment nous étions arrivé(e)s là. De joie nous éclatâmes de rire. Nous nous embrassâmes sans relâche et le merveilleux sentiment de plonger dans des mers sans rivages m'envahit lorsque ses lèvres touchèrent les miennes.

Tout au long de mon séjour, je restais la plupart du temps avec Hanna. Soit je la rencontrais chez ses parents, soit elle venait à mon hôtel. La force avec laquelle elle accaparait soudain toutes mes pensées était une énigme. Chaque fois que je travaillais, sa tête blonde surgissait devant moi. Elle aussi pensait constamment à moi. Je vivais dans un rêve et avais peur de me réveiller. Quel miracle m'était-il arrivé ?

Hanna venait tôt le matin à l'hôtel. Je l'attendais les nerfs tendus au point d'être douloureux. Chaque pas que j'entendais dans l'escalier faisait battre mon cœur plus vite. Et lorsqu'elle arrivait, j'étais incapable de parler, je pouvais seulement aller vers elle, l'embrasser, plonger mon visage dans sa fourrure que je retirais lentement de ses épaules. Nous parlions peu. Quand elle était enfin assise à côté de moi, nous tenions nos mains en silence et sentions le fluide de notre désir allant d'un cœur à l'autre. De temps en temps nous nous embrassions et de nouveau restions ensemble en silence.

Ce désir brûlant recommençait chaque matin. Aller vers elle. Tout le reste paraissait secondaire. Plus rien d'autre n'était désormais important. Mais dès que nous étions ensemble, malgré notre bonheur, l'idée de la séparation nous terrifiait. Nous ressentions avec douleur la courte séparation du soir et retardions toujours les adieux.

Lorsque je ne pus plus repousser la date de mon départ, elle m'accompagna dans la ville où je devais me rendre. Nous avions là-bas une connaissance commune qui nous invita à rester chez elle. Nous étions alors ensemble du matin jusqu'au soir. Et encore trouvions-nous ces jours trop courts. Nous avions toujours quelque chose à nous dire alors que nous étions assis(e)s main dans la main et nous regardions dans les yeux, torturé(e)s, heureuses de vivre et pourtant mortellement abattu(e)s. Une force impérieuse nous conduisait l'une vers l'autre et nous unissait de façon indéfectible. Nous oubliions toutes nos tâches et les êtres qui auparavant peuplaient nos vies n'étaient plus que des ombres.

J'étais torturé(e) par les soucis et les plus grands doutes. Qui étais-je vraiment ? Un homme ? Mais non ! Dans ce cas ce serait un bonheur indicible. Mais de nos jours les miracles ne se produisent plus. Je ne savais plus rien. Ma vie entière semblait m'avoir été comme suggérée. Tout le monde voyait une femme en moi, même mon amie m'appelait Nora. Comme avais-je pu seulement m'imaginer que j'étais un homme ? J'étais une fille bâtie de façon anormale, voilà tout ! Et ce sentiment ? Je ne le comprenais pas et elle non plus. Cette attirance si forte et bienheureuse pouvait-elle être un vice ? Cette ivresse des sentiments les plus purs pour la beauté suprême de la vie, pourrait-elle être un vice ?

Nous nous découvriions de nouveaux goûts. Nous apprenions ensemble à comprendre et à apprécier les arts. Elle buvait la beauté des vers que je lui lisais et son chant ne s'adressait qu'à moi. Schumann et Mendelssohn et les beaux chants mélancoliques de l'Ukraine. Comme un miracle, j'appris très vite à parler et à comprendre sa langue.

Qu'était donc ce sentiment qui nous liait de façon irrévocable ? Cet amour profond dont je ne savais pas s'il éveillait les sens, ou bien s'il donnait un sens à la vie, encerclait de ses fils nos destins dans sa toile. Nous ne formions qu'un seul être, chaque fibre vibrait en nous au même moment, nous ressentions chaque émotion en même temps.

Un matin je voulus me rendre à une réunion à 8 heures sans avoir vu Hanna auparavant. Je m'habillai d'humeur sombre, ouvris la fenêtre et regardai à l'extérieur. Le vent froid d'automne cingla mon visage et rafraichit mes sens

encore brûlants. Je me rendis à la conférence, écoutai à moitié les questions et ne pensais qu'au moment où je reverrai Hanna.

Ces quelques jours dans cette paisible ville de province font partie des plus heureux de ma vie. Nous étions allé(e)s une fois nous promener avec une dame que nous connaissions un peu. Hanna marchait devant sur un chemin étroit. Elle était emmitouflée dans un manteau de fourrure gris. Ses cheveux éclatants de blondeur sortaient de son col d'un gris foncé, se répandant librement dessous son chapeau. Mes yeux étaient immuablement dirigés vers elle et c'est à peine si j'entendais les paroles de mon accompagnatrice. Toute mon âme était avec elle, et je ne savais parler d'autre chose que d'elle. Je me mis à parler de mon amie à cette étrangère que je ne connaissais que depuis deux semaines ! Je me mis à lui parler de notre amitié dont j'avais le sentiment qu'elle existait depuis plusieurs années. J'étais entièrement sous l'emprise de cette illusion et je n'arrivais pas à faire la distinction entre le rêve et la réalité. Dans le crépuscule de cette soirée d'hiver, devant moi marchait la femme qui possédait mon âme.

Nous sommes resté(e)s neuf jours dans cette ville. Pour justifier un si long séjour, je fis d'autres conférences. Lorsque Hanna était là, je n'avais d'yeux que pour elle. Autrement je n'acceptais aucune invitation car je voulais me ménager et me reposer au plus vite. Pourtant je reçus à deux reprises, en présence de Hanna, un homme qui s'était présenté après la conférence. C'était un jeune avocat qui m'avait posé des questions concernant le droit allemand. Il y avait en lui quelque chose de timide, voire d'oppressé. Lorsque nous nous séparâmes, il vint à la gare avec un gros bouquet. Comme je parlais avec des dames du cercle de femmes, il se tourna vers Hanna et lui donna les roses pour moi.

Nous nous retrouvâmes encore trois jours dans la capitale. Une lettre de ma rédaction me priait de trouver aussi vite que possible un représentant européen pour discuter avec lui d'une autre mission. Notre séparation était proche et nous éprouvions une tristesse indicible. Un jour, à midi, je reçus une lettre express. Hanna lut l'adresse et me la donna. Elle provenait de ce jeune avocat qui m'avait apporté son bouquet parfumé à la gare. Je l'ouvris avec un mélange de curiosité et d'irritation. « Ce doit être un malentendu, chère Hanna, dis-je à mon amie, car il me semble que la lettre contient une déclaration d'amour. Cet homme pense à toi et s'est seulement trompé de prénom ». Hanna lut la lettre. « Non, c'est pour

toi, décida-t-elle ». J'ai encore gardé la lettre écrite dans un allemand maladroit. Elle disait :

« Chère mademoiselle ! Je vous aime !

A peine vous ai-je parlé à deux reprises, et vue une ou deux fois, cela a suffi pour que vous me fassiez une telle impression que je dois vous l'avouer sincèrement : je vous aime.

Ne prenez pas cela pour le geste d'un jeune homme impudent ni pour un manque de respect car il s'agit du sentiment le plus pur et le plus puissant qui puisse se trouver dans le cœur d'un homme et, si vous voulez des preuves, disposez de ma vie que je mets à vos pieds.

Bien que je ne vous aie pas fait part de mes sentiments lorsque vous avez quitté notre ville, je sens et ne sais que trop que cela ne peut durer. Je dois prendre une décision, aussi dure soit elle, car la vie dans cette horrible incertitude serait plus difficile que la mort qui me resterait comme dernière issue. C'est pourquoi je vous supplie.

Voudriez-vous mettre un terme à l'incertitude torturante d'un amour respectueux et lui faire savoir s'il y a la plus petite chance d'entretenir l'espoir fou de pouvoir recevoir un jour l'amour de sa bien-aimée en retour ?

Je ne suis que trop conscient qu'avec cette supplique je mets entre vos mains mon choix entre la vie et la mort. Je le fais cependant car je ne puis vivre plus longtemps dans l'incertitude qui me torture. Voilà ce que je voulais vous dire, consultez maintenant votre directeur de conscience.

En attendant...etc. »

La lettre me troubla, mais nous ne pouvions toutes les deux nous empêcher de rire étant donné le style comique de cette déclaration d'amour. « Pauvre garçon », dit Hanna en m'apportant la plume. Le fougueux prétendant reçut le jour même une réponse à sa malheureuse déclaration d'amour. Je lui répondis que sa lettre ne m'avait pas blessé(e), mais fort étonné(e). Je ne pouvais que le prier d'oublier ce qu'il avait écrit. Il devait prendre part à l'éveil culturel de notre époque et nous nous retrouverions ensuite pour partager notre commun intérêt pour le bien du peuple.

Je fais suivre ici sa réponse.

« J'ai entendu votre ferme résolution qui vous rend plus sublime encore. Mais je n'abandonne pas l'espoir que, fatiguée par le grand et généreux travail, vous n'ayez besoin un jour du bras d'un homme pour vous soutenir et vous aider. Ce sera alors peut-être l'heure de mon bonheur etc. »

Cela me toucha d'avoir pu éveiller un tel amour chez un homme et me perturba davantage. Le pauvre homme me fit mal au cœur. Hanna aussi le plaint. Nous savions toutes deux combien l'amour sans espoir rend triste. Comme c'était étrange que cette demande, qui d'ailleurs ne fut pas la seule demande en mariage, me parvint à ce moment-là précisément.

Janvier était arrivé. Il n'était plus possible de repousser l'échéance. Hanna devait retourner à Starnowo et moi, à Berlin. De tristes mois suivirent notre séparation, des heures de désespoir que nous ne pouvions supporter qu'avec l'espoir de se revoir et ne plus jamais se séparer, chose plus insupportable que la mort.

À Berlin je rencontrai le correspondant de mon journal. Il me commanda un voyage en hiver en Norvège. Au printemps, je devais aller en Turquie pour enquêter sur le mode de vie et les conditions sociales de femmes.

L'hiver en Norvège me sembla sans fin. Je vis la beauté des montagnes nordiques, mais je ne pus les apprécier. C'était comme si une partie de mon être était chez Hanna et comme si ma façon de ressentir était paralysée parce qu'elle n'était pas avec moi. Mon cœur n'était pas tranquille, il était insatisfait, soucieux. Certes nous nous écrivions tous les jours, mais les lettres étaient un faible ersatz pour ces mois de séparation. Nous envisagions notre avenir. Qu'allait-il nous arriver ? Il n'y avait aucune issue, c'est pourquoi nous décidâmes de mourir.

Au cours de mes études à Berlin j'avais rencontré un jeune médecin qui m'était très dévoué. Lorsque je revins au printemps de Norvège, je le recherchai et lui demandai du poison. Il refusa de satisfaire mon souhait jusqu'à ce que je lui dise qu'il s'agissait pour moi et mon amie d'abrèger les souffrances que notre désir avait fait naître. Comme la vie ne pouvait nous procurer ce bonheur, nous voulions mourir ensemble. Après quelques hésitations, il me promit de la morphine.

C'était une fin d'après-midi de mars lorsque j'allai la chercher dans son laboratoire. Nous restâmes assis à sa table de travail jusqu'à l'obscurité. Puis il m'accompagna à travers le Tiergarten printanier jusqu'à mon hôtel. Nous marchions en parlant tranquillement de choses et d'autres. J'étais tellement perdu(e) dans mes pensées que je ne faisais pas attention au chemin et c'est à peine si je remarquai que nous étions dans un sentier désert. Mon compagnon me parla avec insistance. Il me mit en garde contre cet acte dont il me décrivit la portée.

« Voyez-vous, chère amie, et sa voix devint de plus en plus pressante, le monde peut vous offrir encore tant ! Vous êtes jeune et avez un grand avenir devant vous. Et ce qu'il y a de mieux dans la vie, vous ne le connaissez pas encore. Si vous voulez vraiment mourir, jouissez auparavant de ce qu'il vous reste de jours. Aimez, jouissez ! »

Nous étions seuls. Je regardai autour de moi. Sa façon d'être, qui était très loin de son calme habituel, me déconcerta. Il avait une voix rauque. Soudain, il essaya de se rapprocher de moi et me saisit à la taille. A ce moment je retrouvai ma force. Avec un geste de dégoût et de colère, je me redressai et je lui administrai une gifle. L'instant d'après, il tombait à terre sans un mot. J'avais perdu un ami à cause de mon sens de la répartie.

Les jours que j'avais encore à passer à Berlin furent pleins d'angoisse et d'impatience. J'écrivais des lettres interminables, nous nous envoyions presque tous les jours des télégrammes et, malgré tout, l'idée de la séparation était encore plus insupportable. Ni le travail ni la dispersion ne pouvaient me distraire de mon désir qui me rendait insensible au tumulte et au charme de la grande ville.

Sautant un jour du tram, je me blessai le pied. On me conduisit à mon appartement et appela un médecin. J'étais désemparé(e) par cette maladresse qui repoussait encore nos retrouvailles. Cette nouvelle souffrance me terrassait. Hanna me manquait atrocement. J'étais obligé(e) de cacher notre secret au plus profond de mon cœur et ne pouvais parler à personne de notre amour sans espoir. Le jour d'avant, j'étais allé(e), hésitant(e), dans une église catholique pour confesser et confier mon cœur à un prêtre qui ne me connaissait pas et que

je ne reverrais jamais. Mais après être resté(e) un moment dans cette église qui baignait dans l'odeur d'encens, le courage me manqua et je repartis le cœur lourd.

Je pensais à tout cela en attendant le médecin. Lorsqu'il arriva, il me trouva en larmes. Il s'étonna de la violence de mes souffrances qu'il croyait reconnaître à travers des sanglots que j'avais du mal à maîtriser et qui secouaient mon corps. Avais-je si mal, demanda-t-il, ou bien avais-je d'autres soucis ? Ma tristesse insondable le toucha. Il approcha une chaise, me caressa les cheveux et me dit d'un ton paternel. « Ne pleurez pas cher enfant, il y a peu de choses dans ce monde qui méritent tant de larmes. Ne voulez-vous pas me dire ouvertement ce qu'il se passe ? Peut-être vous sentirez-vous plus légère. »

Je le regardai. Pouvais-je faire confiance à cet homme ? Son visage calme et fin, qui s'adressait à moi avec empathie, toute sa façon d'être m'inspirait confiance. Je souhaitais me confesser. Un médecin étant soumis au secret professionnel, je pouvais parler. J'étais à bout de force à taire ma souffrance. Je saisis alors ses deux mains et lui racontai ce qui nous rendait si heureuses et si malheureuses toutes les deux. Il me posa toute sorte de questions. Je lui racontai l'histoire de mon enfance, le secret de mon corps ; lui parlai des multiples souffrances et des humiliations du passé. Peu à peu je me délivrai d'un poids en parlant enfin ouvertement de ce qui m'avait oppressé(e) si longtemps.

Le médecin écoutait en se taisant, puis il dit que je devais l'autoriser à m'examiner. Lorsque ce fut fait, il me dit gentiment : « Il n'y a aucune raison d'être triste ». Mon amour pour mon amie n'était pas un vice – d'ailleurs dans l'amour il n'y aurait pas de vice, tout au plus dans la sensualité – c'était un sentiment naturel. « Voulez-vous être près de votre amie et pouvez-vous lui assurer un avenir ? Alors épousez-là ! Vous êtes un homme comme moi ! » Une simple opération était nécessaire, m'expliqua-t-il. Le médecin de Bergheim qui m'avait examiné(e) à la naissance, n'était qu'un âne. De plus au cours de ces dernières années, mon corps s'était développé de façon résolument masculine. Je devais seulement avoir du courage. Les autorités ne pourraient pas s'opposer à mon changement de sexe et alors je pourrai me marier en bonne conscience avec mon amie.

Ce fut comme si tout s'éclaircissait. Le docteur avait raison. Corporellement j'étais un homme. Que j'aie une tournure d'esprit masculine, cela m'avait été souvent dit. Un tourbillon de joie et de ravissement m'inonda. Je n'entendais plus rien de ce que me disait ce vieil homme si bon, mais j'étais allongé(e) les yeux fermés et je rêvais. Pendant des années je n'avais pas prié et maintenant j'éprouvais un sentiment de reconnaissance quasi extatique envers Dieu. J'oubliai où j'étais, je voyais le visage rayonnant de joie de Hanna. Le médecin se tenait à mes côtés et me serra la main avec un amical mouvement de la tête.

Pendant plusieurs heures je restai sans bouger. Cette nouvelle m'avait si violemment bouleversé(e) que je ne pouvais pleinement la réaliser. Au bout de notre triste chemin, il y avait désormais une lumière.

Pendant trois jours j'eus de la fièvre. Le médecin revint tous les jours ; il m'avait trouvé une aide discrète en qui on pouvait avoir confiance. Je ne me souviens plus de mes rêves pleins de fièvre. Je me souviens seulement que je nageais dans une joie sans bornes.

Je ne connus le bonheur de retrouver mes forces qu'au bout du troisième jour. La forte fièvre m'avait affaibli(e) et je ne me rétablissais que lentement. Au bonheur de retrouver mes forces se mêlait la pensée d'un avenir joyeux.

De fait, je n'avais pas voulu écrire à Hanna sur l'heureuse tournure de notre destin, en partie parce que je craignais que la lettre se perde et aussi parce que je ne savais pas comment elle réagirait à ce message. Je lui révélai finalement le contenu de ma discussion avec le médecin. Elle me répondit, folle de joie. Oui, en effet, c'était le chemin du bonheur. Je devais entreprendre la transition, puis elle se rendrait libre pour moi. Mais auparavant, nous devions nous voir.

Nos lettres prirent un autre ton : elles devinrent plus intimes et en même temps plus sûres.

Les activités qui me retenaient en Allemagne prirent fin. Je reçus une nouvelle mission pour un reportage sur la situation des femmes en Turquie. J'entrepris mon voyage un matin du début de printemps. Bien sûr je me rendis d'abord à Starnowo non sans prévenir Hanna de mon arrivée. Deux longs jours de voyage épuisants. Enfin je vis les Carpates surgir à l'horizon. Je me retrouvais bientôt dans des endroits connus. Là-bas, sur cette montagne, il y avait une clairière où nous nous étions reposé(e)s lors de nos promenades et, plus loin, la route sombre

qui menait à la gare. Puis le contrôleur ouvrit la porte du compartiment et dit « Dans 5 minutes, Starnowo ! 1 minute d'arrêt. » Elle était là, à la gare, blême d'excitation à m'attendre. Je sautai du train avant l'arrêt. Nous ne trouvions pas les mots, nous nous tenions les mains sans rien dire, nous regardant dans les yeux. La voiture qui devait nous amener chez elle roulait trop lentement, nous la quittâmes et continuâmes à pied. Les gens nous suivaient du regard dans la rue, ils avaient rarement vu un couple rayonnant d'autant de bonheur.

Nous ne pouvions cependant jouir que d'un bonheur incomplet dans cette maison étrangère. Le matin de mon arrivée, nous fîmes une promenade. Nous marchions bras dessus-bras dessous et mon cœur battait très fort. Nous marchions en silence à travers les rues. Devant la vieille porte de la ville, Hanna lâcha mon bras et me regarda en attendant une réponse. Nous nous assîmes sur un tronc d'arbre qui se trouvait sur le chemin et je lui fis part de mon projet. Une chose était évidente : je voulais en finir avec ma vie de femme et devenir enfin un homme. Prendre un métier qui me permettrait d'être actif. Si je pourrais ensuite la retrouver ? Cela prendrait du temps avant que je puisse lui assurer le luxe auquel elle était habituée, ou voudrait-elle vivre avec moi dans des conditions plus modestes ? Auquel cas je pourrais venir la chercher bientôt.

Elle me regarda, fière et confiante : mais petit fou, me dit-elle en riant à gorge déployée, qu'ai-je à faire en dehors d'une chaise et d'une table si je viens chez toi ? Pourquoi aurais-je besoin de bijoux et de toilettes élégantes si je vis avec toi ? Elle se mit à imaginer notre vie future, comment elle gérerait notre ménage et m'accueillerait lorsque je rentrerais le soir du travail. Mais tout d'abord elle devait se rendre libre, faire tous les sacrifices pour rompre son mariage. Et quoiqu'il n'y eût qu'à défaire un lien extérieur, il faudrait lutter. Ma transformation ne devait en aucun cas intervenir avant la dissolution de son mariage, sinon le nôtre pouvait être empêché ou rendu difficile.

Pour ne pas être près d'elle de façon visible, je devais entreprendre le voyage en Turquie.

J'étais inquiet de la laisser se battre seule dans ces jours difficiles, ne pas pouvoir l'aider en étant à ses côtés. Serait-elle assez forte ? Il s'agissait de lutter avec tous les gens qui jusqu'à présent avaient occupé la première place dans son cœur, cette place que j'occupais maintenant et que j'allais occuper à l'avenir.

Je partis bientôt. Hanna m'accompagna à la gare. En chemin nous parlâmes encore de nos projets. Nous nous séparâmes confiants, après un adieu tendre et douloureux.

Hanna dut supporter bien des épreuves. Elle le fit pour notre futur bonheur auquel elle croyait.

Pendant ce temps je voyageais en Turquie. Je passais, le cœur mélancolique, des jours tristes et sans joie. Les quelques lettres que je recevais d'elle furent la seule lueur de ces sombres temps. Lentement, sans que j'aie eu à faire quoique ce soit, le mariage fut dissous. Hanna retourna tout d'abord dans la maison de ses parents.

L'été arriva. J'écrivis au journal que pour des questions de santé j'étais obligé(e) de quitter mon poste de correspondant à l'étranger. Je rentrais alors en Allemagne où m'attendait la difficulté d'informer de ma décision ma mère et mes frère et sœurs. Certes j'étais majeur (e) et ne dépendais pas de leur bon vouloir, mais je voulais la paix et épargner de la souffrance à ma mère. Car l'amour pour mon amie avait suscité en moi celui de la famille. Ma mère prit la nouvelle avec plus de calme que je ne m'y attendais. « Fais ce qui est bon pour toi, mais épargne tes frère et sœurs, évite d'être trop visible, évite de même les bavardages. » Ensuite nous parlâmes pour la première fois de ma vie. Ma mère me raconta ma naissance et le refus de mon père d'avoir un avis médical autorisé et combien elle avait eu peur pour moi ces derniers temps. Je n'aurais jamais espéré qu'elle me comprendrait aussi facilement.

À ce stade, avant ma décision, je devais affronter des conflits intérieurs. Je réalisais l'énormité de ce pas. Comment allais-je me sentir dans ma nouvelle vie ? Comment Hanna allait-elle se trouver dans ces nouvelles circonstances. Et allais-je être capable d'assurer son existence ? Mais toutes ces préoccupations disparaissaient à l'idée du bonheur d'un avenir aux côtés de Hanna.

L'idée de consulter un avocat m'était pénible. J'étais encore habillé(e) en femme et je pensais à l'impression que j'allais faire avec mon étrange discours. Je repoussais ce moment jour après jour. Finalement je pris mon courage à deux mains et me rendis chez un juriste, l'avocat Dr. Gronemann (Berlin), qui m'avait été autrefois recommandé pour une autre affaire. Nous avons examiné l'aspect

juridique de l'affaire et pensé qu'il était nécessaire de rassembler des attestations médicales de médecins reconnus dont il aurait besoin pour ouvrir le dossier.

Je m'adressai avec ces attestations au ministre de l'Intérieur qui déclara que cela ne relevait pas de lui. Certes, mon avocat m'avait prévenu que cette démarche n'aboutirait pas, mais j'avais espéré pouvoir ainsi éviter le long chemin à travers les instances. Mon avocat déposa finalement le dossier au service compétent. Nous trouvâmes auprès des hauts fonctionnaires beaucoup de compréhension. Après une longue correspondance et de multiples auditions, j'obtins gain de cause fin décembre 1906.

Dès l'accord des institutions obtenu, je me préparai à la transformation de mon aspect physique. D'abord, je devais renoncer à mes cheveux. Lorsque je les fis couper, j'avais encore des habits de femme. Le coiffeur pensait que c'était un péché de sacrifier de tels cheveux sous le coup d'un geste d'humeur. Après la coupe de cheveux, on pouvait mieux reconnaître la forme de ma tête ; on me dit que le caractère masculin de mon visage prenait désormais toute son expression et que désormais j'étais étrange dans des habits de femme. Peu de jours après, je me fis faire une redingote. Lorsque je marchai pour la première fois dans la rue, habillé en homme, je me sentis si mal à l'aise que j'aurais volontiers fait machine arrière. Les habits d'homme sont tellement plus légers que ceux des femmes : le vent pouvait se faufiler sous l'étoffe et, au début, cela me sembla indécent d'être en pantalons sans porter une robe pardessus. Ce sentiment d'insécurité dura quelques jours avant que je m'y habitue. Il y avait quelque chose à quoi j'avais du mal en revanche à m'habituer, c'était à la manière de saluer. J'oubliais toujours d'ôter mon chapeau et je faisais un signe de la tête comme les dames. Lorsqu'une fois je demandai mon chemin à un homme, je reçus une réponse si désagréable que j'en fus étonné jusqu'à ce qu'enfin je comprenne que je devais ôter mon chapeau. D'une façon générale, ce sont les codes sociaux qui me posaient le plus de problèmes. Désormais, par exemple, je devais saluer tout d'abord les messieurs, ce que j'oubliais régulièrement, et devais veiller dans les discussions avec les dames à ne pas aborder des sujets qu'un homme n'aborde pas avec elles. Pour éviter toute erreur, au début je restais silencieux, mais retrouvai vite ma désinvolture. Je me fis photographier pour la première fois et envoyai ma photo à Hanna. Dans l'ensemble on trouvait

que ce changement était à mon avantage. Elle le pensa aussi et j'en fus très heureux.

Un homme que j'avais connu pendant des années avant ma conversion, était dans le secret. Il m'a assuré plus tard que, dès la première demi-heure de notre nouvelle rencontre, je lui étais apparu nettement plus familier qu'au cours de toutes les années précédentes.

Peu de temps après, je fis mes premiers longs voyages vêtu comme un homme. Tandis qu'autrefois je voyageais dans les compartiments réservés aux femmes, désormais je devais me satisfaire des coupés pour non fumeurs. Ce fut un sentiment particulier que de passer toute une nuit avec tant d'hommes dans un endroit étroit. L'éducation et l'habitude sont capables de générer tant d'inhibitions.

Mon corps, débarrassé de corsage et autres vêtements contraignants, se développait de façon de plus en plus libre et de plus en plus puissante. Je fis toute sorte de gymnastique pour compenser l'entrave violente au développement naturel. Ces efforts furent suivis d'effets. Je devins plus fort et plus large, mon allure devint plus libre, et il ne restera de mes années de fille qu'une légère trace... La souffrance et les soucis m'avaient vieilli. Désormais j'étais heureux et je faisais très jeune, hélas trop jeune. Ces grandes libertés dont je me réjouissais n'ont pas changé ma façon de voir car elle a toujours été masculine. Il y eut quelques petits changements, notamment des plus agréables. Je peux rentrer seul la nuit à la maison sans avoir peur qu'un jeune imbécile s'autorise à m'embêter. Je peux fumer sans gêne dans la rue et jouir de tous les autres petits avantages que les seigneurs de la création se réservent. Une certaine sensibilité féminine m'est restée, je n'aime pas entendre des blagues et les plaisanteries et images « entre hommes » me répugnent. Jamais autant de femmes n'ont ouvert grand leur cœur à un homme qu'à moi. J'ai un sentiment profond d'amour fraternel pour toutes les femmes.

Nous nous revîmes avec Hanna. Ma conversion n'avait rien changé au bonheur qui nous inonda dès les retrouvailles. Nous ressentîmes très fort le besoin d'être ensemble et décidâmes de nous unir pour toujours, dès que possible. Mais d'abord je devais trouver un métier qui me permette d'avoir mon propre

ménage. Ce n'était pas facile car ce devait être un emploi qui corresponde à mes compétences et à mes besoins. En tant que *Nora O. Body*, j'aurais trouvé sans problème. Ce qui pour une femme correspond à un niveau d'éducation élevé peut être jugé insignifiant pour un homme et, à l'inverse, tout le savoir d'un homme peut être jugé sans valeur dès lors que, selon notre vieil ordre des choses, les performances intellectuelles sont évaluées de façon différente pour les hommes et pour les femmes.

Toutes mes anciennes connaissances obtenues non sans mal s'avéraient difficilement utilisables. Pour certains emplois, j'aurais pu en tirer profit comme secrétaire de rédaction dans la presse, dans une banque ou dans une société de bienfaisance, mais ces métiers m'étaient fermés car je n'avais aucun diplôme. Mes diplômes étaient au nom de *Nora O. Body* et pratiquement sans valeur pour le jeune *Norbert*. Tous les emplois où les certificats de baptême et de naissance exigés m'étaient aussi fermés puisque mes papiers portaient le changement d'état-civil. L'attestation d'un établissement scolaire si souvent demandée me manquait car à la question de savoir où j'avais obtenu ma formation, ma réponse était « dans une école supérieure de filles » ce qui suscitait plus d'étonnement que de satisfaction.

Malgré tous ces obstacles qui se dressent encore devant moi, je vois l'avenir avec joie et courage. Je crois dur comme fer que je parviendrai à faire vivre notre ménage grâce à mon travail.

Au vu de toutes les difficultés dues au fait qu'on m'a élevé par erreur en fille, je crois qu'aujourd'hui, où la frontière entre les métiers d'hommes et de femmes est moindre, il est préférable en cas d'indétermination du sexe d'inscrire celui de garçon et de l'élever ainsi. L'éducation donnée aux garçons ne pourra qu'être bénéfique pour le choix d'une profession aux personnes qui s'avèreraient du sexe féminin. Les fortes personnalités savent se frayer un chemin. Pourquoi dresser des obstacles quand il existe des voies plus faciles ?

Je voudrais, au terme de mon livre, délivrer un message aux mères. Toute cette souffrance et l'ignorance qui ont rendu ma vie si amère viennent de la fausse pudeur qui entoure tout ce qui a trait au sexe, vu comme impur. Ce qui sera impur, mères, c'est lorsque, non pas vous, mais des étrangers, initieront vos enfants aux mystères de la nature. Faites confiance à la saine constitution de vos

enfants en vous adressant à eux avec les mots qui conviennent et vous ferez davantage pour eux que si vous les laissez grandir dans des demi-vérités. Une fille qui entre dans la vie munie d'un savoir peut se protéger plus facilement mentalement et corporellement de la saleté qu'une autre qui sera maintenue dans un demi aveuglement par une mère bêtement fière de l'ignorance de ses enfants. Et s'il vous manque le courage de parler clairement à vos enfants, c'est à l'école que reviendra cette obligation. Pensez aux heures sombres et au désarroi de votre jeunesse.

Combien de souffrance et de combats m'auraient été épargnés si à la maison ou à l'école ne serait-ce qu'une seule personne m'avait parlé ouvertement de mon identité sexuelle ! Mes années de jeunesse n'auraient pas été aussi tristes et dépourvues de joie. Le vrai savoir ne tire pas vers le bas, mais vers le haut et il libère ! Où est la mère qui ne voudrait pas voir son enfant sain et libre ? C'est pourquoi nous voulons montrer à nos enfants les chemins vers la pureté et la liberté.

Je vois avec joie l'avenir devant moi comme un grand pays ensoleillé. Que la vie s'agite et se déchaîne maintenant autour de nous. En tant qu'homme enfin muni des mêmes droits que les autres et d'une forte volonté, j'entre le cœur joyeux dans le combat de la vie.

Ce livre dit la vérité. J'ai parlé d'une vie triste, traversée par nombre de doutes avant que le malheureux promeneur solitaire trouve sa voie.

Je ne voulais pas écrire ce livre, mais j'y ai été encouragé en raison de son apport à la psychologie de notre temps et dans l'intérêt de la science et de l'humanité dont je suis désormais le dépositaire.

Épilogue : Karl M. Baer
par Sonia Combe

Né en 1885 à Arolsen, Karl M. Baer mourut le 26 juin 1956 à Bat Yam, en Israël, à l'âge de 71 ans. C'est ce nom qui est inscrit sur sa tombe : il n'a jamais abandonné le « M » intermédiaire, trace de son identité comme fille.

À sa naissance, il n'y avait que 67 Juifs dans la petite ville d'Arolsen.⁷ Son père était bien le commerçant dont il parle dans son récit. C'était un membre actif de la communauté. La famille était originaire d'Allemagne occidentale et non d'Europe orientale où la mémoire des pratiques tsaristes avaient pu conduire à déclarer des garçons de sexe féminin pour leur éviter le service militaire. Ce ne fut donc pas le cas de Karl M. Baer.

Directeur du *Centrum judaicum* de Berlin jusqu'en 2015, Hermann Simon a pu remonter le parcours professionnel de Karl Baer. Avant de prendre ses fonctions comme directeur de la loge B'nai Brith en 1920, il avait été chargé du travail social au sein de la communauté qui avait fort à faire dans ce domaine. La pauvreté parmi les *Ostjuden* (Juifs venus d'Europe orientale), mais pas seulement, était endémique. Dans les arrière-cours des immeubles du Scheunenviertel, quartier à proximité de l'Alexanderplatz où se situe l'action du livre éponyme d'Alfred Döblin, les *Luftmenschen*, ces mendiants légendaires, côtoyaient chômeurs, femmes exténuées par les grossesses et gamins dépenaillés autour de la grande synagogue de la Oranienburgerstrasse. On peut penser que Karl M. Baer retarda jusqu'au dernier moment son départ, ne voulant pas abandonner la petite communauté que seuls les plus chanceux avaient pu quitter. Sa femme devait dire combien il avait été traumatisé par son interrogatoire par la Gestapo. Cette dernière était à la recherche de preuves établissant le contact de

⁷ Reprises par Hermann Simon, ces informations sur la famille Baer proviennent d'une documentation rassemblée par Michael Winkelmann et al. « *Auf Einmal sind sie weggemacht* ». *Lebensbilder Arolser Juden im 20. Jahrhundert*. Kassel, 1992.

la loge avec le KPD (Parti communiste allemand). Faute d'en trouver, elle le relâcha. C'était quelques mois avant la fameuse nuit dite « nuit de cristal », du 8-9 novembre 1938, lorsque les magasins appartenant à des Juifs et des synagogues furent saccagés à travers toute l'Allemagne, et date à partir de laquelle les mesures contre eux prirent une tournure encore plus radicale. Peu de temps après, il leur fut interdit de quitter le pays.

Avant de s'exiler le 19 septembre 1938, Baer avait rendu visite à ses sœurs pour prendre congé. Il ne devait plus jamais les revoir. Toutes deux se suicidèrent en 1942 pour éviter la déportation.

Lorsqu'il quitta Berlin, Karl Baer était marié à Elza Max. Sa première femme, Beile Halpern (« Hanna » dans son récit), était décédée d'une infection pulmonaire à peine trois mois après leur mariage. Elle n'avait que 28 ans. Beile Halpern était mariée. Elle avait dû divorcer afin de pouvoir épouser Baer et la famille de son premier époux avait tenté d'utiliser sa transition comme argument pour s'opposer au divorce. En vain. Le changement de l'état-civil acquis avait force de loi.

En 1939, quoique Karl M. Baer eût déjà quitté l'Allemagne pour la Palestine, conformément aux lois raciales de Nuremberg, le prénom « Israël » avait été accolé à son nom sur le registre des naissances de sa ville natale. Tout aussi consciencieusement, trois ans après la chute du III^e Reich, la mention fut rayée et déclarée nulle et non avenue le 13 avril 1948.⁸

On sait fort peu de choses sur la vie de Karl M. Baer en Palestine/Israël. Sa seconde épouse mourut à son tour prématurément en 1947. Il se maria une troisième fois en 1950 avec sa secrétaire du temps où il dirigeait la loge berlinoise. Grete Fisch avait elle-aussi pu quitter l'Allemagne et émigrer en Palestine. Un des rares témoins retrouvés par Hermann Simon lui relatera un épisode amusant : Lors d'une célébration à Berlin de la fête juive de Pourim où,

⁸ Selon cette législation, les femmes devaient accoler le prénom de Sarah à leur nom.

selon la tradition, on se déguise, Baer était apparu avec une tête d'ours en papier maché, tandis que Grete Fisch portait une tête de poisson.⁹

De la vie de Karl Baer en Palestine/Israël, on ne sait donc que ce troisième mariage, le fait qu'il travailla comme comptable jusqu'à l'âge de 65 ans où, devenu presque aveugle, il prit sa retraite ainsi que la date de sa mort.

Conformément au diagnostic des médecins, Karl M. Baer ne laissa aucune descendance.

⁹ Baer/Bär, signifie l'ours en allemand, Fisch, le poisson. Voir 1ere édition, p.234